

Raymond Guérin

LA CONFESSION DE DIOGÈNE

1947

PREMIÈRE PARTIE

1

On m'a appelé Diogène le cynique, citoyen de l'univers, chien royal, que sais-je encore ? et je suis né à Sinope, mais je crois que j'aurais tout aussi bien pu naître à Paris si cette ville avait existé de mon temps. Avoir été contemporain de Denys l'ancien ou d'Alexandre, avoir commencé ma route avec l'un, l'avoir achevée avec l'autre, ne change rien non plus à l'affaire. Je n'aurais pas été mieux servi par le destin, que je sache, si j'avais dû subir les aimables caprices des tyranniques croque-mitaines du XXe siècle. Enfin, j'ai pu atteindre un âge respectable, mais il me semble qu'il n'y aurait pas eu grand'chose de changé à mon intéressante personnalité si je m'étais moins longtemps cramponné aux branches de la vie. Dès trente ans, je me sentais parvenu à cette conviction que rien n'a d'importance et qu'il est vain de prendre quoi que ce soit trop au sérieux. Mais c'est là, pour un début, dialectique un peu froide. Donnons de l'air à notre prose.

Dans les milieux généralement bien informés, on a prétendu que mon père était banquier. C'est aller un peu vite. Si, comme j'ose le supposer, mon opinion est ici de quelque poids, je me permettrai d'éclairer, pour leur gouverne, les historiens et les exégètes à barbe verte. Mon père, donc, à proprement parler, n'était pas banquier. Cette vieille fripouille d'Icésius (oui, c'était son nom) aimait suffisamment la monnaie pour en fabriquer de la fausse à l'occasion. Aujourd'hui, on dirait de lui (sans se tromper et dans tous les sens du terme) qu'il était un faux monnayeur. Les métiers et autres jobs, plus ou moins honorables, qu'il exerça tour à tour importent peu pour son cas. L'important est de savoir qu'il les entreprit tous par dérisoire et démesuré amour du lucre. C'est dire s'il se laissa peu étouffer par les scrupules, s'il nagea avec aisance dans les méandres de la malhonnêteté à la petite semaine. Cet homme avait eu la disgrâce de naître dans la misère et s'était donné pour devise : « Tu es né pauvre ; tu mourras riche ! » Il s'ensuit qu'il confondit rapidement l'agitation avec l'existence, l'argent avec le bien vivre (sa bourse même avec celle d'autrui), et que ces illusions regrettables le mirent dans la tombe avant terme en dépit d'une santé biblique. Pour servir ces illusions il ne ménagea rien ni personne. Ni lui, comme on voit, ni sa bourgeoise (qu'il avait gagnée à ses principes), ni moi-même comme on verra, encore que des travers qu'il avait voulu m'inculquer j'aie su, à temps, faire profit, m'étant pris, par esprit de contradiction sans doute, d'une horreur sacrée pour l'argent et pour le travail obtus qui le conditionne.

Tout cela, malgré tout, aurait pu finir par très mal tourner. Là-bas, Sinope, sur ces bords inhospitaliers de la mer Noire, à mi-chemin entre Byzance et Trébizonde, nous autres, les Grecs, avions fondé une colonie prospère. On sait bien quels sont les clients ordinaires de ces sortes d'endroits neufs. Les propres à rien, d'abord. Puis les anticonformistes avides de pureté et d'espace (voire !). Je gage que mon cher père n'était pas de ces derniers. Lui, dans son genre, il était plutôt conformiste, bel amateur de chaînes sociales et de réalités sordides. Mais, parmi les va-nu-pieds de toute la Grèce qui se donnaient rendez-vous en ces pays vierges, il était loin d'être de la pire espèce. C'était vraiment un homme du juste milieu. Médiocre dans le vice comme dans la vertu. Assez encanaillé pour frauder les exigences du contrat social. Mais, trop convenu, trop peu doué pour entrer dans la peau d'un forban de haut vol. La preuve en est cette fâcheuse réputation qu'il tire, depuis, après lui. Les forbans que j'ai connus au cours de ma longue carrière étaient plus habiles à tromper leur monde. Ils mouraient dans leur lit, riches, considérés, repus, dignes enfin du respect et du souvenir attendri de leurs concitoyens. À côté de ces virtuoses, il fallait que mon père fût un tout petit joueur de province pour qu'on ait pu lire si facilement dans son jeu.

Sinope était pourtant un endroit gentil. Les Milésiens qui l'avaient fondé, deux siècles plus tôt, n'avaient pas eu si mauvais goût. La nature avait bien fait les choses. Une double rade où les eaux (torrentueuses l'hiver) de l'Halys venaient dissoudre leurs boues. Tout contre, un important promontoire sur les pentes duquel, parmi les cèdres et les ifs, les colons avaient bâti leurs comptoirs et leurs villas. De là-haut, le panorama était splendide. Au nord, la mer d'un bleu vert, marbré de gris. Au sud, des hauteurs assez molles, couvertes d'oliveraies et de palmeraies qui s'enfonçaient vers l'arrière-pays. C'était de cette crête que les rescapés de l'Anabase, venant par la mer de Cotyôra et faisant une dernière escale à Sinope avant de regagner Byzance, avaient pu contempler les lointains lugubres où ils avaient tant peiné.

Je me souviens fort bien du Xénophon de ce temps-là. C'était mon père qui me l'avait montré du doigt au moment où il haranguait ses compagnons du pont d'une trière où ils allaient se rembarquer. J'avais treize ans. C'est un âge où marquent de telles images. Le Xénophon était tout doré sur tranche au milieu de ses grognards en loques. Il portait beau. Il faisait des phrases. Dans un style coupant et dédaigneux. Un militaire de la bonne école. Et moi, déjà, je songeais à toutes les couleuvres qu'il leur avait fait avaler depuis le début de leur périple. Le soleil n'était pas chiche. Il luisait sans rancune sur son armure. Quel joli polichinelle ça faisait ! Il avait la main gauche sur la poignée d'airain de son glaive. De la droite, il martelait son discours. Enfoncez-vous bien ça dans la tête, bande d'abrutis ! Mon père écoutait

ça bouche bée, la larme à l'œil. Mais moi, dans ma naïveté, ils me paraissaient cousus de fil blanc, tous ces grands machins qu'il dégoisait : du vent pour gonfler les outres de leurs cervelles. C'est ce jour-là, pour la première fois, que je me suis dit : méfiance, mon garçon, il y a du louche là-dessous ; il veut les endormir ; tout comme un vulgaire charlatan du port qui voudrait placer sa camelote avariée aux benêts : il est frais votre poisson ? pardi ! Un vrai hâbleur, qui croyait réellement avoir accompli une prouesse. Les cadavres qu'il avait laissés sur sa route n'étaient plus là pour le contredire. Quant aux rescapés, ma foi, arrachés qu'ils étaient, depuis des années, à leur vie paisible d'autrefois, ils étaient devenus des soudards de la plus belle espèce. Ils ne voulaient plus entendre parler d'autre chose que de rapines, de bagarres et de filles. Ils n'avaient plus de goût à rien. On leur avait donné une lance ou un arc. Le métier de tueur leur était entré dans la peau. Incapables désormais d'en changer. Réduits à s'engager n'importe où comme mercenaires et tout à fait habitués à traiter les gens avec les manières avides et brutales de la soldatesque. De l'excellent travail, en vérité !

Heureusement, il n'y avait pas tous les jours à Sinope des attractions aussi édifiantes. Moi, ce que j'aimais surtout, en sortant de l'école, c'était aller flâner sur les quais. Là, s'opérait le transbordement, sur les gros vaisseaux ioniens, des marchandises amenées de Trapézonte par les barques des caboteurs indigènes. Plus loin, s'ouvraient les chantiers des constructions maritimes, les fonderies. Et, au plus creux de la rade ouest, nichaient les bateaux des pêcheurs. Leur prudence était sujet de risée dans les faubourgs. Pourtant, il fallait se mettre à leur place. La côte était dangereuse. Hostile même, à mesure qu'on s'avançait vers l'orient. Ma mère, pour m'effrayer, me racontait toujours que c'était par là que se cachait le loup-garou. En quelque sorte, un loup-garou amphibie qui mangeait aussi bien les petits enfants pas sages que les marins téméraires. Tout ça pour qu'on sache qu'il y avait aussi des histoires de serpent de mer à l'époque. Je ne voudrais pas me montrer plus fort que les autres mais, sans char, je n'y ai jamais mordu, moi, à ces fables sur les lycanthropes ou le loch Ness. Et je n'arrivais pas à me persuader de l'utilité de faire (comme presque tout le monde à Sinope) des dévotions à Achilleus, le dieu marin, protecteur *(sic)* des marchands. Oh ! je n'y avais aucun mérite. J'étais comme ça. Tout simplement. Affaire de tempérament, sans doute. Peut-être aussi, affaire de réflexion. L'un dans l'autre, bon an mal an, elles se compensaient les bonnes et les mauvaises traversées. Ça faisait une honnête moyenne. Je le savais par mon père : elles parvenaient souvent à destination les cargaisons de poisson salé, de bois de Bithynie ou de pelleteries. Je le voyais enfin de mes propres yeux : ils arrivaient aussi à Sinope le vin et l'huile, les vêtements et les articles

de luxe que nous importions. Part faite aux naufrages, aux pirates, aux hasards guerriers, un bateau sur deux au moins passait finalement à travers. Et Achilleus n'y changeait rien, quoi qu'on fît en sa faveur.

2

Mais revenons à nos moutons. Icésius mon père, donc, sans vergogne, bricolait par-ci par-là, tenant auberge, variant les plaisirs, tantôt boucanier, tantôt boutiquier, tantôt parieur, tantôt prêteur, plongé dans les affaires jusqu'au cou, vrai poisson dans l'eau trouble du négoce, toujours allant son train et, par surcroît, toujours beau parleur et faiseur…

Sous de tels auspices, le mieux qu'il risquât de m'arriver était encore de l'imiter. Tel père, tel fils. Je dois avouer que je ne sus pas très bien résister d'abord à ces invites. À force d'entendre répéter la leçon du matin au soir j'en étais venu à croire que c'était parole d'évangile. Mon père avait l'art de transformer ses appétits en préceptes. Et la voie dans laquelle il me poussait semblait, à l'entendre, si facile et si admirable que je m'y laissai glisser sans grande résistance. À cette époque, je n'avais guère plus de tête qu'une linotte. Je trouvais naturel, sans chercher plus loin, qu'on veuille faire de moi un de ces bons garçons, bien nourris, avantageux, sans scrupules et légèrement vulgaires qui firent toujours la solidité des cités et qui, malgré les apparences, demeurent les meilleurs soutiens de toute bourgeoisie bien pensante.

Mon père ne négligea rien pour parfaire cette astucieuse éducation. Il sut vaincre patiemment et sans faiblesse toutes mes révoltes. Il s'évertua à extirper de mon caractère tout ce que celui-ci avait de sensible et de généreux. Il prêcha autant par l'exemple que par le trait. Dans sa bouche, il n'était jamais question de joies mais d'obligations, d'amours ou d'amitiés mais d'intérêts, de passions mais de devoirs, de gratitude mais de rapacité. Bref, j'étais avec lui à la meilleure école du dessèchement.

Je m'évadais de là comme je pouvais. Je bouquinais à temps perdu et surtout livrais mon corps aux exercices. Je courais, je sautais, je luttais, je nageais avec les copains de mon âge, toujours me cachant de la sainte famille et, à cause de cela sans doute, sans cette liberté, sans cette réussite qui fait les champions, infériorité dont j'eus longtemps le mauvais goût de souffrir, n'acceptant pas de gaieté de cœur la médiocrité de ma valeur athlétique quand mon désir secret, durant toutes ces années, aurait été, justement, de devenir quelque chose comme un vainqueur de jeux olympiques.

Ainsi, d'été en été, j'eus vingt ans.

Mais mon père ne me laissa pas abuser plus qu'il ne convenait de ces cabrioles et de ces chimères. J'avais pris, selon lui, assez de vacances avec la vie. Il décréta avec emphase que c'était fini de rire, que le temps de la jeunesse n'était point fait pour s'amuser mais pour préparer l'avenir et que j'étais enfin en âge d'entrer à sa suite dans les tractations mercantiles. Il brûla mes livres, m'interdit froidement la palestre et disposa de la totalité de mon temps pour m'employer à des besognes plus lucratives.

Voilà comment je me trouvai, très peu de temps après, enfourné dans une combinaison douteuse où nous risquions l'un et l'autre la prison. Avec un peu plus de perversion, je crois que j'aurais pu jouer le jeu jusqu'au bout et aider mon père à rétablir une situation compromise par ses excès. Il m'aurait suffi de le couvrir de mon témoignage. Les experts ne m'en demandaient pas davantage. Ils étaient persuadés de mon innocence et de ma franchise. Ils eussent blanchi le père sur la simple affirmation du fils.

Mais je reculai. J'eus soudain horreur du rôle que je tenais, forcé et contraint. La noirceur du calcul paternel m'apparut. Ai-je eu peur aussi de l'appareil judiciaire ? Et, reniant d'un seul coup tout ce dont j'avais eu la tête farcie, je pris le parti de me désolidariser complètement d'une canaillerie qui n'était que trop évidente (et dont, toutefois, mon cher père sut se disculper de justesse, au toupet).

Qu'allais-je faire maintenant pour marquer mieux mon refus ? Comment rompre sans appel avec un père si dangereusement progressiste ? Je n'y allai pas par quatre chemins. Faute d'arguments peut-être, je pris la fuite, laissant là une maison où je n'avais jamais trouvé ni chaleur ni tendresse et je m'embarquai la nuit même qui suivit sur une felouque qui, longeant les côtes, transportait des pierres des monts Pontiques à Athènes.

Je me fis, pour commencer, accepter à bord grâce à de l'argent que j'avais fort justement dérobé à mon père. Si c'était, par hasard, de l'argent bien acquis, il n'y avait rien qu'un père n'eût logiquement de plus pressé à partager avec son fils. Si c'était, comme probable, de l'argent mal acquis, pourquoi n'en aurais-je pas profité le premier ? Fort de ce hardi raisonnement, je mis donc une sourdine aux appels désespérés de ma conscience.

Au bout de huit jours, cependant, je m'aperçus qu'il ne me restait plus un radis. Outre le prix de mon passage, je m'étais quelque peu nippé pendant les escales. Ménades, esclave de mon père, et qui avait profité de ma fugue pour prendre aussi la poudre d'escampette, avait mangé le reste aux dés avec les marins. Il en était réduit à leur donner un coup de main en échange de sa nourriture. Quant à moi, comme nous approchions du Bosphore, je craignais que le capitaine ne me

débarque sans crier gare ou ne me renvoie à mon paternel. Si je lui offrais mes services ? J'avais remarqué qu'il suait sang et eau sur ses paperasses de douane. Je savais écrire et compter. Ces talents eurent le bonheur d'être appréciés de mon passeur. J'achevai donc le voyage à travers l'Hellespont et l'Archipel sans rien débourser que mon habileté à mettre de l'ordre dans les finances d'un capitaine de felouque, bon navigateur mais pauvre comptable.

On était en mai. Une brise favorable nous poussait allègrement vers le sud-ouest. J'accomplissais ma première grande traversée et redoutais le mal de mer. Mais la mer était calme et douce. Cependant, j'évitais de trop remuer et, profitant des nombreux loisirs que me laissait mon emploi, je ruminais doctement comme on fait à cet âge, couché sur le pont, dorant ma nudité au soleil.

Jusque-là, le voyage s'était effectué sans encombre. Pas un pirate. Nos cailloux n'avaient, il est vrai, rien de tentant. Pour la forme, plusieurs escadres nous arraisonnèrent, mais nous laissèrent filer. Une fois de plus, c'était la guerre. Depuis l'été précédent, aussitôt après la bataille navale de Cnide où les Athéniens de Conon, aidés par la flotte perse, avaient défait la spartiate, toutes les îles, de Cos à Lesbos, de même que les cités ioniennes, d'Éphèse à Érythrée, n'avaient rien eu de plus pressé que de se libérer de la tutelle lacédémonienne et que de se donner une constitution démocratique. Conon était le grand homme de l'heure. Les vaisseaux perses d'Artaxerxès faisaient la loi dans la mer Égée. Partout, les deux flottes achevaient de balayer les garnisons ennemies qui se cramponnaient encore. Cela faisait un joli charivari à la surface des eaux. Pas de jour sans que le guetteur ne nous signale une épave, de tragiques débris. Et, du large, nous pouvions voir parfois d'épais nuages de fumée s'élever du rivage : une ville ou des bateaux à l'ancre pris au piège auxquels on avait mis le feu. C'était d'une beauté que d'autres eussent sans doute appréciée mais qui, à moi, ne paraissait pas tellement réjouissante. Je préférais la paix et l'horizon bleuté de la pleine mer.

Ressassant mes petites pensées, j'essayais de deviner dans quel état de fièvre ou de liesse j'allais trouver Athènes. Mes compétences politiques étaient faibles. Je n'avais pas d'opinion tranchée sur la situation. Et si je découvrais en moi un respect aigu de la vie d'autrui, un sens ardent de la liberté, une répulsion instinctive pour les individus ou les sociétés qui font profession d'opprimer l'homme et de régner par l'hypocrisie, je me sentais bien incapable de comprendre comment ces idées, plutôt que d'autres, avaient pu se faire jour. Quoi qu'il en soit, elles me dominaient. C'est dire si je tombais mal dans cette époque où, depuis vingt ans, la réaction s'en donnait à cœur joie.

Si j'avais été sensible aux signes, j'aurais pu me figurer que j'étais

venu au monde en manière de protestation inconsciente contre l'état de choses qui s'instaurait. 413, c'était l'année, justement, où la civilisation se voyait trahie de nouveau. Au printemps, Athènes avait préparé sa prétentieuse et malheureuse expédition de Sicile. Mai, juin, juillet… Et puis, en août, comme je venais au monde, ce fut cette ridicule défaite des Épipoles qui marqua le commencement de la fin. Les temps avaient changé. La barbarie s'installait comme chez elle. Et celle-ci, quand elle s'installe, on ne sait jamais quand on pourra la déloger. Il n'y avait pas de quoi être fier.

Mais maintenant, voilà que j'avais vingt ans. Je m'étais enfui de chez moi. Je courais les mers. Et j'allais chercher aventure à Athènes, la ville-lumière, comme si j'avais été persuadé que mon rôle dans tout ça serait de résister par la nargue ou l'insulte à cette montée de la barbarie. C'était donc bien le moment de faire le point. Quelle figure allais-je faire dans le tableau ?

Ces dernières années n'avaient pas été très brillantes. Athènes était ruinée de fond en comble. Plus d'empire, plus de flotte, plus de fortifications. Les Trente au pouvoir. Un régime de délation dans la cité, de basse police, de culs de basse-fosse, de bassesses. Tout était bas. À tous les barreaux de l'échelle, ça grimaçait vilainement. On trucidait son prochain sans préavis et sans jugement. Des règlements de compte entre gens du milieu. Le pouvoir aux mains d'infectes brutes. Avec, tout de même, de temps en temps, des révoltes qui pouvaient donner un peu d'espoir. Mais les démocrates eux-mêmes, comme Thrasybule, avaient été gangrenés. Dès qu'ils avaient repris les leviers de commande, ils se conduisaient exactement comme ceux qu'ils venaient d'abattre. À croire que c'était le pouvoir en soi qui pervertissait les hommes. On n'en sortait pas. Et pour couronner tout ça, le procès de Socrate et son assassinat !

Mes sentiments à l'égard de Socrate ont toujours été mitigés. J'admirais le philosophe mais je me méfiais de l'éducateur. Ce qui m'avait toujours plu chez lui, c'était son anticonformisme, son indépendance, son courage, cette façon virile et lucide avec laquelle il avait su dénoncer les fourberies et les niaiseries de la religion, les zélateurs de la loi, pour tout dire : son intelligence. Ce qui m'avait toujours déplu, en revanche, c'étaient les mauvais conseils qu'il n'avait cessé de donner à un Alcibiade ou à un Critias. Quand on sait quelle a été la carrière de l'un et de l'autre, il ne me semble pas que Socrate puisse être très fier d'avoir été leur maître. Mais passons. Je lui en voulais davantage encore d'avoir si souvent avoué sa haine du peuple tout-puissant, d'avoir méprisé ouvertement la démocratie, d'avoir lâchement préféré l'ordre à la liberté et la tyrannie au désordre. Il y avait dans toute cette attitude quelque chose d'inhumain à quoi je ne

pouvais souscrire. Mais, pesés le pour et le contre, c'était tout de même un crime de se débarrasser de lui comme on a fait. Quand j'exposais ça à Ménades, qui était un dur, il ricanait. Il se moquait de mon sens des nuances. Il disait qu'après tout Socrate avait subi les conséquences des principes qu'il avait voulu défendre. Et, par conséquent, que ce qui lui était arrivé était régulier. Je hochais la tête, pas convaincu. Savoir si ce n'était pas finalement Ménades qui avait raison ? Tu as préféré l'injustice à l'égalité ? Tu périras par l'injustice !

De fil en aiguille j'en venais à songer à mon père. Il y avait eu un cas Socrate. Mais il y avait aussi un cas Icésius. Et, pour mon enseignement, ce dernier cas avait bien aussi son prix. Par quels hasards mon père était-il devenu un tripoteur de fausse monnaie et moi son complice ? Le destin est bête. J'avais beau retourner mes propositions dans tous les sens, impossible de les ordonner logiquement. Si je comparais à l'idéal de Socrate l'idéal d'Icésius, j'étais bien contraint de constater que la comparaison était délicate. Après tout, pourquoi mon père, si méprisable qu'il fût, n'aurait-il pas pris l'initiative de tricher dans un monde où déjà c'étaient les plus forts, les plus instruits et les plus riches qui trichaient ? De pensée en pensée, je parvins doucement à me persuader que si l'acte de fausser la monnaie était une des marques de l'amour inconsidéré qu'on avait pour elle, de même une passion trop exclusive et trop partisane pour les codes officiels et les principes établis devait être la marque de faux sentiments et de fausses idées. Dès ce moment-là, je me sentis donc pris d'une violente envie de ruer dans les brancards, de m'emporter contre les capons qui truquent sournoisement la nature sous prétexte de défendre des institutions et des coutumes qui favorisent leurs intérêts. Pourquoi ne démasquerais-je pas désormais les falsificateurs qui voudraient bien que tout le monde prenne leurs vessies pour des lanternes et qui parlent d'autant plus facilement au nom des bonnes mœurs qu'ils les déguisent mieux, en douce, pour leurs aises ?

Me voilà donc, sur ma felouque, bâtissant à l'avance le personnage que j'ambitionnais de tenir au pied de l'Acropole. Je me disais tout bas : mon petit Diogène, il faut que tu conduises à l'avenir ta vie de telle sorte qu'elle serve d'illustration à ce que tu as résolu ; il faut que tu te refuses à accomplir, à dire ou à penser quoi que ce soit avant d'avoir examiné si l'acte, la parole ou l'idée qui te solliciteront n'auront pas reçu, au préalable, l'empreinte de quelque préjugé saugrenu afin, le cas échéant, d'y substituer ton propre point de vue, non dans l'espoir fallacieux de changer rien à rien, mais du moins avec la volonté de te comporter avec assez de rigueur pour assurer à chaque instant le contentement de ta raison. On verra si j'avais ou non préjugé de mes forces, si je fus ou non à la hauteur de ces grandiloquents impératifs…

3

À Athènes, sitôt débarqué, et ayant pris congé de mon capitaine de felouque dans les meilleurs termes, je me sentis tout d'abord fort mal à l'aise. Durant les années stériles et serviles que j'avais vécues à Sinope, je ne m'étais guère embarrassé de métaphysique ou d'idéalisme. Là-bas, le négoce primait tout. Et, bien sûr, la force qui l'impose et le protège. À Athènes, au contraire, en apparence, ce n'était que dévotions et que fêtes, que discussions sur l'Agora et que discours. Je dus donc m'employer à réviser encore un certain nombre de clichés bien appris et me fortifier contre de nouvelles illusions.

Brutalement, je renversai la vapeur. D'un seul coup, je passais d'un extrême à l'autre. J'avais fait le garnement. J'avais chahuté, gueuletonné avec les copains, tripoté les filles. Gagner du fric, faire la foire, c'était ce qui m'avait paru être le fin du fin. Eh bien, maintenant, je ne voulais plus en entendre parler. Je rêvais de solitude, de recueillement hautain, de pureté, d'absolu. Plus d'emballements, de chansons, de beuveries. Garder la tête froide. Je reniais ma carcasse. Je ne voulais plus me griser que de spiritualité. Acquérir une situation me semblait vil. Une seule chose devait compter désormais pour moi : trouver la vérité ! On voit si j'étais mûr pour les excentricités philosophiques.

Ce programme ne faisait guère l'affaire de Ménades. Il n'était pas venu à Athènes, lui, pour faire l'intéressant. Risque-tout, un tantinet nomade, il était à la fois désireux de se frotter au beau monde et d'arriver. Pardi, dans les débuts, sachant se rendre utile du moment que son intérêt était en jeu, il m'avait été d'un grand secours. Nous étions pour ainsi dire sans ressources, sans relations et sans entregent. Nous ne pouvions nous loger et nous nourrir qu'à force d'expédients. C'était là son domaine. Mais je crois qu'il s'était aussi figuré que je saurais, que j'accepterais de l'épauler. Quand il vit que je tournais casaque, il déchanta. Le drôle avait d'autres visées. Il finit par comprendre que je n'étais pas le partenaire qui lui convenait. Bref, il se lassa vite de son rôle de chaperon et, ayant trouvé, je ne sais comment, un type dans son genre qui voulait tenter fortune à Corcyre, il me laissa là, un matin, sans coup férir, avec mes hardes.

Le soir même, notre logeur s'inquiéta de me voir revenir seul. Sans doute flaira-t-il tout de suite, dans cet abandon, le signe de ma détresse. Il sentait bien que Ménades avait été la cheville ouvrière de notre association et que moi j'étais de la graine de rêveur, une sorte de

velléitaire à peu près bon à rien. Pour m'appâter, il me conseilla de faire poursuivre Ménades en justice. Je jugeai le procédé indigne de mes nouvelles résolutions. D'abord, je devais des gages à mon compagnon de fugue. Et même, je lui avais emprunté quelque argent. Il était déjà beau qu'il m'eût quitté sans me rien réclamer. Je lui en gardais une sincère reconnaissance. Par ailleurs, tout au fond de moi, je ne pouvais qu'approuver sa décision. Je n'étais qu'un boulet pour lui. Il avait bien fait de me plaquer. Enfin, j'admirais en Ménades cette force de caractère qui lui avait permis de se passer de moi si facilement. Son exemple chatouilla mon amour-propre. Je voulus me montrer à sa hauteur. Puisqu'il m'avait ouvert la voie, pourquoi, de mon côté, n'apprendrais-je pas à vivre sans lui ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Et passant de la cogitation à l'acte, je me promis de n'être plus jamais tributaire des autres.

Pour commencer, me dis-je, je dois rester libre de cervelle et ne point m'encombrer de soucis matériels ou de charges. Balançons par-dessus bord tous les impédiments. Regardons autour de nous. Écoutons. Efforçons-nous de percer les secrets de ce pays et de ces êtres parmi lesquels le destin m'a conduit.

Le lendemain et les jours qui suivirent, à mon gré flânant et méditant, je parcourus les principales artères de la ville, visitai les faubourgs, abordai la campagne et, réservant pour plus tard la montée traditionnelle à l'Acropole, m'arrangeai pour ne pas laisser un seul jour sans me baigner.

Puis, je finis par ne plus guère quitter le rivage de la mer. C'était encore là que le décor s'accordait le mieux à mes pensées. Les gens que j'y rencontrais me semblaient plus libres, plus disponibles que dans la cité même (et ils l'étaient). Quand j'étais las de leurs turlupinades ou de leurs litotes, un long regard sur l'étendue marine lavait d'un coup mon cerveau. Je me nourrissais de coquillages et de poissons frits. Je dormais au soleil et à la lune, car les nuits mêmes étaient chaudes. On ne sera pas surpris que j'aie sans peine renoncé à mon logement athénien. J'y avais abandonné mon bagage misérable en paiement. Ma foi, je ne savais pas au juste ce que me réserverait la saison d'hiver, ni comment je m'abriterais. Je refusais même d'y penser.

Ainsi, je fis trempette un peu partout sur le littoral avoisinant, au Pirée, à Phalère, à Mounychia, à la pointe d'Alkimos, au cap Colias, changeant chaque jour d'horizon. Ainsi je vins à Glyphada. Ainsi je vis et connus Antisthène qui se tenait là, entouré de ses disciples, en compagnie desquels il épiloguait d'abondance, entre deux bains, entre deux siestes.

Antisthène devait être le premier et le dernier de mes maîtres, m'étant par la suite instruit moi-même et diverti sans tutelle. Je

commençai par l'écouter de loin, comme tout un chacun, et d'une oreille distraite. Puis je finis par me rapprocher, par me glisser au premier rang. Ce qu'il disait me captivait. C'était en somme comme s'il avait illustré par sa parole tout ce que j'avais en tête depuis quelque temps. Ces principes encore informes que je brassais dans mon silence, voilà qu'il m'aidait à les cristalliser. Mais oui, c'était tout à fait ce que j'avais envie de mettre en pratique. Mon point de vue n'était donc pas si sot puisque cet homme illustre le professait. Il y avait dans sa hargne, dans ses diatribes fanatiques, tout ce qu'il fallait pour emballer un jouvenceau dans mon genre, tout chaud que j'étais encore des convictions intransigeantes dont je voulais me faire le champion. Je me mêlai bientôt à sa troupe et devins très vite son disciple préféré. Son enseignement, les événements qui m'avaient éclairé me permirent de surmonter mes petites contrariétés momentanées. J'oubliai, au contact d'Antisthène, que j'étais pauvre, errant, méprisé, sans famille et sans patrie, sans refuge et sans amis. Au contraire je sentis naître un certain orgueil en moi de tous ces manques. Le dénuement, l'absence d'attaches, ma qualité d'apatride, autant de forces capables de m'exalter, de me garder des enlisements bourgeois, de faire de celui que j'entendais rester, non pas un métèque zélé ni un citoyen à œillères, mais un homme profondément accessible aux idées universelles. Je fis le compte de mes biens. Cherchai, et ne trouvai que mon courage. Je me mis alors en quête d'une règle qui m'autorisât à me délivrer de mes dernières hésitations.

Antisthène avait ceci de sympathique, c'est qu'il vous accueillait tout de suite parmi sa troupe, curieux qu'il était de tout nouvel élément et avide d'apporter à ses élèves un aliment inattendu d'observation ou de discussion. Le petit bonhomme que j'étais, quoique je n'eusse rien fait encore, ce me semble, pour me distinguer, avait intrigué les élèves comme le maître et même ce dernier n'avait pas craint de se servir de moi qu'il avait surpris maintes fois paressant à l'écart sur les rochers ou folâtrant au milieu des vagues sans souci du lendemain, pour donner plus de crédit à certains aspects de sa sévère doctrine.

Je ne cacherai pas que ce succès m'avait grisé. On m'avait répété qu'il était sans doute facile de pénétrer dans le cercle des favoris d'Antisthène, mais qu'il était plus ardu de s'y maintenir, le maître, paraît-il fort jaloux de son prestige, n'acceptant généralement auprès de lui que ceux qui pouvaient à la fois afficher une conscience parfaitement dans sa ligne et faire preuve à tout instant d'une soumission béate. Connaissant mon tempérament j'aurais dû m'accommoder fort mal de ces disciplines. Mais j'étais tout feu tout flamme. Je m'acharnai à lui plaire. J'étais encore très vert et sans grande expérience malgré passablement de prétentions. Rien ne me

parut plus conforme à mon rêve, à mes goûts du jour, à mes petites idées de confection que les leçons de ce professeur de morale. Je passai sur tout. Et sur sa faconde qui aurait dû m'indisposer, si j'avais été plus lucide. Et sur cette complaisance avec laquelle, se rengorgeant, il se vantait (chapeau bas !) d'avoir été l'élève de Socrate lui-même. Je ne voulus voir que le bonheur d'un hasard qui m'avait mis sur le chemin de ce rigide quinquagénaire, si bien accordé à mon idéal physique et intellectuel.

Trente ans, cela n'a l'air de rien. Mais c'est énorme quand ils séparent un maître écouté (et flatté !) d'un apprenti exposé comme j'étais aux pièges quotidiens des épreuves oratoires et que jalousent les petits camarades. Je crus même, un moment, que je n'arriverais pas à tenir le coup, Antisthène s'acharnant visiblement à me pousser dans mes retranchements, à semer des embûches sous mes pas. Allait-il, en fin de compte, me renvoyer, après m'avoir laissé tant d'espoirs ?

Ma misère me servit. Privé de tout, sans autre recours devant l'adversité qu'une résignation de parti pris, j'eus le bon goût de sourire de ma situation précaire et de dédaigner sans amertume tout ce dont je manquais. Cette chance, et mon application aussi, touchèrent enfin Antisthène. Il voulut bien me reconnaître quelque mérite (mot affreux !) et put, avec une certaine fatuité, me donner en exemple aux autres qui, dès lors, se tinrent cois. Peste, ce n'était pas tous les jours qu'Antisthène pouvait mettre la main sur un sujet capable de faire fi si crânement des biens de ce monde et de jouir si simplement de l'ordre naturel des choses !

J'étais toutefois à un âge où l'on ne fait rien à moitié. Sacré philosophe, je m'en donnai à cœur joie. Il n'y avait alors qu'une vingtaine d'années qu'Alcibiade avait passé l'arme à gauche. Son exemple avait survécu à sa mort. Beaucoup de gens à Athènes croyaient sincèrement que le bonheur se trouve seulement dans la pratique des excentricités et des plaisirs de vanité. Cette croyance obstinée ne faisait que développer chez eux les instincts les plus grossiers. Ce fut ce que de beaux parleurs appelèrent le début de la décadence (je vous demande un peu). Mais moi, tout chaud encore de mon b, a, ba, j'allais, renchérissant, estimant que l'époque (à mes yeux plus corrompue qu'elle ne l'était sans doute en réalité) était bien digne de recevoir les verges. À la suite d'Antisthène je pris donc l'habitude d'aller par les rues et de provoquer les passants à la discussion. Ce n'était pas malaisé dans un pays où tout le monde, déjà, portait en soi le démon de la palabre et de l'argutie.

Aujourd'hui, quand le touriste déambule dans les rues d'Athènes, il est frappé par la vivacité des gestes et par la volubilité des paroles. Ce ne sont que véhémences et que proclamations, que conciliabules et

qu'ardents apartés autour des tables des terrasses des cafés, entre deux anis ou deux sorbets. Les journaux s'arrachent des mains. Les affiches se disputent la place sur les murs. Et il n'y a pas de citoyen qui n'ait, dans sa tête, quelque fameux projet de constitution ou quelque mirifique équipe ministérielle. De mon temps, c'était pire encore et les citoyens d'Athènes ne concevaient pas plus de vivre sans manger que de respirer sans parler. On avait donc les meilleures chances de les agripper, sinon de se faire écouter. Le grand tort des bavards c'est de n'être guère reconnaissants du don qu'on a pu leur faire d'un sujet captivant. Ils n'ont de cesse qu'ils n'aient repris la parole pour s'inonder mutuellement de commentaires à côté de la question. Triste engeance ! Nous n'avions qu'un moyen pour les faire taire et pour les tenir malgré tout en haleine. C'était de frapper fort et d'énoncer durement des idées à visage dur. Nous nous présentions donc à ces jouisseurs comme les adeptes d'une secte rigoureuse dans ses articles et dans leur application. Pour mieux asseoir notre autorité, nous n'hésitions pas à payer de notre personne, à nous singulariser à qui mieux mieux et, en corrects bateleurs, à multiplier les appels du pied, les clignements d'yeux, les poses plastiques, les effets de théâtre, les changements de costumes. Nous avions tous adopté le bâton et la besace des mendiants. Comme de simples apôtres. Comme d'insignes pèlerins. C'était à la fois un symbole habile et un matériel idoine à notre office. On n'a jamais rien trouvé de mieux, dans le genre, pour frapper l'imagination des foules béates. Tous les spéculateurs en divinité, tous les profiteurs de fétichismes ont repris le truc au cours des siècles. Et il a toujours pris. Autre détail qui ouvrait aussi d'attendrissement le cœur des jouisseurs médiocres et des niais : nous allions nu-pieds. Ce n'était pas pour nous gêner, nos plantes s'étant lentement endurcies au contact des galets et des rochers de la côte. Enfin, nous affections de dormir en plein air, sur les places, dans les jardins publics, sous les porches. Quoi de plus sain quand la température s'y prête ? Or, à Athènes, le climat est sec et chaud durant la majeure partie de l'année. Et, venue la saison froide, nous dégotions toujours un peu de paille où nous enfouir, enveloppés douillettement dans nos amples et souples manteaux de mariniers, cédés à bon compte par les fripiers perses du Pirée.

Dans cet équipage spectaculaire, nous déclamions à bouche que veux-tu contre la décomposition morale de l'époque, contre les artifices d'une vie publique qui prenait ses plus stupides innovations pour des preuves de progrès et contre les entreprises gouvernementales de décivilisation et de décervellisation automatiques. Nous nous efforcions de montrer à nos auditeurs du moment que les lois de la nature étaient trop souvent oubliées au profit des lois subversives et cauteleuses des pouvoirs. Nous nous emportions comme de beaux

diables et avec la furia de prométhées déchaînés contre la salacité étalée dans les mœurs sociales et privées. Nous faisions honte aux repus (à peu de frais !), raillant cruellement leur luxe, fustigions l'indigence raffinée des riches et nous moquions de ces faux démocrates qui laissent la république aux mains des coquins et des barbouillés à grand gosier.

Au milieu de ce beau tapage je menais mon train, impatient eût-on dit de me convaincre avant même de songer à convaincre autrui. Je faisais jusqu'à l'étonnement d'Antisthène. Lui-même avait peine à me suivre dans ces exercices acrobatiques. Il n'y avait pas de censeur plus impitoyable que ce jeune Diogène. Aucun qui mît tant d'énergie dans ses certitudes, tant de relief dans ses apostrophes. Aucun qui s'aventurât si loin dans les austérités de l'ascétisme. J'étais vraiment brûlé par une sorte de passion animale et je ne sais pas si, finalement, je ne provoquai pas quelque jalousie chez mon maître qui avait, je crois, bien plus l'orgueil de son dénuement philosophique que la vocation dont il se parait, ce qui témoigne, chez lui, d'une tendance assez fâcheuse à la lucidité coupable et à l'illusion.

Bref, je continuai ainsi à parader et à pérorer pendant trois ou quatre années, convaincu que j'étais d'appartenir à une catégorie d'hommes supérieurs et sans doute point exempt de cet illuminisme si fréquent chez les redresseurs de torts. Mais je n'avais pas encore craché tout mon venin. Et, soucieux maintenant de toucher un plus large auditoire, quelque peu infatué de mon personnage, je décidai de passer de la parlote à la harangue et d'illustrer ma thèse en des sortes de conférences et de discours soutenus.

Je m'étais aperçu, en effet, que les badauds nous écoutaient d'autant mieux que nous avions su d'abord les intriguer par quelque stratagème de rhétorique puis les appâter au moyen de quelque énigme et enfin les retenir dans quelque angle de mur ou quelque impasse. J'envisageai donc de les convier à l'avenir en grand nombre dans un endroit clos dont ils ne pourraient facilement s'échapper que s'ils osaient (hasard improbable) défier les regards et les moqueries de leurs voisins. Pour les y attirer, j'eus soin d'inventer chaque fois un débat bien propre à provoquer chez eux cette poussée de l'humeur (qu'elle fût favorable ou défavorable) qui entraîne fatalement l'enthousiasme ou l'indignation. C'est exactement ce qu'ont fait, depuis, les sorciers de toutes les religions métaphysiques ou politiques et la fin à quoi a tendu le nouvel usage que l'on a fait des temples.

J'avais choisi pour lieu de réunion un gymnase autrefois très fréquenté mais que la faveur du public, toujours aussi versatile, avait depuis abandonné. C'était le Cynosarge et c'est à cause de ce nom, à en croire certains, qu'on nous appela tout d'abord, mes compagnons et

moi, les cyniques. Il faut bien peu de choses pour enfanter une légende. Je traîne après moi depuis une éternité cette réputation de cynisme à laquelle les dictionnaires de tous les pays ont fait un sort péjoratif, sans comprendre jamais qu'il y avait seulement en moi un amour fort raisonnable mais aussi fort courageux pour la vérité et la justice. N'est-ce pas risible ? Moins encore toutefois que cette autre légende qui s'accrédita sottement dans les cerveaux étroits et qui ne visait à rien moins qu'a nous traiter de cyniques sous le prétexte que notre genre de vie pouvait s'assimiler à celui des chiens !

Ceux qui nous ont vus et jugés sous cet angle n'ont certainement rien compris à notre comportement. Et leur avis ne fait pas honneur à leur esprit d'observation. Quoi de plus différent de nous que les chiens ? Nous méprisions les conventions et les convenances. Les chiens les respectent servilement. Nous allions à l'aventure selon notre fantaisie du moment. Les chiens errent à la poursuite d'on ne sait quelle pitance et quel nouveau maître ou se glorifient des chaînes et des colliers qui les retiennent à la niche. Nous disions leur fait aux gens. Les chiens jappent à tort et à travers ou rampent aux pieds de qui va les rosser. Nous étions libres et fiers. Les chiens sont esclaves et lâches. Nous étions contre les pouvoirs. Les chiens vénèrent leur maîtres. Nous ridiculisions les pantins et les matamores. Les chiens font les beaux pour avoir du sucre et quémandent des caresses. Non, rien de commun entre nous et la platitude insensée de ces quadrupèdes. Et si, vraiment, nous avions eu la faiblesse propre aux gens à cordons et à rubans de désirer un emblème, ce n'est pas le chien mais le chat que nous aurions dû choisir. Pauvre et voluptueux, habile à jouir des bonheurs naturels, du soleil comme du repos, du jeu comme de l'amour, indépendant et indomptable, narguant les menaces et fort par lui-même, vivant selon sa propre loi, étant son propre maître, adorable et doux avec ceux qui le laissent en paix mais intraitable pour ceux qui l'importunent, mangeant ce qui lui plaît, où il lui plaît, quand il lui plaît, refusant la servitude comme l'enracinement, voilà le chat. C'était là, aussi, à peu près, nos atouts et nos règles. Mais fermons la parenthèse.

Le succès de mes meetings dépassa toutes mes espérances. On vint en foule. On s'écrasa. Ce fut la vogue de l'heure. C'était à qui serait là pour se faire fustiger d'importance. Ces fous ne pensaient plus qu'à s'entendre dire leurs quatre vérités. Et l'on devine que je n'y allais pas avec le dos de la cuillère. Mais on se lasse des meilleures plaisanteries. On finit par bouder une faveur qui met trop de complaisance à se prostituer. Faute de rencontrer la moindre résistance dans ce ramassis de gogos, je me fatiguai bientôt d'envoyer une balle qu'on ne me retournait jamais. D'autre part, j'avais mûri. Depuis le temps que je tenais le devant de l'estrade et que je me drapais dans mon rôle, j'avais

acquis un plus juste sentiment de ma position. Jusqu'ici, j'avais sans vergogne utilisé à mes fins les facultés d'enthousiasme et d'indignation de mes semblables. Mais je n'étais moi-même que trop bien disposé à m'indigner et à m'enthousiasmer de tout ce qui défrayait la chronique. Il m'apparut que c'était là tomber dans un travers dont ma lucidité n'avait qu'à pâtir. J'avais succombé à une sorte d'exhibitionnisme. Avec mes grands airs, je n'avais fait que cultiver en moi les manies et la faconde de prophètes de village. Osons le dire : tous, autant que nous étions, nous nous étions un peu trop pris au sérieux. Je le comprenais d'autant mieux que nous avions été mieux écoutés et mieux suivis. Ce n'est rien encore de faire l'important si ceux qui sont autour sourient. Mais s'ils donnent, eux aussi, dans le panneau, c'en est fini de l'important. On peut l'offrir en pâture aux dieux.

Il avait donc fallu que j'atteigne mes vingt-neuf ans pour sentir que je n'avais réalisé qu'un imparfait apprentissage de la vie, avec tous les impairs et faux pas d'usage. Je pris alors sur moi de rompre totalement avec mes compagnons et de me recueillir, soucieux que j'étais désormais de ne plus me poser en manieur de principes avant d'avoir acquis, pour moi-même, des bases rigoureuses de connaissance et de jugement. Ainsi, durant de longs mois, je demeurai. Concentré sur moi-même, les yeux grand ouverts sur le monde extérieur, farouche et muet, je fis mes gammes, toujours raillé, sans doute, mais toujours libre.

4

Au bout de cette nouvelle année, je ne m'étais heureusement encombré ni d'argent ni de relations. L'oubli était tombé sur moi. Même ceux qui, un moment, avaient paru faire quelque cas de mes dons et de mes talents, s'étaient détournés. Mes façons, aussi, les y poussaient. J'avais l'orgueil sans avoir l'adresse qui le fait passer. J'avais une valeur qui se moquait de séduire et, voulais-je séduire, je me livrais à mon désavantage. Mais, le plus souvent, c'était encore choquer qui me travaillait. Les faiseurs d'opinion m'avaient donc vite dédaigné, incapables qu'ils étaient, dans les milieux où ils trônaient, de rendre justice à des sincères de mon acabit comme de démasquer les ruses des charlatans. De mon côté, je les avais aussi facilement oubliés, ne conservant plus de contact qu'avec mes intimes, écrivant à l'un ou à l'autre au hasard de mes pérégrinations, faisant quelques lectures en petit comité, acceptant parfois de bavarder de droite et de gauche pour me délasser de mon étude, mais bien décidé à ne plus rien ambitionner, fût-ce de paraître manquer d'ambition.

À force de regarder autour de moi, de me mêler anonymement aux mouvements de la rue, de participer en curieux aux réjouissances et aux cortèges, à force de méditer et de laisser le temps mûrir mon esprit, je parvins à détacher du fatras des institutions et des codes sociaux deux ou trois idées essentielles en fonction desquelles je me promis, quoi qu'il advînt, de diriger ma vie.

Dès que nous mettons nos pensées en branle, nous inventons les dieux. L'athéisme vient ensuite, s'il se peut. Le premier mouvement est pour la métaphysique. De là, le raisonnement tombe dans les théologies où il s'enlise, neuf fois sur dix. C'est affaire d'imagination. Nous suscitons les dieux pour nos besoins et pour nos rêves. Dans ce monde où nous abordons, nous avançons à la manière des équilibristes qui ont les mains chargées d'obligations et dont le front supporte tout un échafaudage de concepts et d'images. Homère fut maître en ces jeux. Il aidait les hommes à s'élever au niveau de la connaissance. Il prêtait aux dieux qu'il inventait la valeur symbolique des principes qui réglementent l'humanité et cette apparence de forme, d'humeur et de langage qui permettait de les comprendre sans préciosité ni lourdeur.

Pour moi, qui étais médiocrement porté vers le merveilleux, ce n'était pas sans malaise que je voyais le peuple s'enflammer pour les entités de l'Olympe, pour les statues qui les matérialisent et le jargon qui les sublime. Je devinais trop bien, sous cette machinerie de temples

et de déesses potelées, d'autels et de grands sorciers, la ficelle cruelle des tyrans. Je n'arrivais pas à me persuader de la sincérité de ces meneurs de jeu et de leurs exécutants. On a vite fait de mettre la bêtise en avant. On oublie que l'âne, aussi, fait la bête pour avoir du son. Est souvent bête qui veut. On comprend donc que c'était un amusement passionnant, pour les maîtres de l'heure, que de laisser et de faire croire au peuple abusé qu'ils restaient, eux les maîtres, si puissants qu'ils fussent, la proie fragile du destin et qu'ils étaient soumis comme n'importe qui aux vengeances ou aux caresses des divinités à la mode. Grâce à ce stratagème, il n'y avait pas de disettes, pas d'impôts, pas de défaites dont on ne pût rendre coupables les jupiters ou leurs concubines. Quand venaient les époques grasses, au contraire, la prospérité et les victoires, c'était un jeu d'enfant d'organiser, avec le concours de la brave population elle-même, des fêtes votives riches d'offrandes et de panathénées. Les despotes faisaient alors parler leurs ministres ou leurs généraux, leurs poètes lauréats ou leurs devins afin d'annoncer le projet de telles nouvelles entreprises et (après avoir rendu grâce à la divinité du jour pour les succès récents) réclamer d'autres sacrifices à la béatitude populaire. Ce sont là, sans doute, moyens élémentaires. Mais qui a brassé un peu les masses saura qu'il ne faut point finasser avec elles. Les meilleurs appâts demeurent les plus simples. Qui résisterait, en effet, à la mollesse qui envahit le cerveau quand, au terme d'une journée fastueuse de cérémonies et de lumières, grisé par les cris, roulé par la houle d'une foule sans raison et sans visage, on se trouve soudain sollicité de répondre aux appels pathétiques d'un faiseur de harangues ? C'en est fait des résistances, des doutes, des défiances, des purs refus. On se laisse endormir sans douleur. Et c'est presque de son plein gré qu'on s'en vient souscrire aux précieuses rodomontades qui, pour satisfaire mieux le démon de la grandeur, vont encore vous extorquer un peu plus de votre sang, vous plonger un peu plus profondément dans votre misère.

Si je ne risquais pas d'être pris à ces pièges, j'aurais pu, du moins, comme le faisaient les philosophes professionnels, m'intéresser de plus près à leur mécanique et, fort de ma science, obtenir quelqu'une de ces ambassades qui m'eussent permis d'aller parader sur place, auprès des grands, lors du déroulement de ces fastes dont, chaque année, les plus fameux sanctuaires étaient le siège.

Mais, à Athènes même, les cultes rendus étaient d'un conformisme navrant. Toujours Zeus. Toujours Mars. Toujours Vénus. Et, sur l'Acropole, dominant pourtant une cité réputée pour ses arts et son raffinement intellectuel, on n'avait pas hésité à faire de Pallas, déesse de la sagesse et protectrice des Arts, je ne sais quelle guerrière casquée, la lance au poing et le bouclier au flanc.

À Éleusis, sans doute, le thème de la fécondation éternellement recommencée, illustré par le mythe de Déméter, eût pu m'attirer. Il y avait là, il y aura là, toujours, une idée exaltante pour l'esprit le plus difficile. C'est de cette idée qu'est partie la science de l'homme et cette politique jamais battue, mais toujours attaquée, qui fait confiance à l'homme malgré lui. Hélas ! on a tout de suite gâché ce beau sujet. La tentation était trop forte pour nos tyrans. Ils ne résistèrent pas à l'envie d'accrocher ce cheval-là au char de leurs ambitions. Rien n'est plus capable, en effet, de plier humblement le peuple au destin le plus ingrat que de l'initier à des mystères où il voit la terre et la nature elle-même constamment renaissantes. Je me détournai donc d'Éleusis et de ses mises en scène. Je ne pouvais souffrir de voir mes semblables si sottement convaincus et flattés d'un honneur qui leur permettait de se hausser le plus possible dans cette hiérarchie de société secrète où, pourtant, les épreuves et les exercices, rançon de ces pauvres ambitieux, étaient une injure à la dignité et à l'intelligence de chacun.

Qu'aurais-je été faire à Délos ? Qu'aurais-je, encore moins, été faire à Olympie ? À Délos, le culte d'Apollon était surtout voué au fils de Zeus, au frère de Diane. Là, les signes de la virilité la plus brutale et de la volupté la plus bornée, d'abord, triomphaient. C'était bon pour ces barbares de Spartiates, pour ces Béotiens rustauds. Pas pour moi. À Olympie, enfin, Zeus réglait toutes les initiatives. C'est dire si les plus austères, les plus rigides, les plus dévotes traditions de la religion avaient cours. Quelque chose d'aussi bête et d'aussi vain, dans son genre, que ce qu'on a pu voir depuis à Bénarès, à Jérusalem, à La Mecque ou à Lourdes.

Aussi en arrivai-je à penser que si je tenais à clore mes années d'études par un voyage instructif et symbolique, c'était à Delphes que je devais me rendre. Je n'irais pas à la manière de ces pèlerins naïfs et passionnés pour interroger l'oracle ou me soumettre par offrandes à Apollon, mais en clerc désireux de prendre une vue meilleure des idées incarnées en ce dieu et de rechercher les détours et les intentions cachées d'un culte qui, pour être cependant hautement exploité par les sorciers les plus habiles du siècle, ne me paraissait pas être tout à fait celui que le commun des mortels lui rendait.

5

Je devais, plus tard, retourner plusieurs fois encore à Delphes, mais je ne sais si ce n'était pas, en partie, pour tenter d'y recréer le climat de mes premières émotions. Cette première fois, j'abordai donc Delphes par l'intérieur, venant par la route de Thèbes et livré aux fatalités du décor à partir d'Arakhova. À mesure que j'avançais, je sentais la terre abandonner son sommeil et, renonçant aux lacs et aux plaines, aux forêts et aux sources, se parer des boursouflements les plus diaboliques, comme si elle avait voulu marquer là ses limites et perdre, pour ce faire, toute mesure humaine. Je ne savais pas si les grandioses remparts aux flancs desquels je cheminais, n'allaient pas, là-bas, tout au bout, se refermer et ne plus me ménager d'autre échancrure que celle d'un antre infernal. Mais, soudain, le fond de cet inquiétant paysage bascula et je vis devant moi s'ouvrir la large trouée par laquelle on pouvait descendre vers Itéa et la mer de Corinthe. Alors, m'apparut aussi la cité d'Apollon, reposant au creux des rochers en un paisible amphithéâtre.

Mon esprit n'a pourtant jamais été porté plus qu'il ne sied aux ravissements de ce genre. Mais il fallait bien reconnaître que le site de Delphes avait d'étranges sortilèges, qu'il avait été fort judicieusement choisi par ceux qui devaient l'aménager à l'usage que l'on sait et qu'il était bien fait, au surplus, pour frapper l'imagination des simples qui venaient en ces lieux confronter leur destin au verdict des oracles. Qu'ils vinssent d'Argos ou de Syracuse, de Corcyre ou de Mytilène, ils devaient fatalement sentir que le sol qu'ils foulaient n'était plus une terre vouée aux hommes mais à des forces mystérieuses. Plus rien n'était à leur échelle. Ni les reliefs. Ni les ombres. Ni les couleurs. Ni même le ciel. Une atmosphère aussi irréelle qu'inquiétante et qui ne pouvait pas manquer d'oppresser. Et puis, ces temples augustes, dont les proportions et le caractère communiquaient à l'âme une sorte d'ivresse surnaturelle. Comment ces pèlerins crédules auraient-ils échappé à l'envoûtement ? Il n'y avait plus place en eux que pour l'hébétude. C'est dire si la malhonnêteté et la rapacité des Delphiens pouvaient s'exercer à leurs dépens. Ils subissaient leurs exactions sans conscience et tout à l'idée de l'importance qu'ils se donnaient, parce qu'ils allaient entendre délirer la pythie. Mais, pas plus qu'ils n'étaient en mesure de déjouer les malices et les canailleries des logeurs et des marchands, ils n'étaient capables de dévoiler les artifices et les mensonges dont leur croyance, obstinément, se grisait. Apollon n'était pour eux que le souverain messager de l'Olympe. Ils écoutaient bouche

bée, sans en rien saisir, après que l'oracle eût été rendu, les commentaires et les éclaircissements des sorciers locaux qui trouvaient toujours de bonnes raisons pour justifier les causes perdues, les malchances du sort ou les caprices de l'infortune. Convaincus qu'ils étaient par tant de gloses insolentes, voilà que ces jobards s'encombraient de scrupules. Bientôt, ils s'accusaient de quelque faute qu'ils se souvenaient bien qu'ils avaient commise et qui, à n'en pas douter, leur valait, en ce jour, de n'être pas exaucés. En revanche, le destin leur était-il favorable par hasard, ils s'en allaient, bénissant les idoles du cru et, par leurs cris, contribuaient à augmenter le prestige de celles-ci auprès des nouveaux arrivants.

La vogue de Delphes n'aurait sans doute pas été internationale, cependant, si l'on s'y était borné à berner le pèlerin. Mais les ordonnateurs de la mascarade avaient eu, dès l'origine, des visées plus hautes. Ils avaient eu l'astuce de deviner que les pouvoirs pourraient profiter, à l'occasion, des secours providentiels de l'oracle. Athènes et Sparte, Thèbes et Sicyone ne s'en privaient pas. Abuser d'un coup tout un peuple ou plusieurs peuples à la fois, ça c'était du travail ! Là donc, se faisaient la paix et la guerre, là les traités, là aussi se justifiaient les batailles perdues, se fabriquaient les fausses victoires, se montaient et se démontaient en un clin d'œil les réputations des grands. L'oracle était très suffisamment obscur pour qu'on pût lui faire dire ce qu'on voulait qui fût dit. La pythie avait bon dos. Quant à Apollon, c'était sans façon qu'on lui faisait tenir le paravent derrière lequel s'orchestrait tout le manège.

Je n'en fus point dupe. Mais me gardai de toute confidence. Je tenais encore à la vie. Et pour sortir vivant de Delphes, mieux valait sûrement fermer son bec. Il ne fait jamais bon déciller les yeux de pauvres gens que leurs maîtres veulent maintenir dans les ténèbres. On m'aurait retrouvé, les os fracassés, au fond de quelque gouffre. Et je n'aurais eu, pour oraison funèbre, que les propos méprisants de mes assassins m'accusant de sacrilège et me montrant comme exemple de la terrible et circonstancielle vengeance divine.

Au reste, pourquoi aurais-je bavardé ? Le secret ne me gênait pas personnellement. Et je savais bien qu'il ne sert à rien de vouloir faire le bonheur d'autrui malgré lui. Je laissai donc de côté les temples eux-mêmes, les fontaines miraculeuses, la pythie et son trépied, les fumées et les philtres, l'offrande et la magie. C'est au paysage, seulement, que je m'abandonnai. Je pris l'habitude de sortir dès le matin et de m'en aller vers les gradins rocheux que dominent les sanglantes et verticales Phœdriades. Je me nourrissais de fruits sauvages, de mûres et de nèfles ou bien je demandais un peu de lait frais ou de fromage à quelque berger du voisinage. Et j'allais. Grimpant. Descendant. Me reposant.

Repartant. Ou restant à méditer des heures entières dans la paix de cet énorme cirque de silence. Y avait-il des fêtes au stade ou au théâtre, des retraites aux flambeaux le long de la Voie Sacrée, je m'enfuyais vers les hauteurs inviolées du Parnasse, cultivant en moi mille suggestions nouvelles inspirées par l'étrangeté du panorama.

Quand, vers le soir, je redescendais des hauteurs par les sentiers pierreux, j'apercevais à mes pieds les constructions étagées de la cité sacrée et je pouvais d'un coup mesurer à quel point contrastaient la pouillerie de ses ruelles, la violence de ses appétits, la noirceur de ses intrigues et le calme, solitaire et fécond, de ma journée. J'avais encore dans l'oreille le silence des sommets arides, dans les narines les senteurs âcres et vivifiantes d'une végétation surchauffée, et devant les yeux le spectacle d'une nature enchanteresse. Ah ! alors, je ne sais quoi, en moi, n'était pas satisfait. Ou plutôt si : c'était mon besoin d'harmonie.

Dans ces maisons fumantes, pressées les unes contre les autres, tout en bas, et vouées à l'exploitation systématique des crédules de partout, dans ces temples receleurs de richesses inutiles, dans ces trésors vaniteusement offerts et si jalousement gardés, dans ces édifices et ces communs de toute sorte, copieusement peinturlurés, surchargés de statues, de motifs, de colonnes, de frises et de frontons, ma pensée ne retrouvait qu'avec peine le pur chemin où elle avait erré depuis le matin à la recherche de son propre Apollon.

Le présent, avec ses goujateries et son réalisme cupide, me gênait. Et pour me consoler, j'imaginais que, plus tard, quand des siècles et des siècles se seraient écoulés, quand le temps aurait réduit en poussière ces murs présomptueux et aurait vaincu l'ordre et l'architecture de ces marbres et de ces granits, quand, après tant de catastrophes, de pillages et d'usures, Delphes n'offrirait plus au touriste étonné que le spectacle de ses ruines perdues et retrouvées, fragments de métopes, médaillons rongés, petites danseuses décapitées, chapiteaux encore à demi ensevelis, le secret d'Apollon pourrait soudain lui apparaître dans sa légère nudité.

Plus modestement, j'en étais réduit à chercher ce secret en moi-même et, à mesure que mon séjour se prolongeait, je finissais par oublier les Delphiens et leurs spéculations culturelles et par voir grandir démesurément mon Apollon dans la beauté de ses formes comme dans le génie de son essence. Je comprenais enfin que ce qui m'avait, moi athée, poussé vers lui, c'est qu'il n'avait jamais été, à mes yeux, que le symbole abstrait d'une beauté plastique et d'un esprit souverain.

Le stade était là et le théâtre, prêts à signifier par leurs jeux les messages qu'ils avaient reçus de lui, afin que les hommes puissent

mieux aimer, en eux-mêmes, leur virilité et leur grâce. Le temple, aussi, était là, posé sur le roc comme le plus imposant des témoignages, appelant ces mêmes hommes au respect de la raison et de l'intelligence. Ainsi, l'équilibre était trouvé. Mon équilibre. Mon précieux équilibre. Je prenais mes résolutions. Je me disais : tu seras celui-ci et non pas celui-là. Je me figurais encore que le destin laisse à chacun le loisir de s'accomplir tel qu'il se souhaite et que l'instinct, peut-être, n'a pas son mot à dire en ce débat…

Maintenant, il me semblait que je pouvais quitter Delphes, m'en aller à l'aventure, passer d'une ville à une autre, fréquenter qui me plairait, m'exposer aux hasards les plus absurdes comme les plus tentants, affronter les plus hautes félicités ou subir les pires vicissitudes sans dommage… Du moins, je ne me trompais pas quand je prétendais que ma vie, jusqu'à sa fin, resterait fidèle à Apollon et que je saurais m'attacher, en toutes circonstances, à fondre en moi les antinomies humaines. Ainsi, j'éviterais l'hypertrophie musculaire de l'athlète au front bas et à la cervelle vide de même que l'hypertrophie intellectuelle du philosophe cagneux, ventru et flasque. Un beau corps sans cervelle, une cervelle sublime dans un corps repoussant, voilà ce que je me devais de fuir plus que jamais.

Au sortir de ces grisants tête-à-tête, je l'avoue, il m'arriva ce qui arrive toujours en pareil cas aux gens qui, par accident, donnent trop d'importance à leur marionnette : je perdis un peu le contact avec la réalité des choses et m'embarquai avec délices, une fois encore, sur les nuées de l'idéal. Je ne me souciais plus du tout de faire le philanthrope ou le misanthrope. Les hommes étaient loin, refoulés au delà de ces horizons à l'intérieur desquels je trouvais mon bonheur. Je ne doutais pas qu'il me faudrait à nouveau compter avec eux. Mais je pensais que j'aurais, désormais, la force de me défendre contre leurs maléfices et leurs sottises, que je serais sans haine, sinon sans mépris et sans lâcheté, sinon sans amitié.

Je repris la route d'Athènes, un matin, suivant le même chemin que, revenant de Delphes vers Thèbes, Œdipe avait suivi lui aussi, déjà prêt à accomplir sa destinée. Comme lui, je pressentais que je ne cesserais plus jamais d'être obsédé par la sentence de l'oracle, que je pourrais être moqué et calomnié, mais que plus rien ne m'empêcherait d'aller jusqu'au bout de moi-même. En quoi je me trompais comme chaque fois qu'on s'impose des impératifs. Les événements n'allaient pas tarder à me le prouver. C'est dire enfin si j'étais jeune encore… Mais n'anticipons pas.

6

À mon retour à Athènes, la tête toute farcie de projets et de principes, absorbé que j'étais par de grands sujets et soucieux en même temps de me délivrer de l'orgueil d'une quelconque gloire littéraire qui eût risqué ensuite de m'assujettir, je me lançai dans la rédaction intrépide de plusieurs dialogues, genre à la mode, où je fis loger mes points de vue.

C'est un fait, j'écrivais sans raturer beaucoup. Mais j'écrivais très lentement et formais avec soin chacun de mes caractères, laissant ainsi ma pensée devancer toujours ma main. On s'étonnait souvent de voir mes manuscrits si propres et couverts d'une écriture si posée et si régulière. Ce n'est pas que je n'aie été, comme un autre, sujet au feu de l'inspiration. Mais quand je me sentais entrer en transes, je me défendais avec vigueur contre ce mouvement. Je détestais ce genre de délire, d'état second, dont tant de faux poètes nous entretiennent à plaisir comme si, furieux qu'on ne les prenne pas pour des surhommes ou de purs esprits, ils voulaient faire croire au public qu'ils composent sous une dictée divine et qu'ils sont ainsi, (par un privilège rare qui leur permet de mépriser les hommes gémissants) en communication directe avec les mystères de la création et du comprenoir. Je faisais donc en sorte d'échapper à ce travers par une simple discipline de plume.

J'en parle seulement ici pour mémoire. Il n'est rien resté de mes écrits. Et, entre parenthèses, c'est là l'hommage le plus conséquent qu'ait pu me rendre le destin. Pour moi, qui avais décidé de faire de ma vie mon chef-d'œuvre, il est certain que les écrits que je pouvais composer ne devaient constituer que des moyens, que des exutoires et que des exercices capables de m'aider à parvenir à mon but. Il importait donc peu qu'ils fussent bons par eux-mêmes. Seul, le résultat comptait. Mais trêve de forfanterie ! La totalité de mes écrits s'est donc perdue. Je me félicite de cette chance ? Ainsi, les critiques m'ont laissé dormir en paix et se sont abstenus par force de faire assaut de sottises sur mon compte, de m'inventer quand mes œuvres n'avaient rien d'ambigu et, au contraire, de me prêter les intentions les plus sordides quand j'avais justement enrichi mon texte de sous-entendus. Enfin, j'avais un langage assez cru, une plume plutôt vive et cela n'aurait pas manqué d'exciter les sécrétions haineuses de ceux qui se refusent à voir les choses telles qu'elles sont.

Déjà, de mon temps, je m'étais vu exposé aux stupides injures et

aux fielleuses attaques des défenseurs du caporalisme et du tartufisme. D'ailleurs, pour tout ce que j'entreprenais il en était ainsi : je n'avais toujours contre moi que les imbéciles et les forcenés. Cela était devenu une règle si générale que mes détracteurs finissaient par se disqualifier d'eux-mêmes. Immanquablement, dès qu'un homme réputé pour son intelligence, dès qu'un illustre plumitif s'intéressaient à mon cas, c'était pour me défendre et m'honorer. Et quand j'apprenais, par hasard, que quelqu'un avait essayé de me dénigrer, et que je tentais de savoir, autour de moi, quel il était, cela ne ratait jamais, c'était un pied plat ou un hypocrite. Je ne m'inquiétais donc guère des aboiements de ces roquets. Il me suffisait d'avoir les meilleurs esprits dans mon jeu. Platon, parmi tant d'autres, tout glorieux qu'il était, tint lui-même à me connaître, à m'approcher, à me témoigner estime et affection. Entre un homme comme Platon et le cuistre du coin, mon choix, on l'imagine, était vite fait.

On était alors en 383. Platon avait quarante-cinq ans. Moi, j'en avais trente. Il était le philosophe le plus écouté de toute la Grèce et je n'étais rien encore. Aristote venait de naître ; et Zénon ; et Philippe, le père d'Alexandre ; et Démosthène, son tonitruant adversaire. C'était, on le voit, une assez belle croisée de chemins. Je ne m'en formalisai point et continuai paisiblement le mien, m'affermissant chaque jour davantage dans mon désir d'échapper aux servitudes inventées par les hommes.

C'est en vain que l'on m'imitait, que l'on me recherchait. Mon intention était de rester indépendant et, pour ce faire, je me défendais d'accepter pouvoirs et richesses que l'on m'offrait. Au contraire, je ne manquais jamais de dire leur fait aux plus malins de mes flatteurs. Et, par ailleurs, je me défendais aussi contre les intrusions des notoriétés que mes façons, je ne sais pourquoi, crispaient et attiraient à la fois. À cette époque, nombreux furent ceux qui, parmi les hommes publics et les artistes, affectèrent de m'épauler, chose dont, pourtant, je ne me souciais guère. Quand je songe à ce passé, je ne peux pas m'empêcher de sourire de l'engouement que j'avais si innocemment suscité. Des gens de tous les bords venaient à moi. Et des plus opposés. Des gens que j'aurais été à mille lieux de croire en mesure de suivre mon sillage. Comment Lysias, par exemple, pouvait-il s'accorder à mes rigueurs ? Le pauvre homme qui n'en avait plus pour longtemps à vivre et dont la parole, si fameuse autrefois, n'était plus qu'un informe bredouillement, s'époumonait inexplicablement à me défendre, à m'exalter. D'autres, à ma place, auraient laissé se répandre cet encens. À la vérité, je voyais surtout le mauvais service que Lysias me rendait, le tort qu'il se faisait. Et c'est sans la moindre hésitation que je profitai de l'occasion pour donner ce Lysias décati en exemple aux débutants qui se figurent que l'art oratoire est toujours respectable. Par quel sortilège enfin des gens

d'armes comme Épaminondas, si préoccupés d'eux-mêmes, toléraient-ils les duretés que je leur décochais ? De quiconque ils se seraient cruellement vengés sur l'heure. De moi, ils acceptaient tout, avec un mélange de lâcheté et de scepticisme qui n'a jamais cessé de m'étonner. Je mets à part Iphicrate avec lequel j'eus (soutenant contre lui Chabrias ou Callistratos) de fréquentes querelles mais que j'estimais d'autant plus qu'il aimait la discussion pour elle-même, sans chercher à triompher par sophismes et sans redouter la défaite quoi qu'il pût en coûter à son amour-propre.

Iphicrate me recommanda aussi le jeune Phocion qui, ensuite, se prétendit de mes disciples. À dire le vrai, il m'eût répugné de former ou d'avoir des disciples. Bien qu'il fût de coutume, alors, que chaque philosophe, en son école ou sur l'agora, soit curieusement entouré, j'allais toujours seul, ne voulant point professer que d'autres dussent vivre comme je vivais et me bornant à montrer que ce qu'il fallait, surtout, c'était savoir ce qui convenait à soi, sans s'encombrer de règles établies, de convenances ou du qu'en-dira-t-on.

Même si je l'avais souhaité, comment Phocion se serait-il jamais inscrit dans ma ligne ? S'il était doué pour quelque chose, c'était bien pour le respect des convenances. Certains avancent qu'il a mal tourné. Mais c'est juger uniquement sur les faits. Il a fini comme il devait finir : dans la peau d'un sévère prédicateur. Il avait justement le mérite qu'exigeaient les figures de l'emploi. Il menait sa vie selon des maximes. Il était fait pour les ornières de l'honnêteté et du désintéressement. Lucide en un sens et ne croyant pas en son importance, si, du moins, à l'importance de la philosophie qu'il répandait. Tout compte fait (et malgré mes réserves) ce n'est pas moi qui lui reprocherai d'avoir agi selon le sens qu'il avait du bonheur. À peine encore adolescent, il ne se cachait pas d'admirer surtout, en mes exemples, ce qu'ils avaient de libre et de spontané. Il a voulu être ce qu'il fut et je trouve que, pour son cas, aucune plus belle mort ne pouvait lui être offerte par le destin que celle de Socrate lui-même bien que je sois revenu, depuis, des illusions qui le précipitèrent dans cette impasse. Avec un autre tempérament, je gage qu'il aurait pu tout aussi simplement marcher sur les traces d'un Pindare ou d'un Alcibiade, d'un Empédocle ou d'un Zeuxis, pour choisir des extrêmes. Voire, il aurait fait aussi un bon Diogène à l'occasion. Je n'en demandais pas tant.

Je me liai encore, vers le même temps, avec Euphranor et Xénocrate. Non point, on s'en doute, par communauté d'idées, mais justement parce que leurs conceptions de l'art et de la philosophie, pour être si différentes des miennes, conditionnées qu'elles étaient par des fanatismes politiques, constituaient un mélange de contrastes dont je profitais. Bien entendu, ceux qui m'estimaient le plus, me

critiquaient de me plaire quelquefois dans la société de ces deux virtuoses. Avaient-ils tort ? Oui, sans doute, si j'en juge d'après le profit que ma maturité put tirer ensuite du spectacle qu'ils m'avaient donné.

Euphranor était pédéraste. Cela était bien banal en un temps où les hommes étaient terriblement sensibles à la plastique, et je ne le lui aurais sûrement pas reproché. Mais, je ne sais pourquoi, il s'en cachait. Cette fourberie n'était pas très appréciée. Il avait également le tort d'admirer les tyrans et les barbares en un temps où leurs cruautés semblaient plus odieuses aux amoureux de la liberté. Enfin, il était lamentablement soumis aux simagrées et aux croyances de la religion malgré une vie secrètement dissolue. J'ai toujours eu un penchant à l'indulgence et, vis-à-vis d'Euphranor, j'aurais sans doute passé l'éponge sur ses vices, sur ses aveuglements volontaires et sur son inhumanité si tout cela n'avait été dissimulé sous la cautèle la plus méprisable. Aucun courage moral chez Euphranor. Sauf devant moi où, par bravache, il affectait des manières effrontées pour me prouver, sans doute, qu'il était fier de ses fréquentations érotiques, de ses courtisaneries et qu'il se moquait des dieux. Mais, devant les autres, il n'était plus qu'un vilain bonhomme subordonnant toujours ses sentiments de façade à l'opinion publique et cherchant à se faire passer pour un honorable bien pensant.

Xénocrate, à l'inverse, n'avait aucun sens de la plastique et ne s'en cachait pas. Ça ne l'empêchait pas d'avoir été, lui aussi, caressé par de jeunes garçons. Enfant malheureux et tourmenté, il avait été violé par sa mère à l'âge de quatorze ans et avait continué à coucher avec elle pendant un certain temps avec une passivité qui frisait l'inconscience. Puis, brusquement, il s'était affranchi de cette tutelle, avait vigoureusement couru le guilledou et avait fini par lier son destin à celui d'une petite personne amoureuse de la philosophie. Celle-ci était aussi orgueilleuse et aussi méchante qu'elle était intelligente. Certains prétendent qu'elle fit même du tort à la carrière de Xénocrate. Ils assurent que celui-ci se serait débarrassé des tics les plus insupportables de son personnage si elle n'avait été toujours derrière lui pour les entretenir. Il est de fait que la petite personne en question le poussait sans pudeur à la puissance, avide qu'elle était, sans nul doute, d'accéder, avec ou sans lui, à une haute position. Je n'ai jamais rencontré deux êtres plus disposés qu'eux à se donner du génie et à en refuser au reste de l'univers, sauf à Platon, bien entendu, dont ils avaient fait une idole et dont ils buvaient chaque parole. C'est à Xénocrate que je demandai un jour ce qu'il ferait si Platon, par caprice, exigeait de lui qu'il meure. Je me tuerais sur l'heure ! répondit-il avec cette foi aveugle des illuminés. J'avoue, et j'en suis content, que je n'ai jamais été si loin pour personne, ni que personne, heureusement, n'a jamais été si loin pour moi.

Néanmoins, Xénocrate et moi ne manquions pas de points communs. Des origines à peu près semblables. À peu près le même âge. Une enfance dont nous ne nous souvenions ni l'un ni l'autre avec plaisir. Une même horreur des fausses pudibonderies et des fausses morales. Un même besoin, enfin, de ne pas nous payer de mots et de ne pas reculer devant les faits.

Mais que de divergences aussi entre nous ! Tout l'amour que je portais à la mer, il le portait à la montagne. Cela n'a l'air de rien mais cela conditionne le comportement. Tout l'amour qu'il portait au travail, je le portais à la paresse. Lui, vivait d'autrui (et s'en vantait) estimant que le public se doit d'entretenir ceux qui l'aident à penser et lui tracent sa ligne de conduite. Moi, je vivais de rien. Lui, voulait parvenir. Moi, j'allais toujours, questionnant : Pourquoi parvenir ? Lui, ne plaçait rien au-dessus de l'œuvre d'art (et surtout rien au-dessus de la sienne). Moi, je ne plaçais rien au-dessus de l'homme. Lui, aimait dominer, exercer un pouvoir. Moi, je me moquais des dominations et avais horreur de m'imposer. Lui, croyait que la vie devait le combler quand moi j'estimais qu'elle me comblait. Il haïssait les dieux (par jalousie ?). Je les ignorais. Il attendait, pour sa gloire, le jugement de la postérité, tandis que je n'attendais rien de rien. Il aimait discuter à perte de vue. Mais je ne songeais qu'à me taire toujours davantage. Et si, dans les débuts de nos relations, j'eus la faiblesse d'entrer à sa suite dans ces controverses jamais épuisées et jamais concluantes, qui n'ambitionnent rien moins que de remettre le monde en question, j'eus bientôt fait de fuir leur oiseuse stérilité.

7

C’est aussi vers cette date que je connus Laïs.

Laïs, la charmante Laïs, quelles sottises on a répandues sur son compte ! À force de légendes et de potins, n’avait-on pas fini par faire d’elle une courtisane, et même une courtisane célèbre ? Que les gens sont malintentionnés ! À ce compte, toutes les femmes seraient des courtisanes et beaucoup… obscures. Je veux bien, alors, que Laïs ait été ce que les messieurs de bonne vie ont dit d’elle. Laïs, dont la sincérité, justement, fut sans égale ! Du moins, ce qu’on ne put contester c’est que Laïs était la plus belle et la plus tendre des Grecques de son temps. Il s’ensuit que les hommages ne lui manquèrent pas. C’était à qui se vanterait d’avoir eu ses faveurs. Si peu les eurent, au demeurant, que les vantards furent légion. D’autant que cette femme superbe avait des sens, son franc parler et le courage de ses désirs, toutes choses bien faites pour exciter les cagots et les inciter au caquetage sournois de la calomnie.

Laïs grandit sans être prémunie contre les pièges d’une vie libre, seulement nourrie de conseils sans malice sinon sans licence. Son entourage l’abandonnait aux connivences des servantes et laissait si bien faire que lorsque Laïs eut dix-sept ans, elle se trouva naturellement précipitée dans ce feu de plaisirs qui guette toute jeunesse saine et vigoureuse. Elle nagea, elle dansa et s’amusa en compagnie de garçons bien formés et bien virils, qui, pour s’aimer entre eux à l’ordinaire, n’en apprécièrent pas moins une jeune fille qui savait si bien faire oublier les caprices, les futilités et les faiblesses de son sexe. Voire, ils l’aimèrent et la caressèrent à l’occasion. C’était, pour Laïs, débuter dans l’amour d’une façon un peu cavalière. Elle ne me cacha pas qu’elle ne s’était pas lancée sans illusions dans ce genre d’aventures, tant elle était inexpérimentée, sans méfiance, prête à prendre pour argent comptant les paroles dorées que ces garnements en chaleur lui débitaient. La surprise fut douloureuse quand elle eut la révélation de son erreur. Elle s’en voulut mélancoliquement de s’être ainsi fourvoyée. Elle y gagna une sorte d’amertume lucide que je n’ai jamais vue chez aucune autre femme et qui ne fit qu’accentuer son charme. Elle y gagna aussi cette autorité et ce prestige de franchise agressive qui la mirent désormais à l’abri des entreprises et des hardiesses grossières des vrais mâles. Mais ce n’était qu’une façade. En fait, Laïs était timide, Laïs était faible, Laïs (si apparemment triomphante, si simplement somptueuse, si faussement sûre de son fait)

n'était qu'une femme craintive et douce. Les guerriers vont rire et les marchands et les poètes ivrognes et fats qui la méconnurent. Cependant, telle était Laïs et telle elle me préféra à tous, moi, si peu digne d'une si grande foi. Aussi, sachez qu'à mon tour je l'aimai contre moi et contre elle, point toujours compris ni d'elle ni des autres, mais désireux que j'étais de lui apporter ce que je sentais en moi de plus valable et débordant de gratitude pour un être qui, malgré ses sautes d'humeur, ses bouderies et ses emportements, fit pour moi plus que quiconque au monde.

Laïs n'avait peut-être qu'un travers. Et ce travers est peut-être même une qualité. Elle avait de profondes rancunes et s'ingéniait à les défendre avec cette logique féminine contre laquelle la logique des hommes ne peut rien. C'est en vain que je m'efforçais de la convaincre et d'examiner ces griefs d'un peu plus haut et de montrer plus d'indifférence pour les sentiments de gens qui, tout compte fait ne la valaient pas. Elle allait, jalouse et à chaque instant sortant ses griffes et mordant, ce qui ne lui attirait que froissements et rebuffades. Comme quoi je tirai à mon tour cette conclusion qu'il ne faut point s'estimer ou se mésestimer dans autrui et que c'est se rendre malheureux que de placer son amour-propre entre des feux si aveugles.

Parmi les personnes qu'elle méprisait le plus, il faut justement citer Euphranor et, sinon Xénocrate, du moins la petite personne qu'il idolâtrait. Ce n'était pas sans raisons. Il y avait une telle muflerie chez Euphranor qu'il n'avait pas craint d'infliger d'absurdes camouflets à Laïs. Le prétentieux personnage était à ce point esclave des préséances, à ce point imbu des prestiges de son sexe, de sa classe et de son intelligence, qu'il était totalement incapable d'apprécier tout ce qu'il y avait de vivant et de sensible en Laïs. Cet imbécile, cet esthète pourri, tout englué qu'il était dans sa morgue et ses radotages, n'avait pas la centième partie de la valeur humaine de mon amie. Ce que celle-ci, enfin, ne pouvait admettre chez la maîtresse de Xénocrate, c'était le pédantisme et la rosserie gratuite. C'est dire si elle faisait mauvais ménage à la fois avec le pédéraste et la chipie.

Par ailleurs, sachant se soumettre avec un sûr instinct à sa nature et à ses limites, Laïs allait son train. Laïs, en effet, ne se souciait pas du tout de l'opinion et agissait toujours comme si le monde extérieur n'existait pas. Apercevait-elle un ami qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps et qu'elle était heureuse de retrouver, elle allait à lui sans se gêner et lui sautait au cou sans façons, fût-ce en pleine rue. Elle donnait fréquemment le bras aux hommes qui lui étaient chers (tandis qu'elle restait généralement hostile aux femmes) et cette attitude n'était pas mieux comprise, ceux qui la jalousaient à divers titres n'ayant rien de plus pressé que de lui prêter, du coup, de nouveaux

amants. Que d'efféminés se servaient d'elle pour donner le change ! Que de folies dont on la croyait capable parce qu'on l'entendait rire aux éclats dans les lieux publics, traitant les convenances par-dessous la jambe, disant leur fait aux malpolis comme aux guindés, parce qu'elle avait le verbe haut et coloré, la gifle prompte !

Laïs était aussi une femme qui avait su dominer en elle les effets les plus sots de la pudeur. On peut lui en rendre grâces, elle savait se déshabiller ou se mettre nue sans plus de formalités qu'un athlète dans le gymnase. Sans doute y perdait-elle de ce mystère, de ce faux attrait qu'ont tant d'autres filles de Vénus, habiles à se faire valoir et à abuser ainsi les sens avides des hommes, mais je ne l'en estimais que plus et voulais qu'elle soit fière de ne devoir les hommages dont on parait sa beauté qu'à sa beauté elle-même.

Il y en a qui prétendaient qu'elle se moquait sans cesse des hommes, qu'elle n'était que cruelle et coquette. Mais rien n'était plus inexact. Elle se bornait en réalité à repousser les attaques dont elle était l'objet. Si belle que soit une femme, il n'y a pas d'homme (beau ou laid) qui ne se croit aussitôt des droits sur elle et qui ne l'entreprenne. Elle avait horreur de ce genre d'avances et les faisait payer chèrement à leurs auteurs. Quoi de répréhensible en tout cela ? Toutefois, à mon contact, elle avait fini par reconnaître les qualités des vrais hommes. Mais, auparavant, par peur, sans doute, de les affronter, elle avait recherché de préférence la société des pédérastes, prisant en eux leur raffinement, leur goût et leur courtoisie, rassurée qu'elle était d'être estimée pour elle-même par ces mignons qui la laissaient en paix.

C'est l'un de ces mignons, garçon que j'honorais alors, sans doute à tort, de mon amitié, qui nous présenta. Fidus (c'était son nom) passait cet été-là en ma compagnie au bord de la mer. Nous avions élu un coin, modeste et discret, dans la baie de Salamine, entre Mégare et Éleusis, là où des villas blanches parmi les pins parasols bordaient la longue plage. C'était la fin de la saison, laquelle avait été particulièrement lumineuse. Les pêcheurs rejetaient sur le sable clair leurs filets frétillants de poissons. L'eau était amicale et tranquille. En cette douce matinée, nous étions étendus sur la plage quand je fus frappé par une sorte d'apparition. Une fille merveilleuse marchait près de nous d'un pas indolent, les bras relevés vers son chignon blond. Je l'avais déjà remarquée l'année précédente sans savoir qui elle était et sans oser l'aborder. Mais voilà qu'elle saluait Fidus ! J'interrogeais celui-ci du regard. Elle était donc de ses amies ? Il sourit. Il m'avait compris. Je me levai à sa suite. Nous la rejoignîmes. Et c'est ainsi que nous fîmes connaissance.

Nous nous baignâmes et nous bavardâmes dans une réelle euphorie.

Déjà, Fidus n'était plus qu'une ombre entre nous. Laïs et moi nous parlions à travers lui. Et, dès cette minute, celle qui devait par la suite prendre tant d'autres personnifications, semblait être Thétis elle-même sortant de la mer, avec ses formes pleines, sa démarche de reine et son casque de cheveux d'or. Je fermais les yeux et je la voyais jouer dans les vagues au milieu des dauphins. Son visage était là, devant moi, un peu humide et bruni, promesse d'une vie sans vieillesse et sans terme. Mais, un peu plus tard, nageant à ses côtés, admirant en elle une aisance qui faisait douter de son apparence charnelle, je connus une exaltation sans pareille que je ne devais plus jamais oublier.

8

J’avais maintenant trente-trois ans. Et, ô ironie, il me semblait que ma vie était finie. Peut-être même, allais-je mourir ? Je ne savais pas encore que c’était là autant de signes du bonheur. Pourtant, j’avais conscience d’être heureux. Mais, en même temps que je prenais ces airs désabusés, j’étais souvent empoigné par une autre angoisse. Rien ne me paraissait plus valable que l’existence qui s’étalait devant moi. Je voulais vivre par tous les pores. Cet amour de la vie, d’une vie que je savais unique, se manifestait avec une violence telle qu’on pouvait se tromper sur le sens de mes apostrophes, de mes sorties. Plus d’un me prenait pour une manière de défaitiste, de désespéré, de nihiliste. Et je n’étais au fond que sceptique. Mais je ne m’en rendais pas compte.

En moi, c’était un combat perpétuel entre les survivances d’un idéal de pureté laïque et les sursauts de ma lucidité égoïste. J’avais beau faire, ma conscience me travaillait. Tantôt, je me persuadais que je n’avais pas le droit de sacrifier ma vie et mon bonheur à des idées, à des principes ; que ce serait signer là un marché de dupes ; que seule devait compter mon individualité vivante ; que j’étais enfin en droit de jeter tous les scrupules par-dessus bord. Avant tout tirer son épingle du jeu. Sauve qui peut ! Tantôt, au contraire, je me sentais lié par le contrat social. Alors, je me jugeais odieux. Je me jurais d’oublier mon passé d’égotiste. Je brûlais de me consacrer corps et âme à une cause belle, noble et juste. Je me répétais que je n’avais pas le droit de rester neutre, que ma place était, de toute évidence, aux côtés des opprimés.

En fait, je n’arrivais pas à m’accorder avec les clauses du contrat. Mon raisonnement boitait toujours d’une façon ou d’une autre. J’aurais voulu pouvoir m’engager. Mais je n’en sentais pas le devoir. Je n’étais plus sensible à de tels impératifs. Pourquoi s’engager ? Rien n’y obligeait. J’aurais simplement été poussé à le faire par un sentiment fraternel. Mais dès que j’étais sur le point de sortir de ma réserve, mon esprit raisonneur reprenait le dessus. Je voyais trop de quelles compromissions l’action était faite. Je les jugeais intolérables. Je me contentais donc d’être de cœur avec ceux qui agissaient pour la bonne cause. Et je restais à l’écart. Sympathisant, certes, mais non militant.

D’ailleurs, les faits n’étaient pas pour m’encourager dans un sens différent. D’une part, j’avais constaté que c’était le gâchis dès que des intellectuels, artistes ou philosophes, se mêlaient de légiférer la chose publique. Je déclarais même souvent que si j’avais été au pouvoir, j’en aurais écarté systématiquement tous ces trublions qui, à mon sens, par

la conséquence même de leur tempérament, ne sont point faits pour les réalités de la politique. Chacun à sa place, affirmais-je. Les orateurs à la tribune. Les législateurs au conseil. Les poètes et les savants à leur pupitre. D'autre part mon expérience des hommes me montrait la vanité de tous les efforts tentés pour s'occuper d'eux. On ne fait pas le bien et le bonheur malgré eux, de gens qui ne cessent de se précipiter au-devant des duperies et des contraintes les plus cruelles. Est-ce que tous n'agissent pas comme s'ils étaient vraiment impatients de découvrir un mauvais maître capable de les faire marcher bien droit et de les brimer au moindre écart ? Au fond, ils n'aiment pas la liberté. C'est à se demander s'ils ont même jamais su ce qu'elle est.

La période agitée où je vivais ne faisait, de saison en saison, que de me confirmer davantage dans ma position. C'était une salade complète. Le caporal Xénophon jubilait. Il avait du brouet spartiate plein les gencives. À lui les péroraisons emphatiques sur Agésilas, son grand homme. Pendant que Sparte étalait sa puissance bestiale, les Perses soumettaient les cités grecques d'Asie Mineure à une humiliante sujétion. Satrapes par-ci ; satrapes par-là. Charme de l'occupation casquée, tribut du sang, lourds impôts. Personne n'osait plus bouger. D'ailleurs, beaucoup n'avaient pas l'air de s'en porter plus mal. Toujours le même tabac depuis que le monde est monde. Le colonisé corrompt inévitablement l'envahisseur. La civilisation déteint sur les barbares qui s'amollissent. Qu'ils soient de Sparte ou de Perse, les soudards se laissent posséder un jour ou l'autre par le vin bouché et les robes fendues. Les Grecs des îles et d'Ionie sombraient dans l'apathie patriotique mais faisaient fortune. À eux les jouissances de la spéculation et du négoce. Les synarques mêmes trafiquaient. L'or coulait à flots. Ça ribouledinguait dans tous les azimuts. La belle vie, quoi !

Et Athènes ? Eh bien, à Athènes, on affectait de rester peinard. On ménageait la chèvre et le chou. On faisait sa cour à l'un. On faisait sa cour à l'autre. Toutefois, on commençait à relever la tête. On s'enhardissait. On avait déjà oublié les leçons qu'on avait reçues. Un peuple a beau être sage dans son ensemble, il réchauffe toujours dans son sein des énergumènes que rien ne peut assagir. Si peu qu'on leur laisse la bride sur le cou, à ces énergumènes, les voilà qui s'excitent mutuellement. C'est ce que j'ai appelé faire une politique de roquet. Aboyer aux jarrets du taureau. Faire son grand prétentieux. Total, chaque fois qu'Athènes se laissait leurrer par ces extrémistes, elle recevait de nouvelles mornifles. Et, malgré tout, la puissance lacédémonienne avait du plomb dans l'aile. Ça gazait de moins en moins bien entre elle et les Perses. Les Grecs, un peu partout, en avaient plein le dos des barbares et surtout de voir que les gens de Sparte, des Grecs comme eux, acceptaient de faire leur police. Il n'en

fallut pas davantage pour réveiller des sentiments d'indépendance. Aux Olympies, Isocrate venait d'exhorter les Grecs à la Concorde. Il reprenait son éternel dada : l'union sacrée de tous les Hellènes, et en particulier de Sparte et d'Athènes contre l'Asiate. Il ne comprenait pas que les Spartiates étaient bien trop bêtes pour entrer dans ces vues. Je lui disais, d'ailleurs, mais il ne voulait pas entendre raison.

Bref, c'était de Thèbes que devait partir la révolte. Phyllidas monta le coup, en décembre 379, avec quelques autres, finalement aidé par Épaminondas, ami de Pélopidas. Archias en fit les frais. À demain les affaires sérieuses ! bavait-il, entre deux vins, congestionné à l'idée du plaisir promis par Phyllidas de caresser les plus jolies jeunes femmes de la haute société thébaine. Je t'en fous ! En fait de partouze, voilà mon polémarque égorgé comme un simple veau. Le lendemain, Thèbes était libre et se donnait une démocratie. À partir de là, commença le déclin de Sparte. Ce qui ne veut pas dire que ce n'était pas encore la pagaïe.

Aussi, moi, pendant ce temps-là, travaillé comme je l'ai dit par les tendances qui se disputaient dans mon esprit, je m'efforçai de garder un semblant d'équilibre. C'est dans ces conjonctures que je fus pris du désir de situer par l'écrit la position du citoyen (disons plutôt : de l'esclave) devant la société. Ma thèse, on s'en doute, n'était pas de tout repos. Elle renversait pas mal de statues de faux dieux. J'eus donc d'abord contre moi ceux qui s'obstinaient à me considérer comme un professionnel de la philosophie et qui, partant, me refusèrent tout crédit et tout sérieux. Ce fut ensuite au tour des gardiens de l'ordre. Ils m'attaquèrent durement. Comme j'avais ridiculisé à peu près toutes les valeurs qu'ils défendent, comme je faisais tomber les œillères, comme je désencrassais les oreilles, désengourdissais les cerveaux, déliais les langues, je devins vite, pour eux, l'ennemi public numéro un. Qu'avait-on besoin de cet empêcheur de danser en rond ? Mes amis mêmes fronçaient le sourcil. Ne pouvais-je donc comprendre qu'il y avait des sujets défendus et des choses auxquelles il n'était pas permis de toucher ?

Mais de nouvelles guerres ne tardèrent pas à distraire les passions. J'avais parlé dans un désert, écrit sur de l'eau. Tous, autant qu'ils étaient de quelques pays qu'ils se voulussent, ils se précipitèrent tête baissée dans les harnais de leurs croyances, les yeux bandés, les oreilles bouchées, n'ayant plus d'attention que pour les appels de ceux à qui ils avaient confié leurs destins. Pourquoi m'époumoner davantage ? C'était assez que j'eusse pris plaisir à traduire noir sur blanc mon point de vue. Puisque n'importe qui se croyait autorisé à me juger, du moins étais-je décidé à n'en faire désormais qu'à ma tête. J'avais, une fois pour toutes, pris mon parti de ces servitudes. On me

traînerait dans la boue tant qu'on voudrait, mais ce ne serait qu'une raison de plus pour que je n'écrive jamais plus rien qui ne m'amuse. J'adopterais le ton à ma fantaisie, sans souci des codes et des académies, de la bienséance ou de la mode. Je n'ai pas eu à m'en plaindre. L'art n'a plus été pour moi autre chose qu'un instrument de connaissance et de diversion. Je n'ai jamais écrit une seule ligne sur commande ou sur ordre. Tout est sorti de moi, à mon heure, selon mon caprice, vaille que vaille. Et il faut croire que dans tout cela je n'avais pas tellement mal visé, puisque plus de vingt siècles ont pu passer sur mes cendres sans m'apporter de démenti. Irréconciliable, je pourrais l'être encore aujourd'hui. Les hommes n'ont pas changé.

9

Mais qu'est-ce que l'homme ?

Ce jour que je me promenais dans le quartier du Kolonos, en plein midi, à l'heure de la sortie des ateliers, une lanterne allumée à la main, répondant par malice aux dadais qui me questionnaient, intrigués, que je cherchais un homme, je ne faisais en somme que figurer par le geste un apologue que j'avais dédié à Platon en guise de variante à son apologue de la caverne. Ce texte aussi s'est perdu ; n'en parlons plus.

Car l'homme n'est pas seulement le jouet des illusions de son raisonnement et de ses sens. L'homme n'est pas non plus seulement amoureux de ses illusions et de sa déraison. En fait, il ne sait pas ce qu'il est et ses jugements sur lui-même sont aveugles. Cet homme, que Platon imaginait délivré de ses chaînes et mis à même de posséder la vérité, n'existait pas. Il n'était que le fruit d'une supposition de littérateur. Et quand Platon semblait déplorer que les autres hommes veuillent mettre à mort celui d'entre eux qui prétendait posséder la vérité, ne commettait-il pas un impair ? Bien sûr, nous voudrions tous la tenir dans nos mains et nue, cette sacrée vérité. Mais, aux plus lucides d'entre nous, qu'y a-t-il de plus insupportable au monde, justement, que l'hurluberlu qui, contre toute évidence, de temps en temps, se lève dans l'assemblée et croit, dur comme fer, qu'il la possède ? C'est ce que je voulais signifier avec ma lanterne. Ni plus ni moins. Bon sang ! je me doutais trop qu'il resterait introuvable, cet oiseau rare. Je m'étais trop longuement interrogé pour donner à mon manège le sens insolent qu'on lui a prêté. Il y entrait peut-être un certain dédain pour l'humanité. Mais je me comprenais dans ce troupeau. Il pouvait y avoir aussi en moi un penchant pessimiste. Mais j'étais souvent empli de bienveillance à l'égard de mes semblables. Chaque jour je voyais commettre maintes folies et je savais que nous n'en serions pas instruits, que demain nous verrait aussi sottement acharnés. Et pourtant, en secret, j'espérais chimériquement je ne sais quelle métamorphose de nos pauvres cervelles engourdies. Disons-le sans ménagement : je pouvais douter des hommes ; je n'osais pas tout à fait douter de l'homme.

En somme, s'il avait existé sur toute la terre un seul être digne du beau nom d'homme, sa lumière aurait non seulement absorbé celle de ma lanterne mais celle du soleil. Mon geste était donc une raillerie contre les théoriciens et les systèmes les plus fameux du progrès métaphysique. Ce qui m'avait conduit là, c'était le propos d'un

prédicateur de carrefour que j'avais entendu prétendre que les hommes pouvaient tout à condition de savoir convaincre les dieux. À en croire ce rastaquouère, il eût suffi de mettre les dieux dans son jeu pour remuer les montagnes. Cette escroquerie au mysticisme et au fabuleux n'était point de mon goût.

Parler de progrès, humain ou métaphysique, c'est aussi impliquer la possibilité réelle d'un conditionnement des individus. Il y a toujours eu un côté de ma nature qui croyait à ce conditionnement même si, tout aussi bien, certains événements me prouvaient le contraire. Hélas ! il est au moins un conditionnement qu'il n'est pas facile de contester. Mais il se trouve que c'est toujours un conditionnement conformiste. Les régimes peuvent se succéder, la méthode reste la même. Elle peut prendre les noms et les aspects les plus divers : éducation, propagande, son but ne varie pas non plus. Il consiste inévitablement à soumettre l'individu à un comportement uniforme d'où toute originalité et tout libre arbitre soient bannis. Ma réaction politique et sociale en présence de cet état de fait n'était pas douteuse. Je mis tous mes efforts à aider mes contemporains. J'eusse voulu qu'ils échappent à l'influence débilitante de ces programmes insidieux. Je sentais bien que j'avais contre moi la dangereuse passivité inhérente à toute multitude ainsi que les encrassements de l'habitude. Aussi ne me suis-je jamais abusé. Même quand je faisais comme si un espoir sérieux était permis je n'avais pas la faiblesse de croire que la seule abolition des préjugés suffirait à réformer la société. Mais je m'efforçais de répandre l'idée qu'une réforme individuelle, courageusement voulue par chacun, pourrait hâter l'abolition d'institutions injustes. Cela me paraissait plus sain et moins vain que de répandre l'idée contraire comme s'obstinent à faire la plupart des esthéticiens, des moralistes et des gouvernants. Il me paraissait par expérience que ce serait, en outre, peut-être un bien si l'on consentait à séparer les problèmes de l'individu et ceux de la société, entreprise jamais encore tentée. Les rhéteurs n'aiment pas, je le sais, ce genre de brocard, mais tant pis. Je souhaite, malgré tout, qu'on réserve les théories et les statistiques, les systèmes et les codes au social et qu'on laisse l'individu trouver en soi-même sa propre exigence. L'idéal serait même que l'individu n'agisse plus qu'en fonction de cette exigence, prenant ainsi pleinement conscience, non, de ce qu'il est (ambition démesurée) mais des instruments et des ressorts dont il dispose pour être, et, sur le plan politique même, réglant sa conduite d'après cette exigence personnelle avant de se plier aux exigences de la cité. C'est en quoi, selon moi, sa démarche aurait été enfin digne de celle d'un citoyen du monde.

10

J'accorde que j'avais plutôt bonne mine de faire l'universel en une époque si troublée. La planète n'était pas sûre. Le truc du bon petit coin tranquille, de l'île déserte était déjà éventé. J'aurais pu aller faire un tour du côté de Sinope, mais ma ville natale, comme la plupart des villes d'Asie Mineure, avait été livrée aux Perses par ce cochon d'Antalcidas. Jusque-là je ne m'étais pas senti très chaud pour remettre le pied sur ses quais. Mais depuis que les barbares y gigotaient du plastron et du casque, il aurait fallu me payer cher pour que je consente à m'aventurer de ce côté. Je ne me trouvais pas mal du tout à Athènes. Mais encore que je me plusse dans l'ombre de l'Acropole et que je m'entendisse avec les Athéniens, je n'allai jamais jusqu'à faire cause commune avec leur bellicisme et leur prétention, me passant fort bien de cette griserie collective qui jette les peuples dans les excès irréparables et qui fait succéder fatalement aux emballements du jour les amertumes et les reniements du lendemain. Cette attitude ne fut pas sans attirer quelquefois du désagrément sur ma tête. Dans les périodes exaltées, quand les fanatiques à courte queue s'impatientent de tout régenter et exigent qu'on prenne parti, qu'on soit contre eux si on n'est pas pour eux, cela allait plutôt mal pour mon matricule. J'excipais de ma qualité d'apatride pour justifier ma neutralité. Mais cela était d'autant plus durement jugé que la grande masse des métèques athéniens, désireuse de se faire bien voir, multipliait à l'envi les occasions de manifester son zèle. On admettait aisément que je ne joue pas au sinopien éploré et que je marque ouvertement ma répulsion pour ceux qui, à Sinope, avaient le cœur de supporter l'avilissante occupation barbare. On n'admettait pas du tout, en revanche, que je ne devienne pas, par ricochet, un Athénien cent pour cent et que je ne place pas, par principe, au-dessus de tout, les entreprises d'Athènes. Antibarbare, tant qu'on voulait. Xénophobe, non, je ne m'y pouvais contraindre. Je désirais apprécier librement ce qui venait de l'étranger, les arts ou les mœurs, les êtres ou les institutions. Ma patrie, s'il fallait absolument que j'en aie une, je souhaitais qu'elle eût les dimensions de l'univers. Je n'avais pas d'autre ambition temporelle que d'être un homme parmi tous les autres bipèdes.

À la lumière du temps, j'ai pu ainsi constater deux choses. La première, c'est qu'ils ont toujours été peu nombreux ceux qui ont tenté de m'imiter. Racistes et nationalistes n'ont cessé de pulluler et de sévir de par le monde. Leur maladie, leur vice et leur sottise ont pu trouver,

pour se développer, un terrain particulièrement propice dans les pays barbares mais ont également exercé leurs ravages parmi les peuples qui se prétendaient les plus civilisés. À Athènes même, en ce sens, la corruption fut toujours grande. Je vis toujours autour de moi un très grand nombre d'Athéniens, non seulement admirer la foi des barbares en leur barbarie, mais mettre tout en œuvre pour que leur propre pays subisse l'emprise de cette foi. C'était donc aller un peu vite que de disqualifier uniquement les barbares, qu'ils fussent de Sparte ou de Perse. À leur tour, les Thébains et les Macédoniens surent prouver que la barbarie n'a pas de patrie. Et il suffirait de reprendre tout au long l'histoire d'Athènes pour s'apercevoir que, même sous la république, les Athéniens qui ont sincèrement aimé la démocratie et la liberté, n'étaient qu'une minorité dont le prestige fut à peu près toujours en balance.

La deuxième constatation que je pus faire fut que ma thèse n'était point si saugrenue puisque je n'ai jamais trouvé dans aucune des innombrables bibliothèques de la planète le plus petit argument contre elle. Seule la force brutale, de temps en temps, a pu en avoir raison, en apparence, et pour un temps. Ce qui n'est pas flatteur pour ceux qui n'avaient pas d'autre recours contre cette thèse.

Finalement, j'ai toujours maintenu l'idée au-dessus de ma tête et je m'en suis bien trouvé. À l'approche des guerres, je pliais (sans céder) devant la marée des blasphèmes et me terrais (impuissant contre la folie universelle) attendant des jours meilleurs. En période de paix, au contraire, une fois les esprits revenus au calme, il n'en manquait pas pour abonder dans mon sens. Je ne me montais pas le bourrichon. Je savais bien que ces sages du moment se transformeraient à nouveau en braillards dès que les pouvoirs auraient agité devant eux les spectres classiques. Comme je restais seul, inébranlable, on me laissait défendre mon point de vue en paix. On ne me jugeait pas dangereux. On se contentait, pour m'annihiler, de me tourner en ridicule. Les potentats de l'information excellent à ce petit jeu sournois et ignoble. Ils ont vite fait d'ameuter l'opinion contre ceux qui ne vont pas dans le sens du courant. Ils n'en sont pas à une infamie près. Tout leur est bon. Tout ce qu'on a pu dire ou écrire leur sert de mauvais prétexte. Ils fouillent votre vie privée pour y trouver des justifications mensongères. Et lors même qu'hier encore ils saluaient votre valeur, votre talent, votre sincérité, les voilà subitement qui vous couvrent de leur boue. Malheureusement pour eux, je n'étais pas homme à me laisser atteindre. Ni injures ni calomnies n'y faisaient. Je ne savais pas ce que c'était que d'avoir ce qu'on appelle le sentiment de culpabilité. Davantage, j'étais plutôt fier de ce qui m'arrivait. Comment ne l'aurais-je pas été ? Au sein de cette humanité foutue, de cette création bornée qui se repaissait stupidement de ses vomissures, je ne sache pas

qu’aucun autre homme ait jamais défendu cette couleur avant moi. Et, plus tard, tous ceux, si rares, hélas ! qui marchèrent sur mes traces, ne manquèrent pas de s’en référer à mon témoignage et à mon exemple. Je devins, pour ces hommes de bonne volonté, pour ces révoltés, pour ces irréconciliables, une manière de prophète goguenard. Je peux bien le signaler sans rire, moi qui me suis moqué sans faiblesse, et si souvent, des impostures du divin.

11

Que la race humaine soit faite ou non pour le bonheur, c'est une question que l'on ne s'est jamais lassé de débattre. Quand on pense l'univers qui nous entoure et nous enclôt, il semble qu'on ne peut pas ne pas se persuader que tout y est disposé pour notre agrément. Mais dès qu'on pose un regard sur son semblable, on est effrayé de la malignité avec laquelle chacun s'acharne à gaspiller ses meilleures chances, à bouder son plaisir, à accumuler sordidement les obstacles. On en vient donc à supposer que seuls finissent par se tirer d'affaire ceux qui sont assez sains de corps et d'esprit pour accueillir la vie comme elle vient. À ce compte, la félicité n'est plus qu'une question de tempérament. Toutefois, l'emprise de la société est telle sur les individus que les mieux intentionnés d'entre eux ne peuvent s'en libérer. Il arrive fréquemment que les épreuves et les duretés de la condition humaine aient raison des natures les plus optimistes. Disponibles, nous le sommes vis-à-vis de nous-mêmes, en ce sens que nous sommes, pour une part, responsables de la qualité et de l'orientation de notre destin, artisans de notre allégresse ou de notre avachissement. Mais, vis-à-vis de la société, nous le sommes si peu que nous nous trouvons à chaque instant exposés aux puantes contrariétés comme aux spoliations les plus arbitraires. Dans ce chaos équivoque, quelle conduite adopter ? L'un proposera les arrangements d'une attitude de balance. C'est souvent un mot d'ordre gratuit. L'autre conseillera plutôt la révolte. Alors c'est parfois le pire qui nous guette.

J'avais, à l'époque, de la vie en société, des conceptions qui reposaient d'abord sur le principe de la communauté lequel avait fait lentement son chemin dans mon esprit. Je n'avais aucun sens de la propriété. Sur ce, qu'on n'aille pas croire que j'étais de ceux qui vivent d'autrui, sans scrupules, comme le ver dans le fruit. J'étais trop indépendant pour cela. Je veux simplement dire que je n'ai jamais désiré (ni cherché) pour mon compte, la possession des biens ni la jouissance des honneurs. J'étais prêt à partager tout ce qui m'avait été donné en naissant et n'enviais en rien la part des autres. Heureuse conformation, grogneront, en ricanant, les étroits ! Je l'admets.

La nature, pour ne nous éloigner point d'elle, nous offre l'exemple de la communauté la mieux entendue. Il y a une heureuse et juste distribution des terres et des eaux, des hauteurs et des plaines, des roches et des sources, des oasis et des déserts, du soleil et de la lune, du jour et de la nuit, du chaud et du froid, du végétal et de l'animal.

Les hommes eux-mêmes trouvent autour d'eux de quoi apaiser leur faim et leur soif et voient alterner harmonieusement les heures du plaisir et du repos. Aussi devraient-ils mieux savoir lutter contre les entreprises dévergondées de leur cerveau en délire. Mieux que les plantes, mieux encore que les animaux, ils sont merveilleusement équipés pour leur courte aventure terrestre. Il suffirait (croit-on) d'un peu moins d'impatience, d'un peu moins de fourberie, d'un peu moins de cupidité, d'un peu moins de sottise surtout, pour que ce beau système s'accorde à leur espoir. Joies des sens, gourmandises, voluptés de toutes sortes, conforts, satisfactions intimes et domestiques du bien vivre, longue paix même sont à portée de leurs mains. Pourquoi les doigts sont-ils crochus ? Pourquoi chacun a-t-il la vanité de son tourment ? Pourquoi cette propension à régenter son semblable ? Qu'on le prenne comme on voudra, j'ai l'impression que ce qu'on a vu encore de moins ridicule dans ce royaume d'aveugles malfaisants, c'est le parti pris de ceux qui, comme moi, ayant compris qu'il était dérisoire de vouloir épuiser la totalité de leurs instincts dans un monde à ce point déchiré, ont décidé (dans la mesure où l'on peut encore décider quoi que ce soit) d'échapper le plus possible aux poisons de l'imagination et de se suffire sans se laisser blouser.

Il faut saluer de bon cœur les hommes qui, au nom de quelque raisonnement, de quelque idéal (voire, hélas ! de quelque mystique aussi) n'ont pas hésité devant la tâche formidable qui consiste à délivrer les hommes de leurs liens et à les arracher à leur bauge. Chaque génération a ainsi ses apôtres et ses prophètes, ses directeurs de conscience et ses moralistes, ses illuminés et ses réformateurs. Ils modèlent une image de l'homme selon l'idée qu'ils s'en font. Cela fait des héros-types. C'est ce que le public attendait. Mû par une sorte de peur panique, le public refuse de se voir tel qu'il est. Il lui faut à toute force imiter tant bien que mal un spécimen humain de proportions idéales, et qui varie avec les âges, sachant bien cependant qu'il ne sera jamais de taille à lui ressembler. Longtemps, les poètes épiques, aujourd'hui les romanciers, n'ont pas eu peur de lui lancer à la tête leurs faux dieux. Je gage que personne (ni auteurs, ni public) n'est dupe de la comédie qui se joue là. L'appétit de l'être pour les névroses de son esprit est insatiable.

Ce que voyant, et n'ayant jamais eu (je m'en convaincs chaque jour davantage) la vocation de remettre d'aplomb ces bancroches, encore moins de leur proposer en exemple quelque statue de carton-pâte aux attitudes déclamatoires, je me suis gardé de toute collusion. Je me suis contenté, quand parfois je sortais de mes gonds (on n'est pas parfait), de démolir gentiment ces idoles. Ce n'était pas méchant. Et mieux : ça ne changeait pas grand chose. Du moins, ça n'apportait pas d'eau au moulin d'en face.

Au fond, je suppose que j'avais un tempérament révolutionnaire de première bourre. À mes yeux, en effet, aucun homme politique n'avait grâce. Ce n'était pas devant moi que les pontifes du pouvoir temporel eussent osé se draper dans leurs oripeaux jupitériens. J'avais tôt fait de découvrir la mollesse de leurs chairs pantelantes et le ridicule de leurs trémoussements sous leur enveloppe magique. Je ne visais pas à substituer quelque autre système à ceux dont ils s'étaient servis pour opprimer leurs semblables. Je m'attachais uniquement à ramener sur terre ces porteurs de nuées. Je faisais en sorte que leur orgueil fût à chaque instant bafoué. Et, conjointement, je m'efforçais, par tous les moyens, de doter les humbles d'une conscience d'homme. Je disais à ceux-ci : Ne vous en laissez pas conter. Ces beaux nestors, bavards et empanachés, et qui vous parlent du haut de leurs tribunes et sous la brutale protection de leurs clinquantes escortes, ne sont que des hommes comme vous. Il n'y a rien de divin en eux. N'acceptez pas qu'ils vous en imposent. Acceptez encore moins qu'ils s'arrogent le privilège de vous octroyer des faveurs. Ils passent leur temps à embrouiller les codes pour mieux vous tenir entre les limites du devoir et du droit. Mais de quel droit, justement, codifient-ils les aspirations de votre nature ?

On m'avait souvent pressé de faire un sort à ces apostrophes. Mais je n'étais pas un faiseur de manuels. Pondre un éloge de la contemplation. Bon ! Pondre un éloge de la masturbation. Parfait ! Pondre un éloge de la paresse. Excellent ! Pondre un éloge du je-m'en-foutisme. Ça aussi, c'était dans mes cordes ! Au contraire, pour s'incarner tout entier dans un dogme, il faut une foi (et donc, un aveuglement), une partialité (et donc, une intolérance), un cruel appétit (et donc, un acharnement) dont j'étais heureusement dénué. La pathétique observance du présent où tout est mouvant, où tout respire l'inépuisable diversité m'embesognait assez. Je n'étais, à tout prendre, qu'un penseur passionné. Et penseur de peu de poids, je le sais.

12

On n’en a jamais fini avec les femmes. Si on les attaque franchement, ce sont les hommes qui vous tombent dessus pour les défendre. Si, pour excuser certaines de leurs faiblesses, on s’en prend aux hommes, voilà qu’elles se rebiffent contre vous pour les soutenir.

J’avais maintes fois décoché mes flèches contre le mariage et la monogamie. Je prétendais que les femmes avaient autant de raisons que les hommes de changer de partenaires selon leur fantaisie ou leur sentiment. J’étais, si vous voulez, avant la lettre, une sorte de partisan de l’union libre. L’idée, depuis, a fait son chemin. Je ne m’en sens d’ailleurs pas plus fier. Si je me débattais en ce sens, c’était, simplement, parce qu’il me semblait intolérable (et donc, contraire au libre arbitre féminin) que certains hommes exercent leur pouvoir de contrainte sur une ou plusieurs femmes et que, en revanche, les femmes ne puissent pas disposer d’elles-mêmes et contenter à leur gré le plaisir de plusieurs mâles. On voit le scandale ! Les pères de famille m’accusèrent de vouloir saper les assises de la cité. À les entendre, mon projet était, non seulement incompatible avec les obligations sacrées de toute vie sociale, mais carrément odieux. Si on me laissait faire, on verrait bientôt sombrer l’humanité dans le stupre. Étais-je si utopique, cependant ? On sourirait, aujourd’hui, de mes détracteurs, si on avait conservé un peu du bon sens des âges libres et si les temps modernes n’étaient sujets, comme l’antiquité, à des fluctuations déconcertantes. Oui, il y a seulement vingt ans, on m’aurait approuvé. Alors, on s’était libéré de bien des formalismes. Mais, depuis quelque temps, on retombe de plus en plus dans les ornières. Les jeunes se réclament de tous les pompiérismes possibles. Bref, mon point de vue n’a rien perdu de son actualité. C’est ce qui m’encourage à le ressusciter. Si je vivais encore, on m’accuserait, comme il y a vingt-trois siècles, de vouloir corrompre les individus. Les mâles sont encore de sombres jaloux. Il veulent posséder égoïstement une femelle à eux, la dérobant avec mesquinerie aux regards et aux entreprises des amis ou des inconnus, la voulant garder pour leur seul plaisir. Et ils appellent ça de l’amour ! Mais ça peut tout au plus ressembler au soi-disant amour que le tartare a pour sa jument, la montant quand bon lui semble, sans lui demander avis, en triomphant par la force et sans le moindre respect et la traitant, enfin, d’une tape amicale ou d’un petit coup de cravache flatteur quand elle a docilement obéi.

Quand je sortais mon boniment devant les Athéniennes du temps de

Thrasyboulos, elles m'auraient facilement bombardé de tomates pourries. Elles m'en voulaient vachement. Elles prétendaient voir dans mon opinion à ce sujet une preuve de mépris à leur égard. Je ne perdrai pas mon temps à m'en défendre. On sait assez quels furent mes sentiments envers Laïs… Et certaines créatures charmantes, avant elle, n'ont pas eu, non plus, à se plaindre de mes soins. Glissons-nous, toutefois, quelques instants, dans les délices superficielles de l'anecdote.

On aurait pu faire de moi des portraits fort différents. Il existait un Diogène licencieux, sans frein, débauché, raillant l'ascétisme des rabat-joie et qui ressemblait tellement aux hédonistes les plus relâchés qu'on lui attribuait les bons mots d'Aristippe et qui était si irréligieux qu'on lui prêtait les plaisanteries de Théodore l'athée.

Je ne nie pas que j'ai quelquefois dépassé la mesure. C'est ainsi qu'il m'est arrivé, indisposé que j'étais par les malversations de quelques magistrats infidèles ou de quelques généraux gorgés de rapines, de déclarer que ces vauriens étaient comparables à un tas d'immondices et plus, à des femmes. Bien sûr, tout de suite, les matrones butèrent contre cette injure qui était une injure d'injure. Il n'entrait pourtant pas dans mon intention d'être aussi malveillant. J'avais voulu surtout dénoncer en ces magistrats et ces généraux, en façade si virils et si sûrs d'eux, cette veulerie, cette inconséquence et cette absence de scrupules dont certaines femmes nous donnent souvent l'exemple quand leur intérêt est en jeu. Je m'élève contre la conséquence syllogistique qu'on en a tirée.

Les matrones (et même les adolescentes) me reprochaient aussi de railler sans ménagement les écarts auxquels les entraîne cette belle maladie qu'on nomme l'amour. Les assimiler, comme j'ai fait tout l'heure, à la jument bien dressée peut sembler excessif à première vue. Mais pourquoi acceptent-elles si souvent l'emprise cavalière des hommes ? Pourquoi, quand elles ont mordu une fois au fruit, font-elles assaut de servitude et de lâcheté ? Quelques-unes, sans doute, sous le coup de cravache de la passion, s'élèvent-elles aussi jusqu'au sublime. L'histoire et la fiction sont pleines de ces amoureuses indomptables dont la fierté et les sacrifices firent l'honneur de leur sexe. Combien y en a-t-il, en revanche, qui confondent à plaisir l'affection et le radotage, l'estime et l'aveugle confiance, la tendresse et la fadeur ? À quoi, il est vrai, on peut rétorquer que les hommes ne sont pas plus habiles quand ils sont pris dans les mêmes filets. Aussi, pour être juste, faudrait-il non seulement dire de tel homme qu'il est bête comme une femme, mais de telle femme qu'elle est bête comme un homme. Et qui donc n'est pas bête, une fois ou l'autre, dans sa vie, je le demande

humblement ?

Les hommes les meilleurs se comportent comme s'ils avaient des entrailles de pourceaux et un groin qui aimerait se loger dans les plus sales orifices. On peut, si on veut, justifier ces transports par la puissance des désirs qui les suscitent. Mais comment un esprit ferme et juste pourrait-il excuser ceux qui, par on ne sait quelle fourberie de l'idéalisme, s'entêtent à les nier et à les cacher ? Il est évident que le spectacle de l'homme en chaleur n'est pas de ceux qui donnent de lui fière opinion. À l'intérieur des lupanars comme dans les coins ombreux des remparts, on n'est guère flatté de voir ses semblables abandonner lubriquement toute retenue comme toute lucidité et se précipiter sur leurs proies avec une convoitise élémentaire et bestiale qui, pour mimer cette part sentimentale de l'érotisme, n'en demeure pas moins le signe d'une sujétion que d'âpres censeurs des mœurs pourraient qualifier durement. De même, on peut s'étonner que les femmes (en réalité moins souvent garces que voraces ou passives) se livrent si grossièrement aux prostitutions de l'alcôve professionnelle et du gynécée. Catins ou épouses patentées, faire commerce de leurs charmes est devenu leur unique défense comme leur unique préoccupation. À tant faire, on préférerait que ces débordements ne soient pas simulés mais la conséquence d'un tempérament ardent. Mais il n'est pas si sûr qu'elles soient tellement portées sur la chose (sauf exception) quoi qu'on ait dit. Celles qui le sont, il faut bien constater qu'elles possèdent souvent aussi les plus rares vertus et qu'elles savent se distinguer par les élans de leur cœur et la générosité de leur esprit. Ce qui est bas et vil chez beaucoup de femmes, c'est cette accoutumance qu'elles ont prise de profiter des appétits charnels masculins pour se monnayer, gagnant ainsi, à rien faire d'autre qu'à sourire, qu'à se mirer pour plaire et qu'à écarter leurs cuisses, ces bijoux et ces parures, ces tuniques et ces parfums qui semblent indispensables à leur quiétude animale.

À cela il est humain d'ajouter que les codes ne leur laissent guère d'autre choix. Ce sont les hommes, par leur égoïsme, qui les ont poussées dans cette impasse. D'ailleurs, peut-être n'ai-je été si sévère à l'égard des femmes qu'en raison de l'estime que j'aurais voulu leur porter. On est exigeant pour ce qu'on place très haut. En un temps où les rues étaient pleines de pédérastes et de pâles invertis, toujours injustement prévenus contre les filles d'Ève, je rageais à la pensée des arguments que ces sottes donnaient à leurs détracteurs. Je les eusse voulues inattaquables. J'eusse souhaité pouvoir accorder un crédit valable au rêve que je faisais parfois de quelque créature idéale, à ce que pourrait être (et tous les amants me comprendront) l'héroïne et la compagne dont tant de peintres et d'écrivains nous proposèrent l'image. On voit si j'étais loin du compte !

Un jour de printemps, me promenant du côté de Daphni et apercevant une foule en émoi autour de deux oliviers aux branches desquelles on venait de trouver pendues deux femmes du pays réputées de mœurs faciles et qu'on m'assurait avoir été victimes de la frénésie stupide de quelque amant jaloux, je ne pus m'empêcher de montrer mon humeur. C'est alors que je m'écriai à l'intention de toutes celles qui étaient là, caquetant et badant : « Plût aux dieux qu'elles révèrent, que tous les oliviers de ces collines portassent de tels fruits ! » Je voulais par là, non point vraiment souhaiter un sort aussi contraire à toutes les femmes, mais bien faire sentir à chacune qu'elle était son propre juge, étant bien assuré qu'il ne viendrait pas aux hommes l'idée de les pendre si elles ne les y provoquaient souvent par leurs manières et artifices, par leurs putasseries et tracasseries infinies. Avais-je si tort ?

Au mois de juillet de la même année, j'eus l'occasion de libérer encore une fois ma hargne. C'était au stade d'Athènes, je m'en souviens. Devant moi, un rang plus bas, le jeune rejeton d'une prostituée cotée (fort vénale et peu compatissante aux misères humaines) braillait et s'agitait, énervé qu'il était par l'âpreté de la compétition et sans se soucier le moins du monde de la gêne qu'il pouvait causer à ses voisins, sa digne mère ne l'ayant sans doute guère instruit à s'encombrer de scrupules. À un moment, transporté par l'indignation à l'adresse d'un concurrent décevant, dont je présume qu'il avait eu le tort de trop attendre, il se leva et lança contre lui, par représailles, son coussin. Celui-ci, dirigé sans adresse et sans force suffisante, vint s'écraser sur la tête d'un spectateur des premiers rangs puis, de là, rebondit sur d'autres crânes innocents. Ayant toujours eu horreur de ce genre de petits merdeux, je me penchai vers lui et lui glissai à l'oreille : Méfie-toi, tu pourrais blesser ton père ! Ni le gamin, ni sa maternelle ne me le pardonnèrent. Et, qui plus est, mes ennemis se servirent de ma réplique, y voyant une preuve nouvelle de ma misogynie. Pourtant, il s'agissait là seulement d'un cas d'espèce. J'avais surtout voulu damer le pion à l'impertinent jouvenceau, raillant du même coup la catinerie de celle qui lui avait donné le jour. Avec le recul, j'ai peut-être eu un tort, tout de même. C'est d'avoir trempé dans l'esprit facile. Je n'ai jamais pu me débarrasser complètement de l'imprégnation qu'avait laissée en moi une éducation quelque peu vulgaire. Ma spontanéité aidant, je commettais parfois des mots de commis voyageur et glissais alors jusqu'à la muflerie. On ne se refait pas…

Maintenant que je me suis délivré par l'aveu et que j'ai réduit à leur juste mesure les deux ou trois boutades qui précèdent, on voit aisément qu'ils ont forcé la légende, ceux qui ont tenté de faire de moi un contempteur du beau sexe. Ce que j'ai surtout déploré, c'est que les

rapports entre hommes et femmes demeurent si compliqués et si tortueux, à jamais privés de cette gratuité et de cette simplicité qui donneraient plus de naturel à leurs échanges.

On en pensera ce qu'on voudra, mais, pour ma part, j'ai toujours considéré que les hommes et les femmes faisaient beaucoup trop d'histoires pour coucher ensemble. Après tout, la volupté n'est pas quelque chose qu'on peut, comme ça, rayer d'un trait de plume. Notre penchant au plaisir est assez évident. Hommes, nous rencontrons des femmes qui nous attirent. Et inversement. Dans ces conditions, pourquoi ne pas se le dire comme on le pense ? Pourquoi tourner autour du pot à n'en plus finir ? Pourquoi se retrancher derrière tout un système de chatteries et de mensonges, de calculs ou de susceptibilités, de pudeurs artificielles et de fausses dérobades ? Croirait-on pas qu'on ignore, dans l'un et l'autre camp, où l'on veut en venir ? Sommes-nous si mal faits qu'il nous faille nous duper mutuellement ? Sommes-nous si gauches que nous ne puissions nous déclarer sans ambages, si pudibonds que nous ne puissions écouter les paroles passionnées de ceux qui nous recherchent ? Tout cela pourrait être si facile ! Si on se plaît, il suffit de se mettre d'accord. Sinon, on va chercher fortune ailleurs. Les occasions ne manquent pas. Et, après tout, les corps sont à peu près tous faits de la même façon. La preuve en est qu'ils s'allient fort capricieusement. Peut-on même parler de choix ? Bien souvent, c'est le hasard du milieu qui forme les couples. On aime celui ou celle qu'on trouve sur son chemin, dans son quartier, occupé aux mêmes travaux ou adonné aux mêmes plaisirs. L'acteur va à l'actrice, comme le maître à la maîtresse d'école ou comme les citadins d'une même cité, les paysans d'une même campagne. Le blessé désire son infirmière, le boutiquier sa commise, le danseur sa cavalière, le voyageur la fille d'auberge, le promeneur celle qu'il rencontre, le vieillard le tendron qui lui porte son lait, le tuteur l'orpheline, l'adolescent l'amie de sa mère.

Ce qui paraît déplorable, justement, c'est que tous ces benêts, après s'être trouvés, croient, dur comme fer, qu'il s'agit là d'un miracle des dieux comme si, de tout temps, ils avaient été prédestinés l'un à l'autre. Ils sont persuadés qu'il n'existe pas à la surface de la terre un autre être capable de les comprendre ou de leur plaire. Ils le jugent unique, irremplaçable et merveilleux, usent à son endroit de qualificatifs pompeux et autres fariboles… Pauvres amants qui supposent qu'ils n'auraient pas pu, tout aussi bien, dédier leurs serments farouches et fous à une autre créature ! Comment font donc les mijaurées qui en sont à leur septième fiancé ? Et les récidivistes du divorce ? Et les veuves ? Et les libertins ?

Je n'étais pas contre l'amour. Mais quand je le sentais prendre des

formes aussi stupides et aussi bornées, j'en venais à le craindre comme une maladie funeste. Puisque la plupart des êtres étaient incapables de s'unir et de se désunir sans faire agir leurs cerveaux détraqués, dans une atmosphère de drames et de tiraillements, de prérogatives et de mainmises, de haines et de rancœurs, comment n'aurais-je pas été tenté de les pousser dans une voie qui, sans les rendre étrangers, leur assurât du moins une relative indépendance ?

À l'extrême limite de cette position, je situais l'onanisme. C'est là une question qui m'a trop intéressé durant toute ma vie, pour que je ne lui fasse pas, ici, la place honnête et méritée qui lui revient. On a dit beaucoup de mal de l'onanisme. On en a dit mille fois plus que d'aucune des autres modalités érotiques. La pédérastie et le saphisme eux-mêmes ont eu leurs exégètes et leurs martyrs. Mais sur tout ce qui touche à l'onanisme, une entente tacite autant qu'hypocrite semble avoir toujours voulu jeter un voile épais. Je ne sais pas un homme, en dehors de moi, qui ait eu le front de défendre par l'écrit cette honorable et universelle pratique du plaisir. Peut-être faut-il voir, dans cette conspiration du silence, l'aveu troublant d'un état de fait. On s'indigne surtout contre les aspects de la vie, contre les caractères de notre nature qui éveillent en nous une tentation. De là à les qualifier de vices…

J'ai maintes fois pensé que si chacun avait toujours été dans une disposition sexuelle analogue à la mienne, des catastrophes aussi désolantes que la guerre de Troie, par exemple, n'auraient pas eu lieu. Aimable paradoxe, sans doute. Mais, Homère lui-même, en sa fable, avait touché une des plus fameuses idées qui règlent notre destin d'individus et de citoyens, savoir que l'empire du sexe règne sur la race humaine. Hélène n'était qu'une petite salope aux sens capricieux. Si ces deux idiots de Mélénas et de Pâris avaient un peu moins mal placé leur amour-propre de mâles turbulents, on n'aurait pas vu deux peuples se déchirer comme ils l'ont fait. (Ne voulant pas, pour dénoncer une illusion, tomber moi-même dans une autre, j'ajouterai que si ces deux peuples avaient vraiment envie de se faire la guerre, comme il est probable, ils auraient certainement trouvé d'autres prétextes pour parvenir à leurs fins.)

Pour en revenir à mon dada, je persiste à croire que les hommes (et les femmes) seraient moins tributaires de leurs sens si (aussi) pour les assouvir, ils consentaient en même temps à être moins tributaires de leur partenaire. C'est pour illustrer ce point de vue que j'ai, à plusieurs reprises, donné en exemple le personnage de Pan. On connaît son aventure. Il se perdait de désir pour Écho, laquelle se refusait éperdument à ses caresses. Rien n'y faisait. Ni les supplications. Ni les serments. Ni les soupirs. Et tout ce que Pan pouvait mettre en train

aussi pour la séduire restait vain. Enragé au dernier degré, courant nuit et jour par les montagnes pour calmer sa fièvre malheureuse, songeant au suicide pour mieux fuir un tourment sans issue, il finit par éveiller la pitié sensible de son père, le subtil Hermès qui, sans plus attendre, lui conseilla les pratiques du plaisir solitaire grâce auxquelles, selon lui, s'assouvirait sa faim. À bout de continence comme il était, Pan écouta finalement cette voix de la sagesse (quoi qu'il lui en coûtât d'abord) et se trouva bientôt délivré de son obsession. Il se félicita si bien d'avoir écouté son père, qu'il n'hésita pas ensuite à répandre le même conseil parmi les bergers ou bergères qu'il voyait torturés à leur tour par la passion amoureuse.

Je vois d'ici les casuistes se voiler la face. Sujet défendu ! Ils ne tolèrent guère qu'on évoque devant eux ce qu'ils nomment témérairement le péché de mollesse (encore que je ne connaisse rien de si indécis, de si versatile, de si faible, de si mou, justement, le comportement d'un être qui se consume pour un autre et tandis qu'il m'a toujours paru qu'il y avait dans tout individu conscient qui, à la manière de certains animaux ou de certains végétaux, trouve en soi ce qui porte les autres à faire mille dépenses et mille ravages, une sorte d'équilibre supérieur qui lui vient de la facilité avec laquelle, sans le secours d'autrui, il parvient à se délivrer quand il veut et comme il veut de ce gênant et délicieux prurit). Mais moi, je ne me suis jamais laissé arrêter par les ukases des casuistes. Les laissant piquer leur fard ou monter leurs grands chevaux, j'ai ri sans ménagement des épouvantails qu'ils s'entêtaient à dresser à l'intention de la jeunesse. Les médecins modernes de bonne foi professent aujourd'hui l'inanité de ces mises en garde. Et il n'y a pas d'esprit lucide et sain qui ne consente à admettre la légitimité d'une hygiène et d'une satisfaction aussi naturelles et aussi répandues que la nécessité pour chacun de dormir, de boire et de manger.

13

Le bonheur, en ces années, je crois bien ne l'avoir jamais approché de si près. Mais c'est seulement plus tard que je m'en suis rendu compte. Pendant que je vivais ces jours délicieux, il ne me semblait pas que mon sort fût tellement favorable. Je croyais, au contraire, que tout ce que la vie m'apportait m'était dû. Et même, comme un enfant gâté, il m'arrivait de m'emporter contre les inévitables petites contrariétés du destin que je grossissais et que je prenais pour autant d'injustices, pour je ne sais quelles persécutions…

Heureux, donc, je peux dire que je l'ai été, alors, comme peu d'hommes l'ont été. Je me sentais merveilleusement disponible. J'étais aimé de Laïs que j'aimais. Je voyageais à mon gré, d'un horizon à l'autre des terres connues, sillonnant la mer en tous sens malgré un cœur mal fait pour la navigation. La vie était facile, courtoise, policée, en dépit des conflits et des révolutions, des menaces de guerre et des fléaux dont le genre humain, déjà, ne savait se passer. J'étais plein de jeunesse. J'avais conservé quelques chimères. J'étais encore bon public. J'avais encore des indignations et des enthousiasmes. J'avais encore la faiblesse de compter sur la fidélité de mes amis, de surfaire leur valeur, de m'intéresser gentiment à leurs pâles amours, à leurs petits tracas, à leurs obscurs travaux. Et même, j'allais jusqu'à me supposer quelque importance… ce qui n'est pas la moindre des choses pour la conservation du bonheur.

De tous ces intimes dont je faisais alors ma société et dont (par quel enfantillage !) je n'imaginais pas pouvoir me passer, j'ai pesé depuis, comme il convenait, l'égoïsme, l'indifférence, l'incompréhension et parfois la jalousie. Enfin, j'ai vu la plupart d'entre eux lier partie avec les sorciers ou les tyrans les plus odieux et, après avoir recherché la faveur des barbares quand ceux-ci triomphaient, se faire passer pour des purs quand la civilisation semblait reprendre le dessus. Cependant, avant d'aborder l'événement qui bouleversa toute ma vie à venir, jetons un dernier regard sur cette pédante volière de minus qui vivait des miettes que je lui abandonnais.

Celui pour qui je montrai, alors, la complaisance la plus coupable fut ce petit misérable de Nicarète. Je devais en être bien mal récompensé puisque, lorsque les temps d'adversité furent venus pour Laïs et pour moi, il nous tourna le dos sans pudeur et sans courage, peu désireux qu'il était d'être vu en compagnie de gens compromis. Sachant Laïs poursuivie et traquée par les sbires de la basse police

spartiate, incrustée à Athènes grâce à la complicité des synarques, il cessa de la saluer et de se montrer avec elle. Par la suite, piqué par la tarentule littéraire et ayant glané de menus succès locaux, il se prit pour un personnage arrivé, traita d'égal à égal avec les plus grands et se mit à péter plus haut que son cul pour le ravissement, toujours renouvelé, des snobs ignares dont sa faconde avait fait la conquête. Je dois avouer que le faquin me blousa longtemps et que je me laissai abuser, malgré Laïs, par sa cautèle et son brio. Pourtant, nous n'avions guère de points communs. Il croyait à l'importance pratique de la présence autant que moi à la nécessité de la solitude, lui, voulant à tout prix s'imbiber des autres comme d'eau l'éponge, moi, désireux, au contraire, de préserver du dehors mon être le plus secret, comme ces raisins de Corinthe dont la peau racornie est peu attirante, mais dont l'intérieur, par elle protégé, regorge de parfum et de suc. J'étais très porté sur les choses. La vie profonde et ardente m'attirait. J'avais des sens. En moi, bouillonnait un tempérament de créateur. Nicarète, lui, était de complexion fragile, sans couleur et sans virilité, impuissant selon les deux faces du terme, plus fille que garçon et fille encore bien chlorotique, plus adroit dans les salons pour y faire son numéro que devant sa table de travail, virtuose de l'écriture circonstancielle et très brillant bâcleur de broderies à la mode, il était littéralement paralysé dès qu'il voulait s'atteler à un ouvrage réfléchi. Nos plaisirs mêmes différaient. J'aimais vivre nu au bord de la mer, nager, rêvasser. Lui ne songeait qu'à pérorer, qu'à courir les lieux publics, qu'à se faire présenter aux célébrités du jour. Enfin, Nicarète qui ne prisait l'art que dans ses formes cérébrales (par horreur convenue du romanesque) s'entourait toujours de mignons insignifiants déguenillés et crasseux, auxquels il vouait des passions toutes sentimentales. Il ne faut pas s'étonner de ces contradictions. Et du reste, pourquoi lui en aurais-je tenu rigueur puisqu'il était de bon ton, dans notre milieu, de fermer les yeux sur les travers de chacun ?

Nicarète, les autres et moi, nous nous réunissions volontiers dans la boutique exiguë de Philinos, marchand d'épices par raison et sculpteur par plaisir. Le charmant et volage Philinos avait réussi, malgré travers et soucis (familiaux ou concubins) à s'isoler assez des contingences pour les ignorer et pour entretenir à l'intérieur de soi, en toutes circonstances, la plus douce des béatitudes. Sa boutique était un véritable capharnaüm et souvent un caravansérail. Les sacs de graines, les amphores d'huile, les paniers de poisson séché voisinaient sans animosité avec l'ébauche de quelque visage d'argile ou le buste en marbre d'une des innombrables jolies filles qui lui couraient après, le malin n'ayant jamais voulu prendre femme. Ajoutez à cela le courant, à peu près ininterrompu, des amis venant faire chez lui la causette ou retrouver leur chérie du moment. Au milieu de ce désordre, Philinos

trônait, quasiment absent, cachant sa calvitie rayonnante sous le pitos l'hiver, et l'été sous un pétase de paille rouge. Parfois, attiré par la vue d'un mollet bien tourné, d'une hanche prometteuse, il s'avançait sur le pas de sa porte, caressé par le souffle des vents étésiens. Quant aux clients, parbleu ! ils avaient fini par s'habituer tant bien que mal aux façons distraites du maître de céans et attendaient patiemment, pour être servis, qu'il veuille bien sortir de son engourdissement ou interrompre sa conversation. Alors, seulement, il réalisait leur existence et sans plus se démonter ou s'excuser, il enchaînait par un coq-à-l'âne, la tête déjà ailleurs.

Laïs et moi rencontrions chez lui : Nicarète, déjà nommé, et les petites gouapes dont il s'amourachait ; Varilis, épouse criarde et parfumée au graillon du dit Nicarète ; Pétécyde, acteur comique, spécialiste de la gaudriole de corps de garde et sa niaise de sœur, minaudière et gaffeuse en diable, tous deux entêtés comme des mules et se prenant très au sérieux ; Hermaque, le poète, tombeau des cœurs, toujours partagé entre trois ou quatre femmes (dont sa légitime) folles de sa toison d'albinos, nageant dans les imbroglios passionnels avec une sorte d'inconscience savoureuse ; Enthyodème, sa cousine, toquée sympathique et astucieuse, qui aimait bien lever le coude mais qui était habitée par le génie ; Siphilos, le belluaire, champion mondial de l'égocentrisme et poussant ce vice à une telle perfection qu'il finissait par se croire un modèle d'altruisme ; Dicarque, le destructeur constipé, l'homme qui trouvait toujours des punaises dans le beurre, par dépit de se savoir un fruit sec ; le minuscule et pommadé Hormippile, amant passager de Siphilos ou de Charnicos ; Charnicos, enfin, petit cerveau lucide et regrattier.

Le soir, fréquemment, Philinos, le marchand d'épices, nous invitait sur sa terrasse. Ce quartier de la Pnyx où gîtait sa famille ne manquait pas d'agréments. De sa maison, à flanc de colline, nous découvrions un vaste horizon propice aux radotages idéologiques et aux mirages. La lune ornait parfois d'un clair-obscur les architectures de l'Acropole et, là-bas, à l'opposé, le calme nocturne de la mer.

Écoutant l'un, provoquant l'autre, inspirant quelque controverse, je m'instruisais, me fortifiais, plutôt disposé à comprendre les idées de chacun qu'à gagner mon procès, poussant les plus qualifiés à livrer leurs secrets, non point tant curieux qu'attentif. J'avais particulièrement en aversion ceux qui n'hésitaient pas à poser comme vraies, sans la moindre vérification, sans étais et sans preuves, deux ou trois maximes à partir desquelles ils s'arrogeaient le droit de juger tout le reste. Tandis que moi, j'étais de ceux qui s'en tiennent à l'examen scrupuleux des faits, au caractère caché des choses et qui, méthodiquement, évitant à la fois la partialité et la mauvaise foi,

répugnant à trancher comme à condamner sans appel, s'efforcent d'avancer pas à pas, avec un minimum de parti pris.

Je ne prenais d'ailleurs part à ces parlotes qu'autant qu'elles venaient à point pour distraire mon esprit de quelque méditation soutenue. Aussi, est-ce sans la moindre sollicitation que la plupart de ces discuteurs d'occasion s'éprirent du régime de vie que j'avais adopté, imitant qui, mon langage, qui, mes mœurs, qui, mes rigueurs, qui, mes penchants, qui, mes goûts ou mes dégoûts, qui encore, mon art ou mon esthétique. Cependant, aucun de ces coryphées n'était exactement fait à mon image. J'étais désireux, au contraire, que chacun puisse gigoter selon sa nature, abandonnant librement le gourmand à sa gourmandise, le bavard à ses redites, le menteur à ses mensonges, l'obsédé à ses conquêtes et le fanatique à ses orthodoxies.

Il y avait là des rimeurs, des gribouillés, des cabots, des faiseurs de tours, des trousseurs de jupons, tous, autant qu'ils étaient, abstracteurs de quintessence et enculeurs de mouches. Tels que je les revois ainsi, ils me plaisaient par la bonne humeur avec laquelle ils s'accommodaient de la médiocrité de leur destin. Les uns avaient la simplicité d'esprit de la créature sans besoins et sans responsabilités. Les autres, défiant gentiment les convenances et fiers de leur bohème, ignoraient, comme il se doit, l'heure des repas, la coquetterie, le tien et le mien, le quant-à-soi. À peu près tous avaient une bonne dose d'humour. De la vacance. Une saine aversion pour le travail. De la promptitude à passer une nuit blanche pour réciter des vers, chanter des horreurs ou boire en cadence. Gros mangeurs. Vivant pour eux. Ignorant la galerie. Tout à tour indulgents ou taquins et habiles au point de savoir épuiser les jours comme un jeu toujours nouveau… Que n'ont-ils conservé cet heureux état d'esprit ! Je ne songe jamais à cette petite bande d'autrefois sans un peu de nostalgie. C'est que, les années ayant passé, et les épreuves étant venues, tous ceux qui la composaient finirent, me semble-t-il, par perdre le charme de leur jeunesse et leur fantaisie. Ils s'étaient tous plus ou moins enrichis et donc embourgeoisés, épaissis. Du moins, est-ce là l'impression qu'ils m'ont faite lorsque, plus tard, je les ai revus. Et c'est peut-être pourquoi l'esquisse que j'en donne ici est assez péjorative. Mais qui me dit qu'ils n'étaient pas déjà tels que je les ai dépeints au temps où moi-même, plein de confiance et d'abandon à leur égard, je ne savais que les parer de mérites imaginaires ?

14

Il importe maintenant de situer cet épisode qui m'occasionna tant de déboires et qui me précipita dans une claustration où j'eus tout loisir de mettre en pratique mes maximes les plus éprouvées, rompant brusquement avec un genre d'existence que j'avais mené à son sommet et passant ainsi d'un aimable état de félicité au plus absurde, au plus odieux croupissement.

Nous avions pris l'habitude, Laïs et moi, d'entreprendre chaque été un long voyage d'agrément par terre ou par mer. Nous échappions de ce fait, pour un temps, au ronron quotidien de la vie athénienne de même qu'aux radotages et qu'aux dadas éculés de nos relations. De plus, nous en profitions pour renouveler notre vision du monde, aiguisant notre sensibilité sur des horizons inattendus et excitant notre esprit au contact des habitants des contrées lointaines.

Cette année-là, nous avions décidé de revoir les îles. Utilisant les grosses barques pittoresques qui assurent ce capricieux cabotage, nous longeâmes les côtes jusqu'au cap Sounion puis, de là, passâmes d'Andros à Tinos, de Tinos à Syra, de Syra à Paros et de Paros à Naxos, nous rejoignîmes finalement Mykonos afin de ne pas faire mentir l'on-dit selon lequel il n'y a pas de bon Athénien qui n'ait fait au moins une fois le pèlerinage de Délos. Mais vous en auriez juré à l'avance : Délos nous déplut. On y avait assemblé les marques les plus dégradantes de l'idolâtrie religieuse, mercantile et politique. Délos était de ces lieux pourris de grandiloquences, de canailleries et de contraintes que, plus tard, d'autres civilisations non moins bornées et non moins abjectes multiplièrent à dessein dans tout l'univers et où l'individu se dissolvait lamentablement pour la plus grande réplétion des pouvoirs. À tant d'ostentations nous préférâmes vite la paix, la rusticité et le bon garçonnisme de Mykonos. Mykonos, avec son port joujou et ses maisons blanches, ses palmiers et ses ruelles échaulées, nous reçut et nous garda pendant plusieurs semaines. Laïs et moi vécûmes là des jours de quiétude parfaite, partagés entre le bain, la sieste, les promenades crépusculaires ou la contemplation du large, la nonchalance ou l'alacrité de nos entretiens et l'amusement de la mise au point des gribouillages qui m'occupaient alors.

J'ai raconté souvent de mon vivant ce que furent ces jours et ces nuits mélodiques. C'était la sérénité dans l'indépendance, un partage toujours harmonieux des instants. Rien ne manquait. Rien n'était manqué. J'ai même rarement rencontré une nature, un cadre, des

circonstances et un entourage à ce point complices. Il y a des bonheurs qu'on se fait de toutes pièces parce qu'on a beaucoup de volonté et qu'on sait écarter les épreuves possibles. On est heureux malgré, en dépit de, contre, à l'inverse de. Ce sont des bonheurs d'optimisme qui sont arrachés aux malignités toujours en éveil du destin. À Mykonos, c'était le bonheur naturel, sans remous et sans rugosités, le bonheur de l'innocence première et de la pureté.

Nous nous y plaisions tant que nous aurions pu prolonger notre séjour. Rien ne nous pressait. Nous n'étions attendus nulle part. Le temps était suspendu. Mais je ne sais quel obscur pressentiment nous fit comprendre que la source de notre joie ne tarderait pas à tarir. Quand l'angoisse vous saisit, il arrive que l'on cesse de calculer juste, de raisonner même. Ai-je jamais su pourquoi nous nous rembarquâmes ?

Nous repassâmes par Syra, toute grouillante et toute balafrée de couleurs criardes au pied de ses deux cônes rocheux. Nous dînâmes sur le port, à la terrasse d'une auberge très fréquentée. On nous servit à même le quai, dans le soir tombant, à la lueur de torches fumeuses. Les égyptiens nous régalèrent d'un concert qui se mêlait au bruit du ressac. Notre malaise s'était dissipé. Nous couchâmes dans la longue barque renflée qui reprit la mer la nuit même. La température était douce, encore que nous fussions juste au mitan de l'année. Il n'y avait point de vent, et point de vagues. La lune éclairait faiblement la surface lisse des eaux que l'obscurité semblait encore velouter davantage. C'était à peine si on entendait, du pont chargé de sacs où nous étions étendus, le glissement de l'étrave. Rien vraiment alors ne paraissait encore devoir nous menacer. Toutefois, le lendemain matin, je reconnus le coup du destin à ce signe : le patron, qui avait d'abord projeté de longer la côte de l'Attique, comme à l'aller, nous proposa de faire un crochet par Égine. Ce crochet nous fut funeste.

Nous mîmes l'ancre à l'aube dans une anse déserte que le brouillard, annonciateur d'une journée particulièrement chaude, emplissait encore. Nous devions seulement faire un tour dans l'île, nous baigner, et, après un pique-nique gentiment préparé par Laïs, reprendre la mer afin d'atteindre Le Pirée dans la soirée en profitant du meltem.

Mal nous en prit ! Nous n'étions pas à deux stades du rivage que nous fûmes assourdis par des cris, les uns furieux, les autres effrayés. Que se passait-il ? La brume ne permettait pas d'en juger. Soudain, je me sentis durement empoigné, arraché à Laïs par une bande d'énergumènes vociférant. Je réalisai aussitôt notre infortune. Nous venions d'être inopportunément cernés par des pirates pillant et volant selon leur coutume soldatesque, mais vite rembarqués sur leurs trières

de combat et vite hors d'atteinte.

J'en ai déjà fait mention : je n'ai jamais eu l'esprit belliqueux. Je ne portais jamais d'armes, considérant ces engins comme les marques mêmes de la barbarie en action. Et, en eussé-je porté, que je n'eusse pas su m'en servir. La plupart de nos marins avaient pu fuir. Laïs aussi, vaillante et rusée, avait réussi à s'échapper, à la faveur de la confusion. Mais moi, je me trouvai possédé en compagnie de quelques maladroits de mon espèce. Brutalement rudoyé, dépouillé de mon argent, je fus bientôt jeté sur les bancs d'un grand bateau corsaire et mis en demeure, sous menace du fouet, de souquer ferme vers le large. Les rames qu'on avait mises entre nos mains étaient terriblement pesantes. Je ne tardai pas à avoir les paumes en sang. Je n'avais jamais été très porté sur les travaux manuels. Ce labeur était donc pour moi beaucoup plus pénible que pour les pauvres diables qui m'entouraient. La brume s'était levée. J'avais faim. Il ne devait pas être loin de midi à en juger à la hauteur du soleil. Qu'était devenu notre amoureux pique-nique ? Et Laïs, que lui était-il arrivé ? Autour de moi, sur ces bancs, peinant pareillement, il y avait bien une centaine d'enchaînés que ces sauvages avaient dû enlever par-ci par-là au cours de leur campagne. Plus une terre en vue. De toutes parts, la mer. Où nous emmenait-on ? Je vis que nous avions pris en remorque notre barque de voyage. Parbleu, voilà pourquoi les rames tiraient si fort sur mes bras ! La charge était lourde. Et, m'attendrissant d'abord sur la malchance de notre patron qui venait de perdre d'un coup sa barque, son chargement et la moitié de son équipage mais qui, du moins, avait pu conserver la liberté en s'enfonçant comme Laïs (présumais-je) dans les replis de l'île, je finis par m'inquiéter de mon propre sort.

Nous roulâmes sur la mer pendant des jours et des jours. À peine nourris, roués de coups, humiliés, nargués, épuisés par l'insomnie. Et jamais la moindre terre, la moindre voile en vue. Nous devions éviter les routes fréquentées. Les barbares ne tenaient sans doute pas à faire de mauvaises rencontres. Leur butin, notre présence à leur bord n'eussent guère été justifiables, bien que la piraterie fût à l'époque très répandue. Enfin, nous aperçûmes une côte et sûmes à peu près où nos ravisseurs nous conduisaient. Devant nous était la Crète.

Si j'avais eu l'esprit tant soit peu enclin à s'ouvrir au merveilleux, j'aurais pu être sensible au hasard qui me jetait dans les tourments de l'esclavage sur le sol même où avait régné Minos, juge des enfers. Mais je goûtai faiblement l'ironie du mythe. Je ne voyais dans ce concours de circonstances qu'un symbole amer. Avais-je donc déjà consommé toute ma ration de bonheur ? Me fallait-il entrer si tôt dans cette période malheureuse dont toute vie est tributaire ? N'étais-je pas à la porte de mon propre enfer ? N'étais-je pas condamné, tout d'un coup, à

errer sans fin dans des dédales de difficultés inconnues et donc imprévisibles ? Pouvais-je seulement songer à m'enfuir ? Et, pour m'enfuir, saurais-je trouver quelque autre paire d'ailes de plume et de cire ? J'étais comme un nouveau Thésée. Mais je ne savais rien du Minotaure qui me menaçait. Du moins, je n'avais plus de père que mes écarts eussent pu précipiter dans la mort, ayant appris, six mois plus tôt, le décès d'Icésius. Je n'étais pas non plus roi d'Athènes. Seulement lampiste parmi des millions d'autres lampistes.

Il me semblait encore que je réussirais à amadouer le sort (avec ou sans Ariane), que je sortirais bientôt de cet embarras et que je m'arrangerais bien pour sauver ce que, depuis des années, envers et contre tout, j'avais toujours su défendre. Les hommes toujours jaloux de la paix d'autrui et toujours grotesquement avides, s'acharneraient bien sur le peu que je possédais de loisirs et de libertés, mais ils ne pourraient rien, me disais-je, contre ce petit trésor intérieur que j'avais amassé à force de réflexions et d'expériences. Oui, j'étais naïf à ce point. Je croyais qu'un grain de bon sens pourrait m'aider à franchir ce marais redoutable…

À peine fûmes-nous en Crète, qu'on nous parqua dans une enceinte bien gardée. Entassés les uns contre les autres, terrorisés par système, affamés à dessein, tout fut habilement concerté par nos geôliers pour qu'au bout de quelques semaines, la perspective offerte par eux d'un travail forcé et inhumain, mais dont le salaire serait une nourriture suffisante sinon choisie, nous parût comme la chose la plus enviable. Nous fûmes donc tous volontaires et, ainsi, vendus comme vil bétail aux colons de l'île.

Je me souviendrai toute ma vie de ce marchandage auquel nous fûmes exposés. Je dois dire que je devais peu payer de mine, puisque du lot où j'avais été rangé, je fus le dernier choisi. D'autres à ma place, en auraient été mortifiés. Moi, je n'étais pas mécontent de cet hommage qu'on me rendait involontairement. Cela m'aida à supporter l'humiliation à laquelle la barbarie des paysans crétois me contraignait. Voir ces rustauds palper mes biceps, apprécier ma robustesse, m'ouvrir la bouche pour se rendre compte de l'état de ma denture, voilà, en effet, qui me paraissait intolérable. Pour eux, nous n'étions que bêtes de somme et ils étaient soucieux de savoir si ces bêtes-là leur seraient d'un bon rendement.

Mes compagnons ne paraissaient pas souffrir de cette différence qui, soudain, séparait des êtres humains en deux castes. D'un côté, arbitrairement, des hommes qui continuaient de l'être. De l'autre, des malheureux qui n'avaient plus le droit de vivre. Et tout cela, parce que les premiers avaient mis dans leur jeu toutes les escroqueries de la force brutale ! Pourtant, je n'étais pas loin de considérer qu'entre ces

barbares et moi, c'était encore eux qui avaient le plus perdu le sens de l'humain. C'est dire si je ne me sentais pas bâti comme tout le monde ! En effet, la plupart des prisonniers, bien qu'ils fussent accoutumés, par leur état ordinaire, aux durs travaux, aux privations et aux servitudes corporelles, soit marins, soit débardeurs, soit gratteurs de terre, soit encore carriers ou charpentiers, supportaient fort mal de coucher sur le sol dur, de n'avoir à avaler qu'un brouet nauséabond, d'être vêtus de loques, toutes choses auxquelles je restais fort insensible tandis qu'ils s'accommodaient très bien d'être tenus en laisse, d'être réduits à l'obéissance la plus servile et la plus sotte, d'être sans nouvelles des leurs, d'être condamnés à d'écœurantes promiscuités, de se voir maltraités ou tournés en dérision par leurs maîtres et surtout assujettis à un labeur forcené, situation odieuse, en revanche, que moi, je ne parvenais pas à accepter.

Dormir sur la dure, j'estimais que c'était encore le meilleur moyen d'éviter les poux. Aller en haillons, pourquoi pas ? La saison était belle et nous n'étions pas dans une situation qui nous permît d'être coquets. Se nourrir d'eau de vaisselle, bien sûr, cela ne faisait pas honneur à des Grecs qui avaient la prétention d'être des gens civilisés. Mais, pour ma part, je connaissais déjà le genre de ratatouille en honneur chez les Spartiates comme chez tous les barbares, peuples ridicules qui croient affirmer leur puissance, leur indépendance raciale, leur virilité et même leur spiritualité en se privant volontairement de toutes les douceurs et de tous les raffinements, dont, d'ailleurs, ils finissent même par oublier l'existence. On a revu au XXe siècle ce même penchant à l'aberration collective. Alors, ce sont des centaines de millions d'hommes qui se sont complu dans le dénuement le plus grossier sur une planète qui regorgeait de ressources et de possibilités et ce, au point que ces insensés ont fini par admettre comme naturel ou inévitable ce recul effarant vers un moyen âge que la génération précédente même aurait jugé inconcevable.

Ce qu'il y avait donc de plus pénible pour moi, c'était encore cette quotidienne, cette incessante sujétion aux caprices vexatoires et aux brimades exercées par tous les individus mal élevés et mal polis qui détenaient le pouvoir. Déjà, dans ma vie athénienne, j'avais pu me persuader que j'étais le jouet des institutions et des lois et que ma liberté n'était qu'apparente. Mais là, dans ma geôle, c'était à tout instant et de toutes les façons que je sentais le joug peser sur mes épaules. Je ne tardai donc pas à me rebeller. Cela me paraissait si bête et si vain cet acharnement avec lequel on me condamnait à piocher ou à racler, à creuser des fosses ou à boucher des trous, à porter des cailloux ou à décharger des sacs, alors que j'étais si mal taillé pour, que je décidai de faire en sorte qu'on tienne compte à l'avenir de mes aptitudes. Ayant sur-le-champ refusé le travail, je fus l'objet des

représailles classiques. On m'enferma avec les mauvaises têtes en attendant qu'un amateur se présente pour m'employer selon mes goûts.

Je devais demeurer enfermé là quatre ans. Quatre ans dans un fond de terre perdu. Loin des côtes et de la mer, si loin, à mon gré, que je pouvais me croire emporté au centre de quelque lointain Thibet et que j'avais sans cesse des hallucinations au cours desquelles je revoyais mes paysages préférés d'autrefois. Quatre ans sans pouvoir poser mes yeux sur autre chose que des palissades, ni entendre d'autre voix que celle, toujours rugissante, des gardes-chiourme. Quatre ans sans contact avec la vie, quatre ans de sépulcre, quatre ans de patience et d'acharnement à me souvenir de ce qu'était un brin d'herbe, un arbre, la moindre fleur, à me souvenir de ce qu'était la fourrure d'une chatte paresseuse, la douceur d'un beau tissu, le visage ou le corps d'une femme. Quatre ans dans les cailloux, dans la poussière, dans les odeurs pestilentielles d'un vallon désertique, quatre ans d'inquiétude et de crainte, quatre ans d'animalité, d'instincts sordides et de demi-folie. Quatre ans à se dire qu'on n'en sortira pas vivant, qu'on n'en sortira jamais plus, que la vie s'est achevée à l'instant même où l'on a été enchaîné et qu'on n'en connaîtra jamais plus rien…

Malgré tout, certains s'arrangeaient pour profiter le moins mal de la situation. Moi-même… N'avais-je pas autrefois affirmé qu'il fallait savoir faire bonheur de tout ? Et certes, avec le recul, il me semble que je ne me suis pas si mal comporté durant tout ce temps. Il m'arrivait de me distraire, de badiner, d'oublier même où j'étais et de rire à l'occasion. Je crois que je serais mort si je n'avais pas eu cette heureuse disposition d'esprit. Mais je ne permettrai à personne d'oser prétendre que la captivité a du bon, qu'elle permet de se forger une âme d'airain, voire qu'elle est le climat le plus favorable au développement de la liberté intérieure et autres impostures. Je leur crie à la face : ceux qui profèrent de telles insanités font injure à l'homme. Et pourtant, ce sont des insanités qui étaient sorties de ma bouche, de ma propre bouche, au temps où je jouissais de la vie avec insouciance.

J'avais souvent vu vendre des esclaves sans prévoir qu'un sort pareil, un jour, me serait réservé. Et je raillais ! C'est que je ne savais pas. Mais depuis que je suis passé par là, il ne m'a plus été possible de l'oublier. Durant toutes ces années de réclusion imbécile, je n'ai cessé de remâcher ma haine et tout ce qui me restait de forces physiques et morales, je l'ai mis, alors, au service de mon refus. Je crois que c'est pour moi une bonne chose d'avoir su dire non ! jusqu'au bout à l'état de fait qui tentait de me briser. Voilà sans doute pourquoi j'ai tenu, finalement. J'ai connu de vilains moments. J'ai désespéré. J'ai pesté contre le destin. J'ai été parfois bien près de baisser les bras. Je me suis indigné, révolté. J'ai rusé à l'occasion. Et il n'y a pas jusqu'à certain

accommodement avec ma raison, à base de résignation désabusée, que je n'aie aussi accepté. Mais ce qui m'a empêché de sombrer tout à fait c'est, je crois, la conscience jamais perdue que, de la sottise ou de la cruauté des brutes qui nous tenaient, ce fut toujours, chez eux, la sottise qui l'emporta, fort ainsi que j'étais d'un petit sourire dédaigneux qui ne m'a point quitté.

Je fus toutefois assez abasourdi quand vint le jour qui devait me rendre la liberté. J'avais perdu toute illusion à ce sujet. Je me voyais enseveli à perpétuité. Petit à petit j'avais tué en moi l'espoir, après trop de déceptions douloureuses, préférant à tout je ne sais quelle bienfaisante ataraxie. Et puis l'évidence fut là. J'allais être libre. Tout d'un coup. Magiquement. De la façon la plus simple. Parce qu'un inconnu m'avait remarqué, réclamé. Parce qu'il voulait bien m'acheter comme esclave afin de m'arracher à l'esclavage. Mais l'histoire vaut d'être contée.

J'avais toujours raconté insolemment à notre marchand de vaches (les vaches c'était nous) que j'étais un scribouillard et que c'était en cette seule qualité que j'acceptais d'être cédé. Menaces, coups, privations, rien n'avait eu raison de mon entêtement. Le faquin s'était, de désespoir, rendu à mes raisons, ayant calculé qu'il tirerait meilleur profit de moi en cherchant l'oiseau rare qui voudrait de ma personne qu'en me faisant trancher le cou. C'est extraordinaire comme on a facilement le dessus des autres quand on ne tient plus à la vie. Alors, je serais mort sans grand désespoir. Ça me donnait toutes les audaces. J'avais même été tellement marqué par ces épreuves que je n'ai jamais pu retrouver ensuite en moi ce besoin que j'avais de me cramponner à la vie. Même rendu à la liberté, même heureux plus tard, je ne me suis jamais réveillé un seul matin sans penser à ma mort avec sérénité. Peut-être était-ce dû à une diminution de ma vitalité. Mais, du moins, cela m'a aidé jusqu'à la fin à ne plus faire que mes quatre volontés.

Pour en revenir à mon marchand de vaches, il faut bien reconnaître que je n'étais pas pour lui d'un placement très facile. J'avais déjà été maintes fois exposé, sans jamais trouver preneur. En ligne, avec les autres, j'assistais interminablement à des pourparlers, à des marchandages qui ne me visaient pas. Et, ma foi, je l'avoue, je ne manquais pas de m'amuser souvent aux dépens des chalands. Ma verve se déployait à l'aise en de faciles saillies, guignant de l'œil la mauvaise humeur des geôliers. Vrai ! je n'avais jamais eu la partie plus belle ni d'adversaires plus à ma portée. Le marchand disait : Celui-ci est maçon. Voyez ces biceps. Celui-là est débardeur. Palpez ce dos. Et, là-dessus, fixait son prix. Les amateurs n'en demandaient pas davantage. Ils effectuaient leur choix comme un niais jetterait son dévolu, chez l'antiquaire, sur un chaudron ou une jarre sans en éprouver la qualité

par le son. Quel son rendions-nous, nous autres ? C'était là le dernier de leurs soucis. La chose me paraissait, en soi, si grotesque, que je ne me gênais pas pour le leur dire. En toute sincérité, ces malheureux qu'on vendait à l'encan n'étaient-ils pas, dans un sens, les maîtres réels de leurs prétendus maîtres ? À voir ceux-ci opérer, je me sentais une fois de plus confirmé dans cette croyance que les possédants sont presque toujours les esclaves de ce qu'ils possèdent, fût-ce une place dans la cité, fût-ce une maison ou une femme, fût-ce même une réputation. Ainsi blaguant, fustigeant, tenant pour lettre morte les admonestations bougonnes du marchand, je décourageai plus d'un amateur. Je suppose, en effet, que personne n'avait envie de faire entrer un tel loup dans sa bergerie. Toutefois, la chance voulut qu'un sympathique original osât tenter l'aventure.

C'était un drôle d'homme que ce Xéniade. Il était très grand, très maigre, mais il y avait de la race dans son maintien et, sur les traits de son visage parfois amer, je ne sais quel humour qui, tout de suite, fit tomber mes préventions coutumières. Ou je me trompais fort ou celui-là ne se présentait pas à moi en maître possible mais bien en futur ami. On verra que je ne m'étais pas trompé.

Xéniade était riche. Très riche. Pas seulement d'argent. Son cœur aussi était généreux. Il avait l'esprit vif, l'intelligence déliée. Il me raconta qu'il venait chaque année en Crète où il avait des intérêts mais qu'il vivait de préférence à Corinthe avec sa femme, sa fille et ses deux fils. Il s'était fait accompagner en Crète, cet été-là, par ces derniers et dès qu'il avait su qui j'étais, ce que je pensais, quelles étaient mes conceptions de l'existence, il s'était pris d'affection soudaine pour moi et avait mis dans sa tête de m'engager, si je voulais bien, comme précepteur de ses deux rejetons.

J'avais, je le concède, la nature mal faite mais je ne pouvais rien prendre au sérieux, pas même mon petit personnage. Je ne me voyais pas du tout dans le rôle d'un père fouettard. Par ailleurs, j'étais assez curieux de voir ce que Xéniade, au juste, avait dans le ventre. Encore qu'il me parût un charmant et plaisant bonhomme, je ne pus m'interdire de jouer un moment avec lui et, changeant du tout au tout, manière de le prendre au mot, je me mis à faire le pédant, singeant tel professeur à barbiche de mon enfance, employant un langage pompeux, me targuant enfin des titres ronflants de médecin de l'âme et de héraut de la vérité. Allait-il foncer dans le panneau ? Il sut rire de ma mauvaise plaisanterie et ne me jugea pas sur cette apparence fâcheuse, à l'inverse de ceux qui, ayant eu plus tard la prétention de raconter ma vie, prirent ma boutade pour argent comptant.

Par ce rire complice, Xéniade croyait bien m'avoir réduit. J'en étais tout marri. Car enfin, s'il était toujours décidé à me confier ses enfants,

j'étais résolu, de mon côté, à ne pas le prendre en traître et à l'avertir de ce qui l'attendait. Mon enseignement risquait d'être pernicieux, fort contraire aux principes de la morale courante, capable de réduire en poussière les codes les plus solides et de faire table rase des conventions les mieux assises. Je ne respectais rien ni personne. Mes opinions étaient généralement subversives, à double entente et presque toujours en révolte contre l'avachissement universel. Il y avait donc un risque à courir. Selon leur tempérament, les deux gamins pourraient subir mon influence ou réagir violemment. Tout ce que je souhaitais c'était qu'ils soient à même de choisir. Je ferais tout pour développer en eux le sens de l'indépendance. Tant pis pour eux s'ils optaient en faveur de la servitude.

Là encore je reconnus en Xéniade un homme de jugement et de perspicacité. Sans me répondre, il se tourna vers le marchand qui commençait à s'impatienter de notre dialectique et le pria de me détacher. Le marchand n'en revenait pas d'avoir fait affaire. Il dut prendre Xéniade pour un fou et regretter de n'avoir pas forcé son prix davantage. Mais ce qui était fait était fait. Le soir même je déambulais librement, tout étonné encore de ce qui m'arrivait et, à ce point saisi, à ce point flottant, que je ne pouvais poser sur les choses et les êtres, enfin retrouvés, qu'un regard absent. Il me semblait qu'il était impossible que je ne sente plus à nouveau peser sur moi le poids des chaînes et la brutale vigilance des gardiens. Mais non, ce n'était pas un rêve. Mon premier dîner d'homme libre, je le pris dans une auberge de la côte en compagnie de Xéniade et de ses fils dont je venais de faire connaissance. Au delà de la mer brunissante qui clapotait à nos pieds, j'imaginais la Grèce et ses peuples en ébullition, Athènes où j'avais laissé Laïs, Corinthe où j'allais bientôt me fixer. Ce fut pour moi une soirée pleine de langueur, de délices et de recueillement. Je songeais. Je parlais. Quelles nouvelles aventures me guettaient ? Le lendemain nous quittions la Crète où je me jurais de ne plus jamais revenir.

15

À Corinthe, je pus m'installer dans la vie que j'avais toujours souhaitée sans me vautrer, comme autrefois, dans les excentricités du dénuement systématique. En fait de dénuement, j'estimais désormais qu'il n'y avait de sensé que le relatif, chacun devant être capable d'apprécier jusqu'où il entendait s'y soumettre. Je laissais aux forcenés les voluptés aigrelettes de la macération volontaire. Pour moi qui ne trouvais d'autre raison valable à la vie que la recherche du bonheur, je ne perdais pas de vue que l'accoutumance outrée aux biens de ce monde et aux jouissances superflues précipitait l'homme dans les tourments, tôt ou tard. Mais pourquoi refuser les biens, pourquoi fuir les plaisirs qui pouvaient s'offrir d'eux-mêmes ? Quel idiot j'étais quand j'affirmais qu'il fallait coucher à même le sol et la belle étoile ! Comme si un bon lit n'avait pas sa douceur ! La vie m'avait enseigné, peu à peu, que la vérité n'est pas dans les principes ni dans les singeries, mais qu'on devait profiter sans façon et sans parti pris de tout ce qui passait à notre portée. L'occasion était-elle donnée de faire un bon repas ? Pourquoi la bouder ? L'argent qu'on avait en poche nous permettait-il de vivre, pour un temps, dans la fantaisie ? Au nom de quoi s'y refuser ? Toutefois, si, par accident, le garde-manger ou le gousset était vide, eh bien, il fallait aussi le prendre avec le sourire. Donc ne pas rechercher le dénuement pour lui-même, mais savoir s'en accommoder sans dérangement, sans envie et sans hargne, le cas échéant.

Xéniade avait fort bien fait les choses. Non seulement mieux qu'il n'eût convenu vis-à-vis du simple esclave que j'étais, mais même mieux qu'il n'eût été séant vis-à-vis du précepteur de ses fils. Il avait mis à ma disposition une petite dépendance sise à l'extrémité nord de l'enclos de sa propriété. Il y avait là quatre murs formant pièce unique sous un toit plat. La porte ouvrait sur une terrasse à arceaux où grimpait de la vigne qui, durant l'été, répandait une ombre pleine de fraîcheur. De cette terrasse, je dominais une partie de la ville et la mer qui, comme on sait, est si belle à cet endroit, sans doute à cause des couleurs qu'enrichit une lumière renvoyée par l'écran des montagnes du Parnasse.

J'avais toujours considéré qu'il est malaisé de se faire une vie profonde et heureuse si l'on ne peut, dès le matin, poser ses premiers regards sur un horizon dégagé. Rien qui n'englue mieux dans la mesquinerie, dans la haine, dans l'aigreur et dans les ratiocinations de

la médiocrité que l'obligation dans laquelle se trouvent la plupart des citadins dont les yeux n'ont jamais rien d'autre à regarder que la façade déprimante de la boutique qui leur fait face de l'autre côté de la ruelle. Ils vivent avec un bandeau et leur pensée s'achoppe sur ce néant et cette grisaille hostiles. Finalement gangrenés jusqu'au cœur, les voilà qui oublient ce qu'il y a au delà de ces murs. Ils ne rêvent même plus jamais aux horizons perdus. À Corinthe, en revanche, je jouissais sans restrictions d'une admirable vue sur des lointains d'eaux et de terres dont les lignes majestueuses s'accordaient avec l'immensité d'un ciel libre. Les créatures minuscules et les navires qui les animaient excitaient ma méditation et me permettaient ainsi de rester en harmonie avec les cycles de la nature.

Autre agrément de ma cellule : j'étais assez à l'écart de l'habitation principale et des communs et donc assez isolé des agitations mondaines de la maisonnée. J'allais parfois me mêler à ces réjouissances familiales, mais le plus souvent je restais dans mon coin, allongé sur ma terrasse, me livrant sans contrainte aux caprices de la béatitude. Et je n'avais qu'un portillon à pousser pour me trouver de plain-pied avec une campagne de prés et de vignobles ou pour descendre vers la ville ou le rivage.

Une seule ombre au tableau. J'étais sans nouvelles de Laïs. Était-elle toujours à Athènes ? Comment avait-elle vécu pendant tout ce temps ? Était-elle en bonne santé ? N'avais-je pas lieu de m'inquiéter à son sujet ? Parfois, même, je craignais qu'elle ne m'eût un peu oublié. Ne sachant plus rien de moi, belle et courtisée comme elle était, qui donc n'aurait pas cherché, à sa place, des compensations à sa solitude ? Mais je ne sais quoi, au fond de mon cœur, me persuadait que je la retrouverais un jour telle que je l'avais quittée. Être libre c'était déjà beaucoup mais, loin d'elle, ma liberté restait en partie stérile. Xéniade, lui-même, voyait bien que quelque chose me manquait, qu'une tristesse intérieure assombrissait mes meilleurs instants. C'est donc lui qui me proposa de faire voyager ses deux fils et de les conduire à Athènes où il supposait que je pourrais enfin retrouver la trace de celle que je chérissais.

Pour simplifier notre équipage, nous partîmes, les gamins et moi, avec l'intention de nous débrouiller par nos propres moyens et de camper ici ou là selon notre fantaisie. Sac au dos, nous franchîmes l'isthme, un matin, à la première heure. Le temps était propice, l'air léger, le soleil prometteur. En quatre ou cinq étapes, sans forcer, nous pouvions être à Athènes.

Longeant la côte, nous marchions ainsi, chaque jour, toute la matinée. Nous nous arrêtions vers midi, cherchions une crique tranquille, nous mettions nus, puis, après un bain savoureux et

délassant, après quelques jeux et cabrioles, nous étendions pour nous sécher sur le sable chaud. Mais la faim nous arrachait bientôt à notre torpeur. Nous mangions. C'était un repas frugal, comme il convient pour la digestion, lorsqu'on a décidé de rester longtemps au soleil. Repus, le sommeil nous gagnait et nous nous endormions, laissant ainsi s'écouler les heures les plus pesantes de l'après-midi. Vers le soir, plongeant à nouveau dans la mer pour adoucir la morsure des rayons solaires et désengourdir nos membres, nous songions au gîte. Alors nous nous remettions en route et trouvions sans peine quelque meule de paille où passer la nuit.

Mes deux gamins, ivres de grand air et de saine fatigue, sombraient vite dans le sommeil après le dîner. Enveloppés dans leurs manteaux, ils n'étaient plus jusqu'au matin, à mes côtés, que deux sacs anonymes et sourds d'où les rêves turbulents de l'adolescence faisaient parfois sortir quelques grognements. Mais moi, je restais éveillé une bonne partie de la nuit. Si, à quarante ans, j'avais conservé encore un peu de ma jeunesse d'autrefois, je devais à ma captivité de fréquentes insomnies. Je ne savais plus dormir comme à vingt ans, dans une profonde et parfaite perte de conscience. Réussissais-je à m'assoupir, c'était pour sombrer dans de mauvais rêves auxquels le moindre bruit m'arrachait. Alors, j'attendais impatiemment la venue de l'aube, veillant sur le repos de mes deux jeunes compagnons et retournant mille pensées dans ma tête.

Les cinq années qui venaient de s'écouler avaient été pour moi fertiles en événements, mais je n'avais pas l'impression que l'histoire du monde eût fait un grand pas pendant ce même laps de temps. C'était toujours la même sottise, les sempiternels recommencements de la surenchère et de la tromperie. J'avais retrouvé les individus et les peuples dans le même état de veulerie, de malhonnêteté et d'hypocrisie. Seules, les fortunes personnelles et sociales avaient pu se déplacer quelque peu. Au cours du printemps qui précéda la mésaventure qui devait me conduire en Crète, j'avais été témoin de l'effondrement des prétentions spartiates et j'avais été assez naïf, à l'époque, pour m'imaginer que la planète, enfin débarrassée de ces trublions, allait pouvoir vivre en paix. C'était là une illusion dont j'ai été victime une dizaine de fois au cours de ma longue existence, sans m'amender jamais. Mais que dis-je ? Tous les hommes, à tous les moments possibles, de générations en générations, siècle après siècle, ont connu les mêmes espoirs et les mêmes amertumes. Bref, en 373, je reprenais contact avec une Grèce qui n'avait guère changé de visage.

Bien sûr, il avait parfaitement raison, ce soudard de Philocratès, quand il affirmait qu'il n'y avait pas de bonne Sparte ni de bons Spartiates, pas de bonne barbarie ni de bons barbares et que la seule

façon de régler le problème était de les détruire tous jusqu'au dernier. Pour ma part, je déclarais souvent qu'il n'y avait qu'un moyen d'en sortir : enfoncer le Péloponèse sous les eaux, afin de laisser surnager seulement Olympie, le Taygète et le Parnon, la douce Achaïe et Corinthe la catin, petits territoires devenant ainsi autant d'îles nouvelles au milieu de cette inattendue personnalité géographique qu'aurait été une mer du Péloponèse. Ainsi, morts comme des rats, noyés, tous les barbares ! Mais ce n'était là que chimère. Il y avait bien trop d'intérêts en jeu pour qu'on leur fît le moindre mal. Et, qui plus est, il n'en manquait pas, un peu partout, à Athènes comme à Thèbes, en Macédoine comme en Ionie, qui portaient au fond de leur cœur des sentiments favorables aux régimes de trique dont les Spartiates s'étaient faits les tristes illustrateurs. En somme, Sparte n'avait fait que donner le ton. Maintenant, malgré leurs fanfaronnades et leurs couplets démocratiques, les gouvernements de tous les États ne faisaient plus qu'appliquer les méthodes et les contraintes de ceux qu'ils avaient vaincus. On parlait encore beaucoup de république, de peuple souverain et de liberté. Mais, sincèrement, on pouvait se demander si les hommes savaient encore ce que ces mots représentaient. Cette peste n'avait pas seulement gagné les pouvoirs ; elle s'était étendue aux peuples. Tous ces malheureux ne semblaient plus désirer qu'une chose : qu'on les mène par le bout du nez, qu'on leur interdise de penser et d'agir à leur guise, qu'on leur mente à tour de bras, qu'on les prive arbitrairement du strict nécessaire pour mieux leur faire sentir leur dépendance, qu'on se moque d'eux enfin. Trompés, battus et contents ! Les meneurs du jeu auraient bien eu tort de se gêner. À leur place, qui n'en aurait fait autant ? Ils poussaient l'astuce jusqu'à donner à leurs administrés l'illusion de vivre en hommes libres. Sous ce masque, les spoliations n'en étaient que plus efficaces.

Ces années virent donc la mise en œuvre et l'installation de ce que les historiens sérieux ont appelé la seconde confédération athénienne. Tous les petits pays satellites avaient déjà oublié les anciennes oppressions d'Athènes. Ô, mémoire courte des nations ! Elles étaient de nouveau prêtes à se jeter dans les bras de la grande sœur. Byzance, Lesbos, Rhodes, Chios, toutes y allaient de bon cœur. En apparence, c'était magnifique. On avait, une fois de plus, lâché les grands mots : défense du droit, maintien de la liberté, affranchissement de la condition humaine, civilisation, prospérité, justice, châtiment implacable des barbares, alliance sacrée contre toutes les entreprises hégémoniques, pactes solennels d'entr'aide mutuelle… Beaux engagements mal tenus, belles promesses fallacieuses… Indécrottable vanité des réformateurs qui osaient, sans sourciller, garantir des paix de mille années… Navrante stupidité des masses qui croyaient à ces

sornettes.

En fait, ce qu'on vit, surtout, ce fut une recrudescence de la mainmise des pouvoirs sur les individus. Sous le couvert pompeux des mots et des proclamations, du rôle à jouer dans le monde et de la grandeur féconde, des sacrifices nécessaires et des devoirs vitaux, les potentats se vautrèrent plus que jamais dans leur superbe, alliant l'égoïsme au bon plaisir, les susceptibilités d'enfant gâté aux prétentions les moins justifiables, l'arbitraire à l'odieux. Toutes les faveurs, toutes les facilités, toutes les prébendes et tous les avantages à leurs créatures. Et pour les autres : la ceinture. Des exactions, des réquisitions, des inquisitions continuelles. Des privations, des interdictions, des impositions de toutes sortes. Il n'y en avait plus que pour Mars et ses déesses, que pour ses généraux bravaches, dissipateurs et insolents. Il est vrai que le pauvre monde ne s'était jamais vu pareillement abêti. Ce n'était pas en vain que la tyrannie spartiate s'était exercée. À force de subir le joug, le pauvre monde s'était habitué à courber l'échine. Le pire lui était devenu naturel. On lui racontait que le temps des épreuves était venu et qu'il devait travailler nuit et jour, sans jamais se reposer. Et il le croyait. On lui laissait entendre que rien n'était meilleur pour sa santé que de mal manger et de boire de l'eau. Et il s'inclinait. On lui démontrait que c'était à lui de remplir les caisses vides de l'État. Et il marchait. On gaspillait des sommes folles pour gaver les profiteurs du régime, pour offrir des couronnes, des Victoires d'or et des joyaux à la statue monumentale d'Athéna. Mais on manquait de pain et de tissus par refus d'en acheter aux pays riches non ruinés par la guerre. Bah ! le pauvre monde semblait malgré tout satisfait, portant allègrement sa charge et, dans une sorte de masochisme effréné, se grisant de bibine patriotique.

Par ailleurs, on continuait gentiment à se bagarrer un peu partout à la surface du globe. On avait la bouche pleine de congrès, d'accords, d'entretiens, de traités, mais il suffisait de consulter une éphéméride pour constater qu'il ne s'était pas écoulé un seul jour, je dis bien : un seul jour, pendant tout ce temps, sans que les uns ou les autres n'aient pris les armes pour en découdre, comme si le jeu des razzias, des pillages, des exécutions en masse, des persécutions et des viols, des villes en flammes et des tragiques exodes était réellement entré dans les mœurs. Pas de grand conflit encore, certes ! Mais un nombre effarant d'atrocités locales, de règlements de compte en coulisse, de minorités massacrées… Sans omettre cette garce de Lacédémone qui, encore toute sanglante et toute humiliée, recommençait à faire des siennes, n'ayant rien compris à la leçon, pourtant tartinée, qui lui avait été infligée. On n'avait pas voulu débarrasser le sol grec de ses soudards. Voilà ce qu'il en coûtait. Mais des factieux comme Xénophon

jubilaient. Ce réveil de Sparte était pour eux symptomatique. Il leur prouvait, si besoin était, que leur point de vue avait encore ses chances. Ils pouvaient se réjouir. Il y avait de beaux jours pour la réaction et le caporalisme. Mais laissons cela !

16

À Mégare, nous fûmes hébergés par Stilpon que je n'avais pas revu depuis longtemps et avec lequel je me plus à commenter les peu rassurants événements de ces dernières années. Stilpon n'était pas moins désabusé que moi. Il ne voyait, dans le déroulement des âges, qu'une longue suite de cauchemars. À l'entendre, la solution restait sans issue. En effet, lorsque les partisans de la liberté s'armaient contre les réactionnaires, ils étaient inévitablement conduits, s'ils voulaient vaincre, à s'imposer les dures disciplines de leurs adversaires. Tant que la bataille durait il ne fallait donc plus parler de liberté. On assurait, toutefois, aux combattants que, dès la victoire, toutes les libertés seraient rétablies. Mais la victoire venue, les servitudes demeuraient. Le pli était trop bien pris. Et, finalement, les hommes au pouvoir avaient changé mais le régime était resté le même. Parfois, cependant, au hasard de ces rares périodes heureuses et prospères que l'histoire ménage, à l'occasion, à l'humanité, la liberté, miraculeusement, refleurissait. On aurait pu croire que les peuples, enfin édifiés, allaient tout mettre en œuvre pour qu'elle dure. Pas de danger ! Les peuples n'avaient rien de plus pressé que de l'insulter et de se choisir de nouveaux tyrans. On n'en sortait pas… Stilpon avait raison. Il était vraiment vain de vouloir améliorer le cours des affaires humaines tant que le cœur lui-même des hommes ne deviendrait pas meilleur. Et là-dessus, comme nous tournions en rond, nous allâmes nous coucher.

On se préparait à célébrer les Thesmophories à Éleusis quand nous y parvînmes, au terme de notre troisième étape. À cette époque de l'année, Éleusis était grosse de femmes venues de toutes les cités de la Grèce pour servir le culte de Déméter, ce qui ne manquait pas de donner à la ville un aspect inaccoutumé. Les marchandes à la toilette, les couturiers, les chausseurs, les masseuses, les pourvoyeuses de frivolités et de soins de beauté déployaient leurs éventaires à même la rue. Éleusis n'était plus alors qu'une immense volière retentissante de piaillements vifs. Et, tout cela pour mieux saluer la plus étonnante fantasmagorie religieuse qu'il fût possible d'imaginer.

Je n'étais pas mécontent de mettre les fils de Xéniade à même de juger la qualité d'un tel spectacle. Les deux garçons avaient reçu, jusqu'ici, une éducation religieuse banale. Leurs parents les avaient soumis aux exercices classiques du genre, sans les pousser jamais vers le feu desséchant des mystiques forcenées. J'en avais connu tellement, de ces jeunes gens, dont l'adolescence avait été empoisonnée par des

inquiétudes malsaines et dont l'âme avait été tourmentée par des sorciers avides d'abuser leur nature crédule et de faire d'eux de pauvres loques, rongées par le doute. Croire ou ne pas croire, telle était la question ! Eh bien, cela me plaisait assez que les fils de Xéniade eussent échappé à ce dilemme. Chez eux comme chez moi et comme chez la plupart des êtres, d'ailleurs, toutes ces histoires de bon dieu s'étaient défaites peu à peu sans la moindre crise de conscience et le plus naturellement du monde, à mesure que l'intelligence et la raison venaient à bout des épouvantails de l'enfance dont les nourrices font si grand usage. L'ogre, les dragons ou le tonnerre étaient bientôt relégués au magasin des accessoires inutiles. Croire, dur comme fer, à Jupiter et aux divers tartempions de l'Olympe ne paraissait pas plus décent au jeune homme normalement éveillé. C'était un peu comme si on avait encore voulu le persuader que les enfants naissent dans les choux.

En fait, je me gardai bien d'influencer, en quoi que ce soit, l'esprit de mes deux élèves. Je voulais seulement voir comment ils réagiraient devant les supercheries monumentales des mystères. Je ne voulais pas faire pression sur leurs sentiments. Il me semblait plus loyal de les placer, tour à tour, côté façade et côté coulisse, afin qu'ils voient bien de quoi étaient faites les illusions dans lesquelles les prêtres d'Éleusis entretenaient leurs fidèles. C'est pourquoi je ne ménageai ni mon temps ni ma peine pour qu'ils assistent à toutes les cérémonies, ce qui m'était et leur était facilité par un personnage de l'entreprise des temples que j'avais fréquenté autrefois à Glyphada et qui nous fit entrer partout où nous voulions.

J'avoue que si nous avions conservé au fond de nous la plus petite parcelle de doute, ces mascarades auraient fini de la détruire. Au bout des trois journées consacrées à la commémoration du départ de Coré pour les sombres demeures, symbole de l'aspect triste et endeuillé que prend la terre en ce mois d'octobre, présage de la saison froide, nous n'en pouvions plus de nous étonner de tant de crédulité. Au fond, ce n'était pas le symbole par lui-même qui était choquant. Au contraire, il était même assez beau. Mais ce qui était insupportable, en vérité, c'était toute la cuisine socialo-politique qu'on avait faite autour.

L'aveuglement de la populace des initiables et des initiés était total. Comme en mes jeunes années, j'aurais encore voulu pouvoir dauber le besoin qu'avaient ces pauvres gens de se soumettre aux simagrées des hiérophantes et des dadouques ou des hiérokéryx, comme si la connaissance des secrets des mystères d'Éleusis avait dû leur permettre de transformer leurs destinées et de résoudre le problème de la vie et de la mort. Mais je ne pouvais que les plaindre de la pauvreté de leurs recours. À quoi eussent servi mes railleries ? À quoi, les heures qu'il m'aurait fallu pour leur montrer qu'on ne devait pas avoir honte des

pensées, des paroles et des gestes que la nature nous inspirait ? À quoi, les assurances que j'aurais pu leur donner qu'ils n'étaient pas des animaux ordinaires et qu'ils ne devaient donc pas se laisser dominer par les frayeurs et les paniques irraisonnées, suscitées par les boniments des devins ?

Je me tenais pour impuissant à vaincre l'entêtement universel. Libre à mes semblables de bâtir leur vie sur des évangiles saugrenus. C'était déjà bien assez que j'aie su résister jusque-là aux sollicitations, parfois menaçantes, des fanatiques qui auraient voulu m'embrigader. Cela n'allait pas sans m'attirer quelques désagréments. J'étais montré du doigt par certaines coteries et même, je sus que j'avais été rangé officiellement parmi les incrédules ce qui, en ce temps-là, aurait pu me valoir la mort ou le bannissement. C'est dire si les incrédules se comptaient ! Nous n'étions qu'une infime minorité mais il fallait bien admettre que nos idées étaient de quelque poids, puisque les prêtres et les pouvoirs s'efforçaient de nous réduire au silence et de nous disqualifier dans l'opinion publique en nous faisant tenir pour responsables de tous les échecs de la patrie. Plus d'une fois, mes amis s'effrayèrent des dangers auxquels m'exposait mon point de vue. Et, voulant me sauver, essayèrent de me convaincre. Mais ils me catéchisaient sans succès. Ils prétendaient notamment que j'aurais pu régner dans l'autre monde, tandis que faute de m'être laissé faire, ma survie serait misérable et douloureuse. C'était, de leur part, très gentil d'y penser mais ils oubliaient seulement, avec une obstination touchante, que je ne croyais nullement à la survie ni à l'autre monde. Comment y croire, en effet, quand il m'aurait fallu accepter que les esprits les plus remarquables soient condamnés pour athéisme au bourbier incandescent de quelque enfer, tandis que d'affreux barbouillés se seraient pavanés dans les délices éternelles ? Aussi, je n'en démordais pas. Les dieux n'étaient pour moi que pantins obscènes et j'avais fait mienne la formule : le cléricalisme, voilà l'ennemi !

Il reste que j'étais alors persuadé que le temps, la civilisation et la science auraient raison de ces superstitions. On voit si j'étais naïf par certains côtés ! J'étais loin d'imaginer, en effet, de mon vivant, que vingt-trois siècles après ma mort, les habitants de notre planète en seraient encore à faire ânonner à leurs moutards les niaiseries du catéchisme. Une telle persistance de l'obscurantisme suffirait à expliquer pourquoi, en dépit de l'intelligence et du génie dont elle a pu faire preuve au cours des siècles, la race humaine n'ait jamais pu parvenir à trouver le bonheur et la paix.

Pourtant, et je tiens à signaler le curieux paradoxe, la postérité ne m'a point maltraité sur le terrain religieux. Nul n'a plus violemment que moi dénoncé les duperies et les ignominies ou les imbécillités des

cultes et de leurs sorciers. Nul n'a été plus épargné. Comment se fait-il ?

J'ai d'abord pensé que ce qui avait toujours dû impressionner le plus les cléricaux, c'était la jactance hargneuse et indignée des diatribes de ma jeunesse de même que l'affectation ascétique de la conduite que j'avais alors. Mais quelle erreur que la leur, s'ils m'ont prêté une âme de prédicateur et une vocation d'ermite ! Je n'avais, en effet, que mépris pour les harangueurs, avocats ou tribuns, qui font profession de vivre aux dépens de ceux qui écoutent leurs belles paroles et j'évitais désormais de confondre les facilités du dénuement volontaire avec les macérations masochistes.

Quoi qu'il en soit, les cléricaux me furent favorables. Au point que voulant à toute force m'annexer, ils n'hésitèrent pas à inventer de toutes pièces un autre Diogène, saint homme s'il en fût, truffé de vertus, aussi grave qu'estimable, mais en lequel je n'ai jamais pu me reconnaître. Je ne sais quel bon apôtre alla jusqu'à admirer tellement mes propos qu'il prétendit sans vergogne les donner en exemple à ses ouailles pour les aider à gagner ce ciel qu'il leur faisait miroiter ! C'était là, on en conviendra, une assez belle escroquerie puisque l'on n'avait pas encore inventé, au siècle où je vivais, cette machine infernale à décerveler et à émasculer qui a commencé à faire parler d'elle sous Ponce-Pilate. Tel autre bon apôtre allait encore plus loin et, dans une sorte d'acharnement laudatif, me jugeait plus grand et plus puissant qu'Alexandre, ce en quoi je ne me sentais nullement flatté.

La façon dont je pensais, dont j'agissais et dont je vivais pouvait-elle, franchement, s'ériger en maxime et devenir quelque autre bible, prendre force de dogme, de système philosophique ? Je n'en avais cure. Et j'en abandonne volontiers l'étude aux fouilleurs de grimoires. Les obsédés de la fiche et de la notule n'ont pas chômé, je le sais. Que n'ont-ils pas été chercher, eux aussi ! À les suivre, on se figurerait, tout simplement, que j'ai été quelque chose comme l'ancêtre des pèlerins, moinillons et autres derviches ou fakirs qui ont pullulé depuis, de siècle en siècle, par millions comme des rats d'égout. On a aussi voulu voir en moi une sorte de théoricien des patronages, phalanstères, monastères comme de toute vie organisée en commun, selon des principes rigides. Or, s'il y a eu une chose dont j'ai eu horreur jusqu'à la fin de mes jours (effrayé des excès que j'avais pu commettre en ce sens, à mes débuts) c'était bien de régenter mon voisin et de le plier à une règle.

Je n'en ai jamais voulu à ceux qui ont monté en épingle l'existence exemplaire de certains êtres pétris d'humilité et de sagesse, mais pourquoi leur ont-ils, chaque fois, attribué mon parrainage ? Quoi de commun entre Diogène et ces saints du calendrier complètement

asservis aux superstitions de leur foi et parvenus au suprême détachement par des chemins tous différents de ceux que j'avais empruntés ? Eux ont soumis leur volonté et leur intelligence aux croyances d'une félicité éternelle. Moi, au contraire, c'est dans l'exaltation de mes sens et de ma lucidité que j'ai atteint l'indépendance du bonheur. Eux ont sauvé leur âme, croient-ils, dans un pari navrant, laissant pourrir ainsi leur esprit et leur corps vivants. Moi, au contraire, j'ai promis un repos infini à mon âme après ma mort et j'ai sauvé mon corps et mon esprit, à chaque jour que je vivais, de l'enlisement et du mensonge.

Je me suis donc fort bien passé des dieux. Mais je crois que s'il m'avait fallu en désigner un, c'est le soleil que j'aurais choisi. J'étais si sensible aux effets de la température, j'aimais tant la lumière du jour et la chaleur, que j'ai pu, parfois, rendre grâce à la grosse boule de feu qui m'accordait tout cela. Oui, il m'arrivait de remercier le soleil de faire le ciel si bleu, la mer si scintillante, de nuancer les reliefs, d'aviver les couleurs, d'exaspérer les parfums des fleurs ou de réchauffer mon corps. Que de fois, couché sur le sable d'une plage et sentant sur ma nudité une ombre fugace, n'ai-je pas désiré la caresse enveloppante de ses rayons ?

Je n'étais pas moins reconnaissant aux vagues de la mer des ébats qu'elles me permettaient, à la nature entière des chants et des métamorphoses qu'elle me prodiguait. La foudre pouvait me tuer, la terre s'ouvrir sous mes pas ou la tempête m'engloutir, je n'aurais vu dans ces catastrophes qu'un des mille accidents possibles de mon existence, qu'un mouvement aveugle des éléments, non voulu, non punitif et donc non susceptible d'être écarté par les plaintes et les jérémiades de ces dévots qui craignent à ce point les dieux qu'ils leur prêtent, en intentions mauvaises, la volonté obscure qui commande toutes les contrariétés dont ils sont affligés ou de ces prétendus libres penseurs qui touchent du bois ou se livrent à quelque autre simagrée pour conjurer le sort à chaque présage fâcheux.

Je ne peux pas dire que ces manèges ne m'indisposaient pas. Longtemps, j'ai même cru que j'arriverais à démontrer leur insanité. Mais j'ai compris que ma prétention à réformer et à redresser quoi que ce soit ou qui que ce soit friserait vite l'impertinence. Rien à faire pour vaincre ces préventions obtuses que les pouvoirs favorisaient malignement. Parbleu, c'était là ce qui asseyait le mieux leur puissance. Quand ils jetaient leurs peuples dans une guerre, ils savaient bien que la meilleure façon de les contraindre au sacrifice de leur vie, c'était encore de suspendre au-dessus de leur tête une menace plus effroyable que la mort. L'homme redoute le fer de son ennemi, mais il marchera vaillamment vers lui s'il est persuadé que des dieux peuvent

lui tenir rigueur de son effroi. C'était donc bien en vain que je me débattais contre ces ombres, contre la falsification universelle des idées et des sentiments, contre les totems de l'héroïsme, contre les mystères en peau de lapin, les cérémonies grotesques du sacré, les impératifs de bonne femme et les tabous moralistes des temples et du civisme.

C'était, du même coup, me mettre à peu près tout le monde à dos. Je n'avais pas seulement contre moi tous les conformistes, tous les peureux de l'au-delà, tous les tièdes en mal d'éternités conditionnelles, tous les exaltés du grand pari, mais encore les dissolus qui savent bien que rien n'est plus favorable au licencieux exercice de leurs vices qu'une bonne religion aux garde-fous hypocrites. L'époque était, on le sait, passablement faisandée. Mon comportement, encore qu'il ne contraignît personne, faisait ombrage à beaucoup, aussi était-il vilipendé et c'était, contre moi, une haineuse et toujours nouvelle cabale fomentée par les bien-pensants et les corrompus de la cité, avides qu'ils étaient, avant tout, de jouir bassement de leurs prérogatives.

17

À Athènes, où nous parvînmes enfin, j'avais conservé, malgré six années d'absence, des amitiés et des affections dont la chaleur, à mon arrivée, me toucha. J'avais vieilli, cela pouvait se lire sur les visages, mais je sentais qu'on me savait gré, aussi, d'avoir conservé à ma vie sa pétulance d'autrefois. Ainsi accueilli, je fus du jour au lendemain porté aux nues par tous ceux qui osaient encore penser librement. Je n'étais pas fâché d'exposer les fils de Xéniade à ces contacts qui, par leur acidité et leur virulence, risquaient de provoquer des réactions qui montreraient si oui ou non, désormais, leurs actes restaient l'expression de trop beaux principes ou s'étaient, au contraire, déjà accordés à leur être.

Quant à moi, tiraillé de tous côtés par les uns et les autres, je fus vite étourdi par l'empressement que chacun mettait à m'avoir dans son jeu. Ma vogue était telle que je ne pouvais plus faire un geste, manifester un goût, prononcer une parole sans qu'aussitôt mille trissotins ne s'enorgueillissent de m'imiter. Moi qui n'avais pas pondu une ligne depuis mon départ, il suffisait que je griffonne vingt pages de confession anodine pour que cette poussière fasse l'effet d'un gros pavé dans la mare. C'était à croire que je ne pouvais plus prendre la plume sans ébranler les assises les plus solides. Pluie de lettres, avalanche de questions, marée de propositions, d'attaques ou d'éloges supercoquentieux ! Il m'eût fallu une escouade de scribes pour y répondre…

Je pris donc le parti de ne vivre que pour moi, montrant Athènes et ses dessous à mes deux jouvenceaux. La saison n'étant pas encore trop rigoureuse, nous mangions dans la rue sous quelque auvent ou corniche. Eh bien, même cela échauffait les cervelles jusqu'à l'ébullition. Autant cette innocente fantaisie faisait se pâmer d'aise les snobs, autant elle déchaînait les indignations des grincheux qui criaient à l'impudence. Ceux-ci allaient jusqu'à me reprocher de me plonger à plaisir, et par système, dans la mise en pratique du scandale public. Je l'avoue, j'étais confondu par des raisonnements si boiteux. Je voulais bien qu'on épargnât à la vue de nos semblables le spectacle de nos postures et de nos efforts quand nous nous délivrons de nos excréments ou de nos urines. Et si les couples qui font l'amour prenaient tant de précautions pour se cacher, sans doute fallait-il supposer que c'était parce qu'ils n'étaient pas sûrs de l'harmonie et de la beauté de leurs enlacements. Mais il y avait aussi des goinfres dans

les banquets, des pétomanes et des postillonneurs, des sans scrupules qui puent des pieds ou de la bouche dans les réunions les plus huppées. Casser la graine à un coin de rue, quoi de plus innocent ? En tout acte humain, ce qui comptait d'abord, à mon sens, c'était l'esprit dans lequel il était accompli. J'avais toujours pensé que seule la laideur détermine l'impudence.

Bref, nous laissions grincheux grincher, portant d'un pas allègre à travers le Céramique, encore empli de promeneurs en représentation et excités par l'approche du repas, le poisson grillé, le pain frais, le fromage, l'oignon et l'outre de vin dont nous venions de faire l'emplette et que nous allions, peu après, déguster en toute quiétude intellectuelle, dans le cadre de notre choix. C'est curieux ! Il faut que les gens vous cataloguent. Et ce qu'ils eussent permis dédaigneusement à une mendiante ou à un porte-faix, ils le trouvaient ostensible de la part de Diogène. Vexés des libertés que j'osais prendre avec les convenances, ils en profitaient pour me ravaler au dernier rang. Fi ! On voyait trop, à mes façons rustaudes, que je n'étais pas un homme de bonne condition. Ces paltoquets, diminués qu'ils étaient par les énervements du luxe et les piétinements de l'amour-propre, ne pouvaient pas me pardonner de faire si peu de cas de ma marionnette. Incarnant, malgré tout, à leurs yeux, un personnage important dans la cité, il leur semblait que mes façons de faire portaient tort à leur propre dignité. Dans leur quant-à-soi, ils se sentaient bafoués. Ô déceptions amères du redresseur de torts ! C'était bien en pure perte, en effet, que j'aurais tenté de montrer le chemin de la simplicité à ces cabots. Je revenais de trop loin pour perdre mon temps, désormais, en ces escarmouches. Il y avait un meilleur emploi à faire des années qu'il me restait à vivre.

Et donc, au point de reprendre haleine, il ne me déplaît pas de suspendre ici mon gribouillage avec le sourire complice et bienveillant de qui n'est pas si enflé de sa personne qu'il ne sache que les hommes sont ce qu'ils sont, que la terre tourne, que l'endroit vaut l'envers, que chacun doit voir midi à sa porte, mais qu'il doit y avoir tout de même deux poids si deux mesures, étant toutes là belles vérités pas si creuses qu'on pourrait croire.

DEUXIÈME PARTIE

18

Qu’on se le dise, je n’étais pas, en dépit du genre d’existence que j’avais fait mien, considéré par tous les Athéniens comme un vulgaire ilote. Seuls, me brocardaient lâchement les profiteurs.

Athènes, en ces années, était plus que jamais la proie des marchands. Marchands de politique et de diplomatie, marchands donc de belles paroles et de mensonges, marchands aussi par la force du glaive et de la calomnie, marchands de littérature enfin et marchands de religion. Dans cette cité hautaine et fleurie, à la fois parée de monuments sublimes et truffée de cabarets de nuit, aux échanges intellectuels les plus subtils et aux facilités les plus vulgaires, c’est en vain (fût-ce dans les écoles philosophiques guindées ou dans les milieux gouvernementaux influents) qu’on eût cherché un être capable d’aller constamment au-delà de soi, comme si la fièvre même de ces lieux, maligne, avait chaque matin ruiné les velléités courageuses.

Les moins lâches se bornaient à phraser. Pliant devant de fallacieuses exigences, retranchés dans leurs commodités, repus d’aisances, ils se plaignaient avec des mines chagrines de leur attachement aux pompes du siècle. Et de m’envier ! Hélas ! s’en allaient-ils, nos charges, nos biens nous paralysent. Que ne sommes-nous, comme vous, libres d’aller et de dire, sans soucis et sans pouvoirs à ménager ! Tous les soirs, ils vérifiaient anxieusement la fermeture éprouvée de leurs maisons et l’enduit croûteux de leurs cervelles. Jadis, j’avais pu fustiger à plaisir ces faux amateurs d’indépendance. À présent, sachant bien qu’ils étaient incurables, je les trouvais presque cocasses.

Dès qu’ils avaient appris ma mésaventure crétoise, puis le marché que j’avais conclu avec Xéniade, mais surtout depuis que j’étais revenu à Athènes, ils n’avaient cessé de se décarcasser pour m’arracher par tous les moyens à ce qu’ils supposaient être, pour l’indomptable vaurien que j’étais, une odieuse servitude. Diogène, esclave appointé de Xéniade ? Allons, cela ne se pouvait ! Il fallait faire quelque chose. De cancans en chuchoteries, de bouche en oreille, mon odyssée avait subi de fortes altérations et l’on n’était pas loin de me plaindre beaucoup plus qu’il ne fallait. On lasserait rapidement ses amis si on s’aventurait à les obliger à chaque instant pour des riens. Mais c’est d’un prompt et toujours sincère mouvement qu’ils s’élancent à votre secours s’ils vous croient sérieusement en danger et s’ils s’imaginent qu’ils pourront vous tirer d’affaire une fois pour toutes.

Mes amis d'Athènes, émus à tort par mon sort, décidèrent donc mon rachat et me supplièrent de demander ma liberté à Xéniade, forts qu'ils se savaient de pouvoir rassembler à eux tous une somme assez importante à lui donner en rançon pour lui faire lâcher prise. Leur initiative partait d'un très bon sentiment mais Xéniade, lui-même, m'avait généreusement offert de m'affranchir. Il s'était assez attaché à moi pour souhaiter d'abord mon bien et ma paix, pour me préférer à soi. C'est, je pense, un assez beau trait de caractère qui vaut d'être honoré. Quant à moi, je me trouvais parfaitement heureux auprès de lui et des siens et c'était de mon plein gré que j'envisageais de mener la vie, d'ailleurs intérieurement si libre, qu'il avait su orchestrer pour moi.

Quel avantage aurais-je eu à changer de condition ? En titre, en nom, j'étais esclave, puisque tel était le contrat officiel qui me liait. Mais, en fait, est-ce qu'ils n'étaient pas aussi des esclaves, les prétendus hommes libres, ceux qui avaient droit au titre trompeur de citoyens ? Est-ce que ce n'était pas un autre esclavage (et d'un caractère plus humiliant encore) que d'être soumis comme ils étaient à la cité, réduits au bon plaisir des chacals du pouvoir, sans aucune autonomie et finalement condamnés, dans leur corps comme dans leur esprit, à des sujétions plus graves que celles de l'esclave à sa meule ?

Déjà, avant ma captivité, en tant qu'étranger, je n'avais pas voix au chapitre dans la cité. Mais je ne m'en plaignais pas. Bien que je dusse vivre alors dans des conditions qui faisaient se comporter vis-à-vis de moi la démocratie régnante comme une oligarchie, je n'étais pas assez sot pour ne pas comprendre que c'était encore en Attique que la vie était la plus douce. Le rang de citoyen m'étant interdit, pourquoi devenir métèque ? C'était trop compliqué, pour commencer. J'avais à l'avance horreur de la procédure à laquelle il m'aurait fallu plier. Les lois, telles qu'elles étaient faites, étaient manifestement conçues pour mettre le plus grand nombre possible de bâtons dans les roues. J'aurais dû faire ma cour, intriguer, profiter des influences, me pousser, me faire bien voir, quémander, me mettre enfin aux pieds de morveux que je méprisais.

Je ne dis pas que l'idée ne m'en était pas venue, au début, il y avait vingt ans de cela, quand j'avais débarqué pour la première fois à Athènes. Je m'étais même mis, alors, en quête d'un parrain qui m'aidât à régulariser ma situation et qui eût pu me présenter aux fonctionnaires chargés de rendre ce genre d'édit. On m'avait répété qu'en m'entêtant dans ma position de hors-la-loi, je risquais, à chaque instant, d'être victime d'une action publique qui pouvait, à la fin, se sanctionner par l'esclavage pur et simple. Tandis qu'en devenant métèque…

Allais-je ou non franchir le pas ? Après tout, était-ce si tentant d'être dans la peau d'un métèque ? Un métèque ne pouvait pas avoir de propriété foncière, ni contracter mariage avec une citoyenne. Voilà déjà qui ne me faisait ni chaud ni froid. Je ne possédais rien, pas même l'ambition de posséder quoi que ce soit, et j'étais loin de songer au mariage. Mais, en récompense, si les sacerdoces de la cité restaient interdits au métèque, il pouvait, quand il voulait, participer aux cérémonies religieuses, assister aux sacrifices et aux banquets sacrés. Il avait sa place dans nombre de jeux et concours, pouvait même se faire initier aux mystères d'Éleusis, figurer dans le cortège des Panathénées, tenir l'emploi de chorège aux Lénéennes. Ma foi, dévot comme j'étais, on gage si ce programme avait chance de m'allécher. Enfin, dans la vie privée, rien ne distinguait plus le métèque du citoyen. Le métèque pouvait s'entretenir sur un parfait pied d'égalité avec les bourgeois les plus cossus, loger où bon lui semblait, rivaliser d'élégance avec les dandies de la cité.

Mais il y avait quelques petites contre-parties qui m'effarouchèrent. Métèque, j'aurais été soumis à un ensemble de devoirs et d'obligations civiques dont je n'avais cure. Paiement d'impôts, servitudes militaires, assujettissement servile aux destinées nationales, toutes choses fort convenables pour des gens qui n'avaient de cesse de se fondre dans la collectivité et d'être rangés dans la catégorie honorée des conformistes, mais que je n'aurais pas facilement supportées.

Esclave de Xéniade, j'étais vraiment dans la situation idéale pour échapper aux cauchemars sociaux. Je ne dépendais plus des caprices de la collectivité, mais seulement de mon maître. Et quel maître je m'étais choisi ! En pouvais-je rêver de meilleur, de plus libéral, de plus indulgent ? Il me couvrait, écartait de moi toutes les tracasseries, m'aidait enfin à réaliser ce que je sentais de plus valable en moi, en me laissant vivre à mon gré, selon mon rêve. Toutefois, respectueux comme j'avais toujours été des contrats implicitement signés avec les uns ou les autres depuis que j'étais au monde et, puisque je vivais au milieu des hommes, estimant que je n'avais pas le droit de me désintéresser de leurs agitations (ou de les renier), je m'efforçais, par mes actes et mon exemple, de mériter ma place parmi eux. Tel quel, je ne pense pas qu'il ait jamais existé un être plus profondément libre que moi sur la terre. Mon regret (si j'en ai un) c'est de n'avoir pas eu plus d'imitateurs. Parbleu, diront mes détracteurs, que serait devenue l'humanité si chacun avait ainsi laissé libre cours à son égoïsme ? Je ne le sais que trop. Il n'y a pas de bonheur possible sans égoïsme, pas la moindre chance d'être soi sans porter tort à autrui, pas d'existence farouchement personnelle sans propension au sauve-qui-peut. Je me console en me disant qu'il n'y a pas de contribuable, pas de soldat, pas de fonctionnaire et pas de sorcier qui, par son zèle, son dévouement et

sa passion, ne soit plus coupable encore envers ses semblables dont (par la force des choses) il brime la personnalité, limite les élans, asservit les pensées, caporalise les mouvements, régente les affections, exploite les activités, réquisitionne la descendance et fait finalement couler le sang. À aller au fond du problème, tous ces citoyens qui se rengorgeaient, tous ces métèques si apparemment dociles, passaient leur temps à truquer les cartes, à se faufiler en douce, à passer à travers. Pour eux, je n'étais qu'un hors-la-loi méprisable. Et pourtant, la loi (j'entends la loi naturelle) c'était sans doute moi qui la respectait encore le mieux. S'ils me condamnaient moralement, c'est parce que je ne me pliais pas à leurs codes et parce que je leur faisais l'affront de rester fidèle au seul qui vaille. Que pouvais-je faire que rire de ces sots qui avaient perdu le sens des mots ?

19

La vie est pleine de contrastes. C'est cela, sans doute, qui la rend si passionnante. Si fidèle que soit l'amitié de vos amis, elle ne peut être unanime. La sollicitude affectueuse de Xéniade, de ses fils, de toutes mes connaissances athéniennes m'avait été très agréable, on le conçoit. Il fallait une trahison pour compenser. Une trahison faite d'injustice et d'incompréhension. Une trahison qui me coûta un ami dont l'appui, jusque-là, ne m'avait jamais manqué. C'est là, maintenant, l'histoire exemplaire d'Hypsias que je vais dire.

Hypsias est une figure qui aurait dû apparaître beaucoup plus tôt dans ces pages. Plus âgé que moi de quelques années, Hypsias, dont la postérité n'a pas même conservé le nom, était vraiment quelqu'un. Il ne m'avait pas attendu pour mener sa vie selon son humeur, qui était noble et indépendante. Peut-être trouva-t-il seulement ensuite dans mon cas un encouragement à s'affranchir totalement des tabous les plus sordides. Mais, pour être véridique, je me dois de dire que c'est surtout moi, en mes débuts à Athènes, qui profitai de sa riche expérience. Dès nos premières rencontres, je découvris en lui une nature proche de la mienne et comme un frère. Chaque jour de plus vécu, ensuite, ne fit que confirmer cette entente, d'autant plus solide et constante que je ne cherchais jamais à avoir raison contre lui mais, au contraire, m'évertuais à admirer, à approuver et à imiter ses façons et ses dires, comme fait un cadet déférent vis-à-vis d'un aîné dont il a reconnu les prestiges. Première conséquence capitale de cette tutelle librement consentie : ma rupture, sur les conseils d'Hypsias, avec Antisthène. Plus tard, comme Hypsias avait quitté Athènes pour Pharis en Lacédémone, trou perdu, nous ne pûmes nous voir que rarement, mais nous correspondîmes de manière assez régulière et, de mon côté, j'eus à cœur de lui soumettre la première lecture de chacun de mes travaux littéraires.

À mon retour de captivité, quelles ne furent pas ma surprise et ma joie de le retrouver à Corinthe, où le règlement de certaines affaires d'État, dont il s'occupait, venait de l'appeler. C'était une rencontre inespérée et j'en attendais merveilles. Il y avait toujours eu, chez Hypsias, une ironie si vigilante, un sens de l'humour si aigu, que j'avais hâte de lui faire part des événements et des épreuves dont j'avais été le jouet en ces dernières années. J'avais plus que jamais besoin d'entendre l'amère cocasserie de son rire lucide et de goûter, en sa société loufoque et virile, cette sécurité qu'apporte avec elle la

cinglante certitude du doute. Je me souvenais que ce garçon, extraordinairement doué pour les choses de la politique, avait eu l'élégance de n'en point faire carrière et avait conservé de ce fait une originalité de jugement bien rare en ce siècle de forcenés. Je me souvenais aussi qu'Hypsias, capable plus que quiconque d'enfanter de belles œuvres d'art, s'en était abstenu discrètement avec le dédain de celui qui, bien que déjà très averti par ailleurs, vient de toucher le fond de quelque nouvelle vanité et découvre qu'après tout, s'il n'existe pas une urgence de l'œuvre d'art, il importerait plutôt d'apporter tout son soin à sa propre vie. On sait que j'avais fini par adopter une ligne de conduite identique. Il me semblait que cette coïncidence allait nous permettre de resserrer encore plus nos liens d'amitié. J'allais pouvoir lui montrer que, pour s'être aventuré sur les terrains les plus mouvants, mon personnage avait réussi à en revenir à peu près sain et sauf et avait même su se rallier à certains points de vue qu'Hypsias avait toujours fort logiquement défendus. Hélas, je ne me doutais pas qu'Hypsias n'avait à la fois renoncé aux ambitions politiques et artistiques qu'après avoir pris conscience de son impuissance créatrice et que s'il s'en tenait ombrageusement à cette position désabusée mais facile, il avait aussi fini par laisser parler en lui le vieil homme.

Physiquement pourtant, Hypsias n'avait pas vieilli. Il ne m'avait même jamais paru si en forme. Mais je ne sais quoi en lui s'était fait jour, qui me choquait. C'était comme si sa lucidité avait tourné à l'aigre. Et, comme si, l'âge aidant, il s'était mis, lui, le renverseur d'idoles, à défendre toutes les conventions capables, à l'entendre, de le préserver. Ainsi, je le surpris à exalter devant moi la terre de ses pères et la dévotion familiale. Hypsias était devenu, en somme, un monsieur sérieux aimant, d'une affection bien apprise et bien docile, papa et maman, sœurettes et frérots, tantines et tontons. Il ne parlait plus qu'avec attendrissement du jour où il pourrait enfin se retirer dans son village natal, au milieu des siens. Devenu du même coup économe et parcimonieux, déjà tout son argent était consacré à l'acquisition de parcelles de champs, en vue d'arrondir le domaine ancestral. Ce gâtisme précoce se compliquait d'un culte des morts inattendu, mais désormais bien ancré. Enfin, à mon ébahissement, Hypsias, jadis si frondeur et de tempérament si altier, trahissait, dans tous ses propos comme dans toutes ses façons, une tendance nouvelle à se courber obséquieusement devant les princes en faveur ou ses supérieurs, à craindre pour la place de dignitaire qu'il devait à je ne sais quelle haute protection, à faire le prudent, à rechercher les honneurs et surtout, dans ses lettres et rapports, à n'écrire plus rien de tendancieux ou de subversif qui risquât de compromettre sa carrière et sa tranquillité.

D'abord, j'essayai de ranimer en lui les cendres de cet ancien feu

que j'avais admiré. J'évoquai, à dessein, l'enthousiasme et la hardiesse de nos premières années d'amitié, lui citant tels ou tels épisodes où nous avions pu nous prouver à nous-mêmes que nous n'étions pas des faillis. Je lui rappelai telles choses qu'il avait osées, telles paroles qu'il avait prononcées, telles promesses qu'il avait faites et, notamment, celle de ne jamais s'enfermer dans la triste peau d'un homme riche ou d'un plat courtisan. Allons, il n'était pas trop tard ! Il pouvait encore abandonner ses biens amassés, rendre sa fonction, repousser les cordons et les charges et retrouver son indépendance. Mais rien n'y fit. Il était implacablement enfermé dans le système qui l'avait vaincu. Je le sentais mûr pour s'engager dans le jeu, toujours lâche et toujours fourbe, d'une carrière brillante où la nécessité de plaire engendre avec soi l'ennui et le renoncement. Resté célibataire, de plus en plus pot-au-feu, pantouflard, étroit bourgeois, entre un chien et une maîtresse dont la compagnie le préservait de la solitude et qu'il renvoyait, qui à sa niche, qui à ses lessives, quand il en avait assez, il se laissait garder par l'un et dorloter par l'autre sans leur accorder jamais autre chose en retour que l'ample ration de ses quolibets.

On le gage, j'étais fortement déçu. Toutefois, par une de ces faiblesses propres à la condition humaine, j'aurais sans doute fait taire mon intransigeance et me serais évertué à composer avec ce nouveau personnage, pour mieux le comprendre et pour sauver, tout au moins, la façade de cette amitié dont j'avais été si fier jusque-là si, par surcroît, Hypsias ne s'était révélé à moi sous un autre jour plus fâcheux encore. Déclarons-le tout simplement : Hypsias, oublieux d'un temps où ses révoltes et ses sarcasmes étaient célèbres, en était venu à haïr à ce point l'humanité et à se croire si lucide qu'il se refusait à faire la moindre différence entre les divers comportements des peuples. Il prétendait qu'il n'y avait pas de position absolue et que si chaque groupement humain se voulait civilisé c'était seulement dans la mesure où ce groupement se persuadait de la barbarie de ses voisins. Moi qui venais de croupir pendant plusieurs années dans les geôles crétoises et qui me sentais, plus que jamais, décidé à haïr les violations arbitraires, je le trouvais un peu fort. Il me semblait que j'étais tout de même assez bien placé, par le fait même des vexations auxquelles j'avais été exposé, pour apprécier des méthodes et des conceptions qui étaient la négation de la vie et qui faisaient honte à leurs protagonistes. Eh bien non ! selon Hypsias, mon expérience malheureuse ne me donnait nullement droit au chapitre. Après tout, je n'avais pas à me vanter de ce qui m'était arrivé (mais qui disait que je m'en vantais ?). Et, avant de juger, j'aurais été bien mieux inspiré si j'avais tenu compte aussi des ignominies commises au nom de la civilisation par les Athéniens (mais qui disait que je n'en étais pas justement offusqué ?). Bref, de proche en proche, ses propos finirent par s'envenimer. Par quelle mouche

soudainement piqué, je ne sais, perdant toute mesure et toute pudeur, Hypsias, s'emportant, m'accabla des injures les plus féroces, prétendit que je ne savais pas penser, que j'étais de mauvaise foi, que je n'avais aucune culture politique de ces questions et que je ne faisais pas autre chose que reprendre des arguments éculés. Selon Hypsias, j'étais devenu, moi aussi, un lamentable et ridicule patriotard, un revanchard de la plus basse espèce et donc, je n'avais qu'à la boucler. Les larmes m'en vinrent aux yeux. Comment pouvais-je être à ce point méconnu ? Je ne voulais en croire mes oreilles. J'étais si bouleversé, si déchiré, que je ne savais plus que rétorquer. Je bredouillais comme un innocent. J'en venais même à présenter mes arguments d'une façon si sotte qu'Hypsias n'avait aucune peine à les retourner contre moi pour me mettre en faute. En même temps j'étais morfondu parce que je sentais que cette conversation marquait la fin de notre entente. J'eus assez de sang-froid, cependant, pour y couper court. Du reste, à quoi bon lutter davantage ? Que m'importait, à présent, d'obtenir d'Hypsias le retrait de ses accusations ? Quelque chose venait de mourir en moi. Rien ne pourrait faire qu'Hypsias n'ait blasphémé et ne m'ait montré que, pour avoir eu la chance d'être préservé du pire, dans son être et dans ses sentiments, au cours des épisodes les plus sauvages de notre époque, il n'avait pas su faire la différence qui s'imposait entre ceux qui respectaient la vie humaine et ceux qui la bafouaient. Quand nous nous quittâmes, parlant de la pluie et du beau temps, par une complicité mutuelle, nous nous serrâmes la main mais nous comprîmes l'un et l'autre que c'était pour la dernière fois.

Je fus long à me remettre de ce coup. J'avais toujours attaché beaucoup d'importance à l'amitié, et particulièrement à la sienne. Le reniement d'Hypsias en marquait la faillite. Soudain, je doutais. Si une amitié aussi solide et aussi ancienne pouvait se rompre avec cette facilité, quelle valeur pouvais-je dorénavant accorder à l'affection toute neuve de Xéniade et de ses fils ? Ne me jetteraient-ils pas à bas avec la même désinvolture ? Et quel cas devais-je faire, aussi, de la sympathie attentive de tous ceux dont j'avais fait des amis familiers ? Ne me fallait-il pas douter, enfin, de l'amitié même ? En venir à supposer que ces accords intimes d'homme à homme ne reposaient jamais que sur des malentendus et des faux-semblants ? Me résigner à croire que chacun était muré en soi, incommunicable et volontairement sourd ? Par bonheur, le voyage que je devais faire quelque temps après à Athènes vint à point dissiper ce malaise. Je vis que ma longue absence n'avait pas réussi à effacer mon souvenir dans tous les cœurs. Les compagnons de mon passé ne m'avaient pas oublié. Leur ardeur à s'intéresser à mon sort, la manière si charmante et si chaude avec laquelle ils m'accueillirent, leur compréhension, la parfaite identité de nos opinions, tout cela fit très vite lever mes préventions. Je sus que je

ne devais pas généraliser. Mais je découvris, en même temps, qu'à vouloir trop exiger de ses proches, on risquait de les perdre. Sans doute y avait-il de la noblesse et une sorte de courage à pratiquer l'amitié avec rigueur, en rejetant impitoyablement hors de son chemin tous ceux qui ne s'accordaient pas exactement à soi. Mais, à ce compte, il était inévitable qu'on finisse dans l'hypocondrie et qu'on cesse bientôt de pouvoir fréquenter un seul être humain. Tout compte fait, peut-être était-il plus décent et plus juste d'accepter les individus tels qu'ils étaient, de les estimer pour ceux de leurs jugements auxquels on pouvait souscrire et de glisser sur les autres, sans insister, en s'évertuant, toutefois, à les comprendre sinon à les valider.

20

J'eus quarante ans. Ce fut pour moi la fin d'un âge, le commencement d'un autre. Je me sentais dépérir. Laïs me manquait. Je l'avais hélas ! cherchée en vain à Athènes. On la disait en voyage. Tous ceux qui l'avaient fréquentée, durant mon absence, m'assuraient qu'elle n'avait cessé de parler de moi et d'attendre mon retour. Allais-je maintenant la perdre ? Elle avait pourtant dû apprendre ma délivrance. Pourquoi se cachait-elle ? En vérité, je ne savais comment retrouver sa trace.

Cela faisait plus d'un mois que les fils de Xéniade et moi étions installés à Athènes. L'hiver était venu. Un hiver très doux, sans froid ni pluie, dont les journées étaient fidèlement réchauffées par un soleil plein de tendresse. Je mesurais toutefois, avec un certain désenchantement, à quel point m'avaient usé mes années de réclusion. Je ne savais pas encore que je vivrais très vieux, mais du moins je n'étais pas sans appréhender l'approche de la vieillesse. Tous mes actes s'en trouvaient marqués. J'étais obsédé par le peu de temps qui me restait durant lequel je pourrais dire encore que j'étais jeune. Plus que tant de printemps, plus que tant d'étés devant moi. Ensuite, ce serait fini. Je n'oserais plus me montrer nu sur la palestre ou sur la plage, au milieu des adolescents. Il faudrait que je cache ma carcasse usée, comme je l'avais vu faire déjà à tels de mes aînés. Je perdrais l'attention de la jeunesse. Je me démoderais. On se détournerait de moi. Et ne devais-je pas prendre pour une première preuve de désaffection l'insistance avec laquelle on me tenait à l'écart des nouvelles écoles en vogue dont j'avais été, pourtant, un des instigateurs ?

Autre signe de vieillissement, sans doute : je finissais, moi aussi, par me détacher de mes anciens maîtres. Je ne reniais certes pas ceux que j'avais élus vingt ans plus tôt, mais je sentais que je n'avais plus besoin d'eux, que je n'attendais plus rien de leurs exemples ni de leurs conseils. C'était de moi-même, désormais, que j'exigeais les réponses aux questions encore en suspens. Je n'avais jamais été si seul, si durement livré à mes limites, à mes exigences. Une à une, toutes les figures que j'avais admirées, toutes les idées que j'avais servies, toutes les folies que j'avais chéries se fripaient, se défaisaient, s'en allaient dans la tombe. Ce n'était plus, devant moi, qu'une levée toujours fringante et souvent insolente de figures inconnues, d'idées creuses, de folies tristes. À mon autorité reconnue, au respect qui commençait à

m'entourer, à mon crédit, à mon renom, je comprenais que j'avais cessé d'être dans le camp de ceux qui attendent des révélations pour passer dans celui de ceux qui en apportent.

On m'écrivait, on m'invitait, on me citait. J'étais un homme reconnu, applaudi, coté. En somme, j'avais pleinement atteint le but que je m'étais fixé autrefois, dans la griserie bébête de mes vingt ans. Mais j'étais en même temps tout marri de n'en éprouver pas plus profitable émotion. Ainsi, ce n'était que cela, la gloire ! Ce petit frisson agréable, ce sourire qui fait fleurir vos lèvres sous l'hommage, cette crainte un peu cabotine au moment où l'on entend prononcer son nom en public, sans savoir encore si c'est pour l'éloge ou la critique, ces questions extasiées qu'on vous pose, ces regards curieux, avides, que l'on surprend dans les yeux des gens qu'on vous présente, cette déférence agaçante des amateurs, cette familiarité affectueuse des patriarches… je ne peux pas dire que j'y étais complètement insensible, mais je concevais mal que j'aie pu croire jamais que c'était là une nourriture indispensable à ma vie. Je ne pouvais me faire à l'idée que j'avais grandi. Si l'on me classait, désormais, au niveau des meilleurs, il me semblait que ce n'était point parce que je m'étais élevé jusqu'à eux, mais parce que ceux-ci s'étaient soudain rapetissés. Bref, je trouvais la gloire une personne assez décevante, plus séduisante de loin que de près et je m'étonnais que tant de mes semblables, pour l'avoir approchée, pour avoir couché dans son lit de lauriers et respiré son encens, n'aient point fait, cependant, autre chose, toute leur vie, que l'adorer. La gloire, ce n'était donc que ça ? Pauvre petite hétaïre, vite déflorée, aux appas maigrichons, sans conversation et sans esprit, coquette de province, amoureuse pour commis voyageurs, par quel mystère, par quel charme, par quel philtre retenait-elle dans ses bras les humains les plus orgueilleux ? Pour elle, cependant, ces humains trompaient leur femme, ruinaient leurs enfants, reniaient leurs parents, trahissaient leurs amis et finissaient, eux-mêmes, par gaspiller leurs dons. Et qu'y avait-il en moi de suspect et d'anormal pour que si vite, j'aie été blasé des plaisirs qu'elle pouvait m'accorder ?

Mais, je ne pouvais pas m'y tromper. La gloire me souriait. Ma réputation avait résisté aux pluies et aux soleils de l'oubli et je me trouvais maintenant dans la position d'un amateur de tours qui a promis de se distinguer et qui se voit, tout à coup, la carte forcée. De toutes parts, accouraient des néophytes, excités par mes livres, soucieux de m'assurer de leur fidélité, de se réclamer de mon exemple, fiers d'avoir été dans mon sens longtemps même avant d'avoir entendu parler de moi, et bien décidés à me suivre sur les terrains les plus accidentés. Un moment, je pensai à fuir, à me refuser à ces appels. Un peu de rigueur et je découragerais, sans doute très vite, bien des vocations de façade. N'y avait-il pas beaucoup d'indécence dans cet

engouement effréné ? Mais je me sentis engagé. Je fus pris de scrupules. Ma dérobade passerait d'abord moins pour un geste d'humilité que pour un geste d'orgueil. Il me restait encore, heureusement, des traces sensibles d'amour-propre. De quoi meubler confortablement ma vie de tous les jours. C'est sur ces traces que l'acidité de mes scrupules put mordre tout aussitôt. Du coup, je finis par me convaincre que l'humanité n'était que trop sujette à se laisser endoctriner par les professeurs de morale et les meneurs de peuples, les sorciers et les pisse-froid et qu'il n'était donc peut-être pas mauvais que j'accepte de défendre contre eux le parti de la subversion et de la liberté.

À vrai dire, c'était (pour un individu possédant mes capacités) une bien curieuse époque que celle qui fleurissait alors à Athènes ! C'en était fini, pour quelques années, des lubies et hâbleries nationalistes. Encore des discours, des slogans, des parades, du baratin, à croire que chacun fonçait dans le panneau, mais le cœur n'y était plus. Les Athéniens avaient ramassé quelques mémorables raclées et si l'on met à part les mercenaires, les fournisseurs de guerre, les traîneurs de sabre, les inévitables vautours du pouvoir et les gogos impénitents, on peut dire que l'opinion avait compris. On en avait gros sur l'estomac. On ricanait ouvertement devant les statues des dieux. On était excédé. Toujours se battre, toujours craindre, toujours casquer, toujours marcher appâté qu'on était par l'espoir toujours trompé d'une vie meilleure. C'est très joli la grandeur. Mais qu'advient-il de la grandeur quand on ne peut remuer le petit doigt sans être assailli par une volée de bois vert ? Les gens sensés regardaient vraiment d'un très sale œil les imperators qui pratiquaient sur leur dos la politique du bon plaisir. On aspirait à un peu de tranquillité. Et l'on était prêt à faire don de la grandeur en échange de quelque bien-être.

On pensera de moi ce qu'on voudra, mais je ne me gênai pas, alors, pour prétendre que c'était sans doute un progrès humain appréciable que celui qui avait permis de passer d'un état de splendeur brillante et de prestige brutal à un état, certes plus pâle et plus débonnaire, mais où risquaient de se faire jour des sentiments de libre examen capables de montrer à chacun les ressorts qui les avaient, jusqu'ici, abusés.

Je l'ai vérifié maintes fois depuis : ce sont les époques que les historiens appellent, avec dédain, de décadence qui voient s'affirmer des générations intelligentes et les époques héroïques qui sont faites par des générations de benêts. Ce qui trompe presque tout le monde, c'est que les générations intelligentes sont très pauvres en grands hommes, alors que les générations de benêts sont dominées par quelques individus exceptionnels. N'est-ce pas compréhensible ? Le génie est une plante qui se fortifie d'opposition. Comment cette plante

pourrait-elle pousser dans une terre libre, déjà riche de talents variés ? Quand trop de gens ont des idées originales sur la peinture et la musique, l'architecture et la danse, le théâtre et la politique, il ne vient à personne l'inspiration plus rare qui fera explosion. Au contraire, en un temps de conformisme et de tradition arriérée, quand tous les êtres sont enchaînés et maintenus, comme avec bonheur, dans les limites les plus étroites du social, de la religion et de l'art, quand les mœurs sont esclaves d'une morale puritaine, les esprits des superstitions et les caractères des rengaines chauvinistes, c'est alors que le génie, comprimé par ces étouffoirs, éclate enfin à la face du monde comme un défi, pour son mal ou pour son bien. Sorciers terribles et vindicatifs ou tyrans incommensurables, savants dangereux ou artistes inhumains qui viennent brandir devant les masses avachies la puissance vengeresse de leurs facultés créatrices ou le feu démoniaque qui les inspire.

Depuis que les États de la Grèce ne cessaient de se jalouser et de s'entre-déchirer, la paix n'était qu'un état précaire et fugace. Les guerres, effectives ou non, empoisonnaient l'atmosphère de leur souffle pestilentiel. Athènes, Sparte puis Thèbes avaient requis le devant de l'estrade pour y montrer leurs muscles et y proclamer leurs prétentions. Avec qui voulez-vous lutter ? Effets de torse, ronds de jambe, coups de gueule, rien ne manquait. Même les indigènes d'Achaïe ou de Phocide, de Corinthe ou d'Argos, de Corcyre ou d'Égine s'impatientaient de prouver $a + b$ la supériorité de leurs biceps. Ce n'était pas assez que les mastodontes s'affrontent, il fallait encore que les roquets entrent dans la danse et, non contents de leur aboyer aux jarrets, se gonflent d'importance et de morgue, comme cette grenouille qui voulait devenir plus grosse qu'un bœuf. Petits et grands faisaient donc assaut de rodomontades, de malhonnêtetés et d'entêtements. Les alliés du jour devenaient les ennemis du lendemain. Quand on partait en voyage, on ne savait jamais ce qu'on allait trouver au terme de la prochaine étape, une courtoise hospitalité ou des énergumènes décidés à vous lapider. Pour ajouter à tant d'incohérence, on ne rencontrait, au milieu même de ses concitoyens, que suspicion et frénésie. Pas moyen de garder la moindre impartialité dans cette folie collective. On était tiraillé, provoqué de tous côtés par des hurluberlus qui exigeaient (fût-ce par la force de leurs poings) qu'on manifeste et qu'on s'engage avec eux. Qu'aurais-je été faire dans cette galère ?

Si donc il y avait une chance quelconque, pour moi, d'exposer mon point de vue, en ces années de lassitude et de désenchantement d'où naîtrait fatalement une mauvaise paix mère de nouvelles futures guerres, ne devais-je pas la prendre au vol ? J'eus, en effet, ce désir. Et je l'assouvis. Je ne me faisais guère d'illusions. Je savais bien que mes protestations, que mes justes anathèmes, que mes sarcasmes les plus

cinglants ne changeraient rien à rien. Mais ça me faisait plaisir et ça me suffisait. En même temps, je m'ingéniais à me tenir à l'écart de ces stupides échauffourées et à faire en sorte de jouir innocemment du temps qui me restait à vivre. Après moi la fin du monde !

C'est navrant à dire, mais l'expérience a prouvé que je n'avais pas eu tort de me désintéresser du sort des générations qui allaient suivre. La vie a continué. Les guerres aussi. Et les humains qui ont vécu dans la suite des siècles se sont bien gardés de profiter de mes avertissements, voulant voler de leurs propres ailes : comme de morveux vautours qu'ils étaient.

21

Un après-midi que nous étions étendus sur la plage de Cantharos, les fils de Xéniade, ce gamin d'Androsthène, son grand frère Philiscos et moi, nous vîmes venir vers nous Eudoxie, charmante marchande de fleurs, que ce dernier avait pris, depuis peu, pour maîtresse, mais dont la beauté grassouillette n'avait d'égale que la stupidité. On était déjà en mai. L'hiver avait fui heureusement. Et nous ne manquions pas un seul jour notre bain. La grande frayeur d'Eudoxie était de se brûler les pieds sur le sable surchauffé par le soleil. Aussi ne venait-elle jamais nous voir sur la plage que chaussée de hauts socques. Mais, même ainsi, elle avançait d'une façon si précautionneuse qu'elle faisait rire d'elle les garçons. Elle était même si douillette qu'elle refusait de s'allonger près de nous. Elle allait jusqu'à l'eau en boitillant. Et, là seulement, elle se mettait nue pour plonger.

Chaque fois que je la voyais faire ces simagrées et ces contorsions, il me venait l'envie de la taquiner et je souhaitais parfois d'avoir assez d'influence sur elle pour dissiper ses craintes. Pourquoi ne nous imitait-elle pas ? Allons, le sable n'était pas si chaud. Il suffisait de s'y habituer. Mais je freinais bien vite mon envie. C'était en effet un de mes travers que de me mêler toujours de faire la leçon aux autres. Je savais bien que je perdais mon temps avec elle. Elle était butée comme une mule et si on s'aventurait, par hasard, à essayer d'obtenir d'elle un comportement plus naturel, il n'y avait rien d'autre à en tirer que de petits cris et que des réflexions saugrenues. Au reste, ce n'était pas tellement déplaisant de la voir faire. Il faut accepter, à l'occasion, de changer de disque. À tout prendre, elle valait bien la souris de l'un ou la perruche de l'autre.

On sait que je n'avais pas toujours fait montre d'une aussi louable indifférence. Que de salive j'avais gaspillée en vain, autrefois, pour dénoncer chez mes semblables des façons d'être qui ne me paraissaient pas rationnelles ! C'est à cause de cela, sans doute, que certains voulurent faire un sort à mes apostrophes quotidiennes. On en faisait tout un plat. On en rajoutait. Et, à croire les ragots de ces commentateurs impénitents, on aurait pu supposer que je passais mon temps à ergoter. Mais je dois bien reconnaître que j'ai poussé un peu loin la manie que j'avais de dire son fait à chacun.

Si je me suis roulé, un jour, dans la neige, si j'ai même embrassé un zeus de glace que des bambins avaient sculpté, c'était simplement pour me moquer d'Androsthène, qui était frileux par imagination. J'ai

demandé l'aumône à des statues. Mais ce n'était que pour montrer à Cloios, qui venait de se faire refuser un manuscrit par Platon, qu'il fallait s'accoutumer à subir des refus avec le sourire. J'ai eu, parfois, la fatuité de parler d'un sujet avec emphase. Comme j'en étais toujours puni par l'inattention de mes auditeurs, je profitais de la leçon que je recevais ainsi pour me tourner volontairement en dérision en imitant devant eux le chant des oiseaux. Aussitôt, mon auditoire revenait sur la terre et, à ma stupeur, s'extasiait ! Si bien que je finissais par rire d'eux plus que de moi. Dans un banquet, offert par le vulgaire Midias, et où je venais chercher Philiscos et les fils de Xéniade qui y avaient été invités, Midias, aviné et grotesque, crut bon de faire l'intéressant devant ses convives, à mes dépens. Il me jeta donc les os curés qui traînaient dans son écuelle, voulant, sans doute, dire par là que c'était tout juste bon pour le chien que j'étais. Moi, sans me forcer, jouant de but en blanc ce rôle de chien qu'il me dévoluait, je me mis à pisser contre les barreaux de son siège, laissant gicler mon urine sur sa tunique. Tout de même, j'eus un tort en cette affaire : c'est d'avoir cru que mon adversaire était à ma taille. Midias, vexé, me sauta brusquement à la gorge en me distribuant force coups de poing et pour finir de m'humilier m'annonça que je pourrais, dès le lendemain, retirer à mon nom trois mille drachmes à titre de dédommagement chez son banquier. Je le dis ici pour rendre à Philiscos la paternité d'arguments qui n'étaient pas en mon pouvoir : le jeune homme, qui avait le sang chaud, rendit à Midias les coups que j'avais reçus et, tout en le rossant, lui dit d'un petit air badin qu'il pourrait, lui aussi, retirer trois mille drachmes chez son propre banquier. Midias, sportivement, peut-être aussi dégrisé par les gnons, fit des excuses. Je me suis moqué d'Anaximène de Lampsaque, cet orateur ventru qui, plus tard, devait enseigner l'éloquence aux fils de Xéniade et dont je coupai, un soir, tous les effets sur la Pnyx, en attirant sur moi par des grimaces appropriées les regards des badauds. Mais ce n'était que pour le convaincre de la futilité de ses propos et de la relativité de l'attention qu'on lui prêtait. Je me suis moqué aussi de cette fille avide et poseuse qui avait consacré une statue d'or à Aphrodite, pour la remercier (somme toute) de l'avoir faite si belle et si chaude. Mais je pense que je ne me serais pas moins moqué des théâtrales mondaines des temps modernes dont on m'a assuré qu'elles prenaient leur bain dans des baignoires remplies de lait ou de champagne, qu'elles se faisaient photographier sur un chameau devant les pyramides d'Égypte ou qu'elles dépensaient le salaire annuel de toute une famille de rétameurs pour un seul souper fin. On m'a reproché de fréquenter sans honte les maisons closes. Et dans le fait que je n'y consommais pas, on a voulu voir une aggravation de mon cas, comme une complaisance qui n'avait pas, même, l'excuse de l'urgence ou de l'utilité. Mais je ne sache pas que les humains m'aient donné, hors des maisons closes, une

meilleure opinion de leurs appétits. J'ai osé railler ceux qui, pour se passionner uniquement pour la musique ou la physique, la géométrie ou la grammaire, en oublient de vivre. Mais ce n'était que par souci de rétablir en eux une plus juste idée de la fragilité de ces dadas et des nuances qu'il convient d'observer entre les choses secondaires et les principales.

Comme celui qui, par ses poses efféminées, n'avait pas scrupule de devenir pire que la nature l'avait fait, puisqu'elle avait voulu faire de lui un homme et qu'il s'efforçait, au contraire, de ressembler à une femme. Comme celui qui voulait devenir philosophe et qui y renonça par pusillanimité, parce qu'à notre première entrevue et pour l'éprouver, je lui avais demandé de porter dans la rue, en m'accompagnant, un hareng que je venais d'acheter. Comme celui qui ne s'étonnait pas de vendre à un prix prohibitif une mauvaise statuette qu'il venait de modeler, alors qu'il grognait toujours contre ceux qui osaient tirer un peu d'argent de leurs récoltes. Comme celui qui parlait des astres comme s'il était arrivé du ciel le matin même. Comme celui qui attachait tant d'importance à la propreté corporelle qu'il ne cessait de s'asperger du matin au soir à grande eau, alors qu'il ne s'inquiétait nullement de la crasse de ses méninges. Comme celui qui, dans ses prières, demandait aux dieux des biens apparents au lieu de se contenter des biens réels qui étaient à sa portée et qui, en revanche, dans ses songes, s'effrayait d'événements imaginaires dont la réalité, à l'état de veille, le laissait indifférent. Comme celui qui se faisait chausser par son esclave et qui semblait trouver la chose si naturelle qu'on pouvait croire qu'il arriverait sûrement un jour à se faire amputer des deux mains pour qu'on le mouche et le torche. Comme cet éphèbe qui, las sans doute de ses succès, s'était mis à discourir de logique et de sociologie, comme s'il avait voulu tout d'un coup transformer en amants de son esprit les amants de son corps et qui, conscient de sa beauté, ne l'était pas de sa bêtise. Comme celui qui avait triomphé aux jeux olympiques avec la force d'un bélier d'Arès et qui se laissait mener par la première catin venue. Comme celui qui faisait des sacrifices aux dieux pour avoir un enfant et qui ne s'inquiétait nullement de savoir de quelle nature serait cet enfant. Comme celui qui m'amenait son fils pour qu'il s'initie mes façons, mais qui me vantait tellement son intelligence et sa précocité que je ne pus m'empêcher de lui avouer qu'il était douteux, dans ce cas, qu'il eût moindrement besoin de mes lumières. Comme celui qui pour avoir la plus belle selle du monde se croyait cavalier et cet autre qui pour avoir acheté trente-six pinceaux et trente-six couleurs, se croyait peintre. Comme celui que je voyais chaque jour longuement occupé à défaire ou à ajuster les cordes sur les montants de sa cithare, au point qu'il n'avait plus le temps d'en jouer. Comme cette forcenée qui, non

contente d'avoir étranglé la mère qui lui avait donné le jour, avait jeté son nouveau-né dans une mare. Comme celui qui se perdait indéfiniment dans les méandres de sa pensée et qui s'interrogeait si minutieusement sur chacun de ses actes à venir qu'il laissait mourir de faim sa progéniture…

Oh, charmantes et obstinées contradictions humaines ! On passerait sa vie à les relever. Mais je veux, du moins, citer encore le petit fait suivant dont, cette fois, un philosophe patenté fut l'inconscient héros. En ma jeunesse, j'allais quelquefois entendre ce pauvre Euclide, dans son école de bile. Le plus souvent, je me taisais. Et, m'étendant à l'ombre d'une colonne pour rêver ou pour admirer, de l'endroit où le barbon pérorait, la plaine d'Athènes avec son tapis de blanches terrasses et de jardins et la mer qui scintillait dans l'éclat chaud de l'après-midi, je me délectais des inepties qui se débitaient. Mais un jour qu'Euclide reprenait la leçon de Parménide, sur le mouvement, et, pour illustrer sa thèse, utilisait l'argument d'Achille et de la tortue, cher aux Éléates, je me sentis poussé par l'irrésistible besoin de remettre le pédant à sa place et de lui jouer une bonne pièce. Comme il terminait son exposé, fier de l'astuce qui lui avait permis, une fois de plus, de nier devant tous le mouvement, je me levai et me mis à marcher. C'était trop miser sur Euclide que de supposer qu'il comprendrait mon innocente allusion. Il crut tout de go que je m'en allais. Je n'eus garde de le détromper, loin de me douter bien entendu que vingt et quelques siècles plus tard, un autre philosophe ruinerait la vanité de son sophisme avec des armes autrement subtiles et autrement valables…

Quel sens donner à de telles confusions ? Comment les expliquer ? Ne sont-elles pas, d'abord, grandement conditionnées par le milieu ? Chacun croit aller son train, mais ne fait que se plier aux idées reçues. On soigne gentiment sa marionnette, mais celle-ci ne cesse d'être en équilibre instable, entre ce qu'on lui impose et cette part qui reste offerte à l'instinct. De là qu'il est si malaisé de trancher et de définir si nous sommes libres ou dépendants. Encore faut-il reconnaître que le partage est plus compliqué s'il ne s'agit pas d'incidents de la vie courante, mais d'interventions idéologiques. Le fait divers, dont Euclide fut l'acteur, en témoigne. On ne prouve rien à coups d'impératifs. Entre les sollicitations du monde concret et les velléités de l'esprit, entre l'événement et le rêve, entre l'espoir et l'angoisse, le raisonnement et la suggestion, le sens de l'humour ou de l'éternel, notre marionnette oscille sans parvenir jamais à cette saisie désirée du monde qui l'entoure.

Et l'on voudrait que l'homme fût responsable de ce qu'il est ou n'est pas ? Mais il faudrait qu'il vive dans une société qui aurait résolu toutes ces antinomies et où il pourrait se passer de continuelles mises

en garde, penser sans fatalisme catégorique et se comporter enfin comme un individu désintégré et parfaitement maître de soi.

Je ne sais pas si la race humaine a jamais été plus près de réaliser ce beau programme que de mon vivant. On n'était pas encore pris dans la glu de l'acte social. On n'avait pas encore répandu les slogans du parti pris et de l'engagement. Depuis, on s'est acharné à brouiller les cartes. Les plumitifs actuels poussent même l'intransigeance jusqu'à répéter comme des perroquets que c'est seulement en supportant sa part du fardeau collectif que l'homme pourra être sauvé. Mais sauvé de quoi ? On le demande. À croire que ces cacographes s'imitent sans saisir le sens des mots qu'ils alignent. Ils feraient mieux de s'employer à supprimer ou à alléger du moins le fardeau. C'est là le grand problème. Il me semble qu'il n'en est pas d'autre.

S'ils s'en souciaient davantage, ils ne se laisseraient pas torturer par des exclusives de littérature optimiste ou pessimiste. Ils se méfieraient des poncifs qui régissent leurs écrits. Pourquoi vouloir aider l'homme à espérer et à prendre confiance en ses moyens, puisque la condition qui lui est faite ne lui laisse pas de choix et entrave ses moyens ? Pourquoi ne pas le placer plutôt devant les difficultés et les absurdités de son existence ? Ce n'est pas en se voilant la face, en se bouchant les oreilles, qu'il réussira à se vaincre. On a vu où cette conception l'a conduit. À force de se doper de formules creuses, il a fini par perdre sa raison d'être. Plus il se fabrique, plus il se défait. Plus il se gargarise de sa volonté, plus il se vante de ses efforts, plus sa volonté et ses efforts l'asservissent. Tout ce qui tend à le nier ou à le réduire à l'animalité, à le fondre dans la masse ou soumettre son individu à des pressions grégaires ne fait que précipiter sa déchéance.

À l'inverse, il paraît bien que ce sont les pensées les plus fracassantes, les plus cruelles, les plus âpres, les plus blasphématoires ou les plus désespérées qui lui ont apporté les meilleurs recours. Dans cette chasse au bonheur et à la liberté qu'est la sienne, il faut de puissants antidotes. Et ce n'est pas en figeant son destin dans une facile et trompeuse série d'images d'Épinal qu'on le sauvera de sa torpeur ou de ses turpitudes. Plus le monde s'avance vers son achèvement, plus l'homme renonce à soi. Il chemine parmi les pièges et est sournoisement happé par l'abîme. Une littérature à l'eau de rose, moralement lénitive sans doute, mais socialement paralysante accroît son malaise. Elle développe en lui la lâcheté et la sottise qui l'empêchent de songer à sa triste condition et de s'affranchir des tabous que les plus mesquins et les plus corrompus de ses semblables ont inventés, de tout temps, pour le mieux briser.

22

J'avais fini par élire domicile au Pirée, chez une sœur de Xéniade, qui était heureuse d'héberger ses neveux. Je pouvais ainsi vivre à proximité de la mer. Le Pirée, à cette époque, n'était nullement comparable à l'enfer agité, à la métropole vaniteusement éprise de ses buildings et de ses artères au cordeau, de sa poussière et de ses coolies qui déconcertent tant de touristes du vingtième siècle. Le grand port était encore Phalère et Le Pirée, malgré sa naissante prospérité, avait conservé un charme populaire. Déjà pourvu d'avenues larges, de belles demeures pompeuses construites pour leurs filles préférées par les armateurs les plus chanceux, Le Pirée laissait proliférer contre ses quais un fouillis de ruelles étroites et tortueuses, décorées de lessives claquantes et animées par le grouillement paresseux ou alerte des rameurs, dockers, cordiers et autres charpentiers qui emplissaient les nombreux caboulots à treilles où ils venaient se désaltérer. Un peu à l'écart de ce quartier de gais lurons et de putains, s'arrondissait l'anse de l'unique plage qui n'avait pas encore été mangée par les bateaux de gros tonnage.

C'est là que je me tenais, de préférence. C'est là aussi que se présenta, dans toute sa candeur, ce petit exalté d'Androsthène. C'était un gamin d'Égine, qui avait entendu parler de moi, je ne sais comment et qui, tel un jeune animal téméraire et rebelle, avait fui la maison de son père pour me retrouver. Je fus tellement touché par son application que je l'adoptai, d'accord avec la sœur de Xéniade, qui le fringua et lui remplit les joues de bonnes galettes, le pauvre chou ayant pas mal pâti depuis le début de sa fugue. Mais son papa ne tarda pas à savoir où il nichait. Et de m'écrire pour que je le lui renvoie presto. Mais le drôle ne l'entendait pas de cette oreille. Il avait enfin la vie qu'il souhaitait. Ce n'était pas pour en changer. C'est alors qu'Onésicrite me dépêcha son fils aîné Philiscos. Bientôt, Philiscos lui-même fut séduit. Loin de ramener son cadet au bercail, il s'attardait tant qu'il pouvait parmi nous. À la suite de quoi, moitié furieux moitié curieux, le brave Onésicrite fit à son tour son apparition. Il était veuf et riche. Rien ne le retenait spécialement à Égine. Il se joignit, lui aussi, à notre groupe. Et le hasard voulut qu'il devienne, par la suite, un des familiers du plus fameux guerrier de la Grèce, auquel il commenta alors, en les assaisonnant à sa façon, tel ou tel dialogue platonicien…

Vers 393, lorsque j'étais arrivé pour la première fois à Athènes, venant de Sinope, tant me portait ma suffisante jeunesse, je ne m'étais

point étonné d'être remarqué par Platon, considérant sans doute que son attention m'était due. Et pourtant, quoi de commun entre l'incongru et piaffant néophyte que j'étais et cet homme, de beaucoup mon aîné, dont le prestige était encore accru par une ascendance illustre, l'expérience de grands voyages, la flatterie de hautes relations et la sécurité de biens facilement acquis ? Non, rien de commun, on le voit. Néanmoins, Platon mit pas mal de temps à s'apercevoir que tout nous séparait. Par la suite, peu à peu, il se détacha de moi et affecta même de se désintéresser de ma situation. Je présume qu'il avait été choqué de voir le galopin que j'étais préconiser le dénuement et descendre d'une famille où le négoce était plus qu'honoré, rechercher la société des petites gens et traiter avec tant d'insolence les grands qui voulaient l'amadouer, être d'un tempérament si aride et se montrer, cependant, si peu soucieux du relief de son personnage. Sans doute aussi m'en voulait-il de mes ruades, se rebellait-il contre mes conceptions de la vie qui, certes, n'allaient pas souvent de concert avec les siennes, mais que l'illustration que j'en faisais par mes actes fortifiait d'autant, tandis que lui, pour accorder si piètrement ses principes et ses mœurs, manquait de cette évidence qui seule peut convaincre. Depuis lors, vingt années avaient passé.

À présent, Platon réunissait chaque jour ses disciples, constitués en une sorte d'école, dans un spacieux domaine ombragé, sur la route d'Athènes à Colone et tout près de ce dernier bourg. Le lieu était bien choisi. Le vallon, au fond duquel il était situé, était toujours caressé par une brise d'air léger qui agitait doucement les frondaisons au-dessus des têtes. De grasses pelouses étaient irriguées par le cours limpide d'eaux courantes jaillies de plusieurs fontaines. C'était, si l'on veut, une préfiguration de ces Champs Élysées où les coryphées du maître se persuadaient qu'ils séjourneraient plus tard. Il en résultait que cette clique ânonnante et courtisanesque ne cessait de singer dès ce monde la parfaite vertu.

Or, moi, c'était surtout cette prétention qui m'indisposait. Aussi mettais-je rarement les pieds dans leur cercle. Je m'y sentais gauche, étranger, mal venu et, risquais-je une phrase, c'était toujours avec la crainte d'être pris pour un mauvais plaisant. Fi ! on n'allait pas se commettre. Quel était donc ce manant au verbe cru qui se permettait de piétiner leurs plates-bandes ? Il me semblait toujours qu'on avait peur de salir sa tunique à la poussière de mon manteau ou son esprit à la rudesse de mon langage. Je pouvais admirer sans marchander la virtuosité intelligente et sensible du fils d'Ariston. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire, en revanche, quand je le voyais se mêler gravement aux conciliabules fielleux de tous ces benêts. C'était, alors, d'intimes parlotes, des racontars, des concetti, des ragots de concierge, des calomnies purulentes. On y assassinait gentiment les absents, on y

démolissait, sur une apparence, les plus sincères vocations. Et, aussi, bien sûr, de temps en temps, on remettait le monde en question. Mais malgré les beaux arbres et l'ombre ventilée, malgré l'esprit de tous ces gens, je me sentais mal à l'aise. S'il m'avait fallu vivre constamment dans cette atmosphère de chapelle littéraire, j'aurais sans doute fini par tomber dans les travers que je reprochais aux habitués de l'académie. Comme eux, j'aurais attendu chaque jour la révélation de nouveaux mots d'ordre, de nouvelles consignes esthétiques. Comme eux enfin, j'aurais renoncé à mes propres rêves pour m'illusionner mieux sur les rêves d'autrui, trop versatile, désormais, pour résister aux alliances complices, aux partages douteux ou aux plagiats. Je me méfiais, également, des engouements qui sont fréquents dans ce genre de monde. Je tenais à l'indépendance de ma pensée. Je n'ignorais pas que je pouvais être exposé aux persécutions. Mais justement parce que je me posais en ennemi de la sécurité sociale et que j'acceptais à l'avance la responsabilité de mes attitudes, je ne voulais en rien renoncer aux dangereuses prérogatives de mon état. Les gouvernements usaient de leur force à leur gré pour me museler et m'interdire. Mais moi, de mon côté, j'entendais garder les mains libres. Que m'importait que mes coups de sonde sapent les institutions ? Aux pouvoirs d'asservir le peuple et de faire planer sur moi la menace du bannissement ou de la ciguë. À moi de détruire les barrières et de ridiculiser les contraintes. Je m'étais donc promis de n'appartenir jamais à ces escouades de basse police que forment à plaisir les intellectuels arrivistes. Je préférais laisser ces cuistres hurler avec les loups, trembloter à chaque instant pour la conservation de leurs petites places officielles ou se prostituer dans des emplois de bouffon de cour.

Platon, grand bourgeois de race et de tradition, n'était au fond qu'un politique manqué. L'admiration qu'il ne cessa de professer pour les rois de Sparte ou de Macédoine, comme pour leurs régimes barbares ; son militarisme foncier ; sa tendance à différencier toujours hypocritement la masse de la population de ce qu'il appelait le pays réel ; le soin avec lequel, dans son enseignement verbal aussi bien que dans ses écrits, il s'efforça de hiérarchiser la société en classes étanches, astreignant effrontément les uns à trimer du matin au soir et à n'avoir que de sordides besoins matériels, tandis qu'il assignait aux autres les privilèges d'une arbitraire supériorité qui leur permettait de jouer aux ruffians et de tenir en mains les rênes de l'État ; la prétention avec laquelle il entendit priver les humbles de l'éducation et de l'instruction réservées aux puissants ; son penchant à ne développer chez cette jeunesse dorée que des vertus guerrières et brutales, que des instincts de domination et de commandement ; son mépris de l'individualisme qui n'était au fond qu'un masque pour favoriser mieux les individualités de sa caste ; le formalisme de sa morale rendant le

bonheur tributaire de la réputation et de l'argent ; instituant un code réactionnaire de nullité satisfaite et de banalité magistrale à l'usage des bénis-oui-oui ; sombrant trop souvent dans des effusions lyriques qui lui tenaient lieu de logique ; affichant des sympathies partiales pour les forces obscures de l'être qui engendrent les enthousiasmes malsains et les imaginations exaltées dont profitent les théologies et leurs sorciers ; poursuivant enfin d'une haine tenace tous ceux qui osaient aller contre lui, d'Aristippe qui avait une trop belle et trop pure connaissance du bonheur jusqu'à Eschine qui sut rester fidèle au peuple dont il était issu et vécut modeste et pauvre à l'ombre de sujets plus brillants, malgré sa valeur indéniable, faisant ainsi honte à celui qui l'accablait par dépit ; oui, tout cela ne pouvait que me mettre en défiance.

Qu'à côté de cela, il ait été un des plus grands héros de la pensée humaine, que son intelligence ait été souveraine, son style prestigieux, sa dialectique très habile, son sens poétique inné, qu'il ait conçu aussi la plus vivante et la plus réussie des synthèses dogmatiques, n'enlève rien à mes sentiments à son égard. On peut reconnaître un génie sans honorer son comportement animal. J'ai toujours essayé, pour ma part, de séparer dans mon esprit la magie du vrai, l'absolu de l'humain. Dans ce grand partage entre les doctrines et les faits, entre les sociétés et les êtres, j'ai cultivé sans défaillance ce goût des nuances qui m'a fait l'ami des faibles et des opprimés autant que l'ennemi des forts et des oppresseurs, fussent-ils à la fois, comme Platon, d'admirables virtuoses du langage et du savoir.

Il ne faut donc pas s'étonner si durant toutes les années que j'ai vécues à Athènes, je ne me suis pas laissé importuner par les grincements et les reflets trompeurs de tant de girouettes philosophiques. En tout et pour tout, c'est bien le diable si l'on m'a vu dix fois participer aux agitations de ce panier de crabes où Platon et ses amis frétillaient d'aise. Pourtant, il m'est arrivé de regretter de n'avoir pas su mieux profiter de l'occasion qui m'était offerte d'étudier à fond leurs pirouettes et leurs grimaces. Tout ce qui en Grèce était parvenu à la notoriété par l'enflure et la pitrerie était là. De Speusippe et de Dion, jusqu'à Héraclide qui devait plus tard suivre Aristide et dont les robes légères et la belle taille étaient fort jalousées. J'y connus aussi Astre, Phèdre, Alexis, Agathon, autant d'amants du maître, Archéanassa qu'il avait alors en même temps comme maîtresse et qui s'habillait en homme pour se donner un genre, Lastenaïa qui était de Mantinée et Axiothée qui était de Phlionte, l'une et l'autre amies caressantes d'Archéanassa et assez piquées de philosophie pour assister assidûment aux leçons de l'académie avec la mine sérieuse de disciples convaincus. Joignons à ce lot bigarré certains pythagoriciens platonisants, tels Archytas, Philolaos et Eudoxe. J'y rencontrai même Xénocrate, toujours accroché à son personnage de prêchi, prêcha,

comme un cactus sur son roc, le cher Isocrate et la charmante Potoné, sœur de Platon et mère du jeune Speusippe. Les uns et les autres avaient pu d'abord me faire illusion, mais à mesure que j'avançais en âge, je devenais plus conscient de leurs feintes et de leur néant. La captivité m'avait définitivement armé contre leurs sourires et leurs gloses. Et je ne les considérais plus que comme des bêtes curieuses ou malfaisantes.

23

Enfin, Aristippe revint et, du jour au lendemain, ma vie fut transfigurée. Comme j'étais allé l'attendre à sa descente du bateau qui le ramenait de Samos, où il venait de passer plusieurs mois, tout de suite, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et sans admettre de réplique, pendant que ses valets s'occupaient de ses bagages, il me supplia de quitter tous ceux qui s'étaient agglutinés à moi depuis quelque temps et de venir m'installer chez lui.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et dès le jour même je prenais pension chez ce vieux jouisseur admirable qui possédait une charmante maison qu'il avait fait construire et aménager sur les pentes du Lycabette. Onésicrite et ses deux rejetons, Philiscos et Androsthène étaient retournés à Égine. Quant aux fils de Xéniade, je considérais que le moment était venu de leur lâcher un peu la bride sur le cou pour voir comment ils se tireraient d'affaire sans chaperon. Je décidai donc qu'ils continueraient sans moi leur périple à travers la Grèce. Les deux chenapans furent ravis et partirent le surlendemain pour Thèbes.

Dès notre premier entretien, Aristippe et moi parlâmes évidemment de Laïs. Il me révéla que Laïs avait, une fois de plus, été l'objet de persécutions qui s'étaient d'autant mieux exercées que ceux qui l'attaquaient savaient que je n'étais plus là pour la défendre. Après avoir passé l'hiver en Égypte, chez des parents, elle venait de louer une petite villa entre Éleusis et Mégare, sur le bord de la mer et elle y vivait seule avec une vieille servante. Si elle ne m'avait pas fait signe depuis mon retour, c'était, à en croire Aristippe, parce qu'elle redoutait de me revoir après une si longue absence et qu'elle craignait que nos caractères, durcis par l'épreuve, ne soient plus aussi bien accordés qu'autrefois. Mais dès qu'Aristippe eût constaté dans quelles dispositions j'étais vis-à-vis d'elle, il m'assura que ses sentiments n'avaient pas changé à mon égard et que je devrais, par conséquent, aller la rejoindre le plus tôt possible. Pourquoi n'irions-nous pas la surprendre chez elle, de concert ? Il venait justement d'acheter un petit cotre qu'il faisait remettre en état. Si je le voulais, nous pourrions prendre la mer dès que tout serait paré.

Je dois avouer que durant les jours qui suivirent je ne tins pas en place, tant m'angoissait délicieusement la perspective prochaine de serrer dans mes bras la charmante femme que j'aimais. Pourtant, la vie que me faisait Aristippe était exquise. Nous prenions notre petit déjeuner sur la terrasse, à l'ombre de la façade, laissant nos regards

errer paresseusement sur le plus beau paysage du monde. À nos pieds, Athènes s'étendait, toute blanche et toute bleue. À notre gauche, ondulaient les flancs veloutés de l'Hymette. À droite, face à nous, l'Acropole avec ses monuments dont les colonnes blondes jouaient dans le soleil levant, plus loin encore la Pnyx, toute parée de verdure et de villas tranquilles et tout là-bas, enfin, la mer phosphorescente ourlant la côte et les îles. L'après-midi, nous filions vers Zéa, dans un rapide attelage qu'Aristippe, malgré ses soixante-trois ans, conduisait avec la maîtrise d'un aurige et là, après le bain et la sieste, nous allions voir si la réfection du cotre avançait.

Par une attention délicate, Aristippe avait donné le nom de Laïs à son bateau pour mieux marquer l'importance du premier voyage qu'il allait lui faire accomplir et en souvenir de l'amour qu'il avait eu pour elle, avant que je ne la connusse moi-même. C'était là une histoire vieille de plus de dix années. Un amour de vieil homme, en somme, pour celle qui n'était alors qu'une adolescente. Mais ce genre de passion n'est pas de ceux qui marquent le moins. Je ne sais pas, même, si Aristippe n'avait pas été attiré vers la jeune femme par ce besoin qu'a l'homme mûr de rechercher l'extrême jeunesse d'un être qui peut lui rendre ses illusions. Je n'avais pas de doutes à avoir sur la nature d'une liaison ébauchée sous de tels auspices. Depuis, l'âge était venu pour eux deux. Mais tandis que Laïs avait vu de jour en jour son éclat de femme s'épanouir, Aristippe avait dû renoncer petit à petit à plaire, sinon au plaisir.

Aujourd'hui, c'était sans la moindre apparence de passion qu'il me parlait d'elle, découvrant sans doute en moi l'homme encore vert qu'il aurait voulu être quand il avait été épris. Je le laissais aller, heureux de lui faire plaisir en l'écoutant exhaler cet orgueil propre aux mâles qui ne se consolent pas facilement de ne plus être après avoir été. Il était, c'était évident, tout regaillardi par le récit qu'il me faisait de ses premiers émois de jadis en présence de Laïs, du renouveau qu'il avait senti en lui, de cette griserie de la conquête inespérée, la dernière peut-être ! guettant, j'imagine aussi sur mon visage, pendant qu'il se livrait, le signe léger d'une jalousie qui aurait pu flatter son amour-propre. Mais je n'étais pas assez aveugle pour me prendre à ces pièges innocents. Et pour effacer plus vite les regrets qui auraient pu autrement reprendre racine en son cœur, je m'attachais, chaque fois, à le remettre dans le chemin de l'homme de plaisir et de libertinage qu'il avait toujours suivi, le forçant à me redire ses multiples aventures et le flattant assez sur ses succès galants pour qu'il n'ait plus ombrage, au seuil de sa vieillesse, d'une préférence qui allait de soi.

Un matin de juillet, nous dîmes donc adieu à Athènes et, dérobés par une brume plate annonciatrice de chaleur intense, nous nous

éloignâmes lentement de la côte, poussés par un petit vent sur une eau toute grasse d'immobilité. Je connaissais les qualités marines d'Aristippe qui, même si nous n'avions pas joui d'une saison propice à une navigation sans danger, aurait su nous mener à bon port. Comme il aimait son bateau ! Ah ! les jeux stériles de la philosophie ne l'occupaient guère, tandis qu'il tirait sur ses cordages, amenait sa voile ou se cramponnait à son gouvernail pour amorcer quelque manœuvre. Quel merveilleux délassement ! Et comme je l'admirais de savoir distraire son corps à bon escient ! Jamais je n'avais vu cotre si docile et si fringant. Je m'abandonnais, sans résistance, au bercement qu'il m'imprimait, heureux de garder le silence sous un ciel si familier.

Vers onze heures, au delà de la pointe, la brume se leva. Le vent gonfla alors notre voile et, naviguant au plus près des rochers, dans cette mer au joyeux écumant tumulte, nous vîmes disparaître une à une les collines d'Athènes, couronnées de leurs constructions roses, en route vers un nouvel aspect de nos vies avec, au fond de nous, cette assurance délicieuse que nous avions, tout de même, que nous ne quittions pas ces lieux pour toujours.

24

La maison de Laïs, à Péramos, était une longue bâtisse plate, sans étage, aux murs badigeonnés à la chaux. Quelques grands pins haut branchus l'ombrageaient. Par des marches dans le roc on accédait à des parterres en terrasses puis à une crique où l'eau reposait, transparente et jaspée comme au fond d'une vasque. Au large, les lignes précises et sombres de Salamine formaient un lointain harmonieux.

J'avais retrouvé Laïs avec ravissement. Sa saine et fruiteuse beauté s'était affirmée. Je la sentais plus maîtresse et donc plus sûre d'elle-même, plus indulgente aussi et plus éclairée. Dès la première heure, nous nous replaçâmes dans les conditions mêmes de notre passé, libres que nous étions d'accorder à nos êtres les bonheurs les plus simples et les plus valables, d'autant plus savants à les apprivoiser que nous redoutions l'approche d'un temps où nous ne serions plus assez jeunes pour les goûter sans mélange.

Il y en a, sans doute, qui s'étonneront que, malgré mes goûts affichés pour une existence absolument décantée du frivole, j'aie pris plaisir à vivre, à l'occasion, dans les raffinements offerts par la libéralité d'un Xéniade ou d'un Isocrate, que j'aie accepté l'hospitalité maniérée de Stilpon ou luxueuse d'Aristippe, voire celle toute féminine et si amoureuse de Laïs. C'est qu'on a tendance à enfermer dans une formule facile tous ceux qui, comme moi, placent leur existence au-dessus des principes.

Or, depuis pas mal d'années déjà, à force d'être le témoin des plus étranges cabrioles psychologiques, des plus spectaculaires retournements d'attitude, des plus éhontés entrechats, et ne pouvant tout de même pas me résigner à n'y voir jamais que le signe de la duplicité, j'avais fini par me rendre compte que j'avais peut-être commis jusque-là une erreur en croyant avec tant de fermeté à l'opportunité d'une cohérence du caractère humain. Tout jeune, j'avais évolué dans la vie avec les idées acquises par mon éducation. Autant dire que je n'avais alors pu juger des choses et des êtres que selon les poncifs les plus sordides. Puis je m'étais efforcé de faire cas de mes expériences et de mes penchants. C'est ainsi que j'avais formé, petit à petit, et sans m'en douter, un certain personnage de Diogène, accomplissant ceci ou cela, déclarant ceci ou cela et désireux, avant tout, de rester toujours conforme à un système précis. Mais, vraiment, depuis un certain temps, ce n'était plus même un système que j'appliquais. Une certaine clairvoyance, mon ombrageuse passion pour

la liberté, ma facilité à sourire des obligations les plus compassées, le désir que j’avais de n’entreprendre rien qui d’abord ne m’amuse, vaille que vaille, l’importance toujours accrue que je donnais à la chasse au bonheur, l’avaient si complètement, si sincèrement emporté que je n’agissais, que je ne pensais plus que par une sorte d’instinct qui me dégageait à chaque coup des contraintes. Mon seul tort était peut-être encore de vouloir associer, à cet ensemble de concepts telle manifestation dont l’apparence semblait appartenir plutôt à une éthique ou à une esthétique diamétralement opposées. Ainsi, j’avais rompu avec les bourgeois et, cependant, j’avais conservé avec malice quelques tics de la bourgeoisie. Je m’étais écarté des joutes et des engagements politiques et, cependant, j’étais resté lié avec des politiciens. Je savais me passer de tout s’il le fallait et sans en être affecté, mais je pouvais, cependant, jouir comme pas un du luxe qui m’était offert. Je me nourrissais de rien et je faisais, cependant, honneur à mes hôtes. J’étais attiré par les femmes et je ne passais pas, cependant, mon temps à les poursuivre comme ces mâles qui sont toujours en chaleur. Je chérissais mes amis, mais n’hésitais pas, cependant, le cas échéant à les fuir ou à les contredire. J’étais l’homme le plus paresseux qu’on puisse imaginer et, cependant, je me lançais parfois dans de longs et absorbants travaux intellectuels. Je recherchais la solitude puis, tout aussi bien, la compagnie. J’étais indifférent et placide, mais je laissais aussi, parfois, la colère me dominer. J’étais juste, puis injuste, franc, puis dissimulé, sceptique, puis dogmatique, confiant, puis défiant et il m’arrivait aussi d’être un peu tout cela en même temps. Mais j’avais fini par vivre en paix avec ma propre marionnette et sans me formaliser autrement de ses contraires. Pourquoi m’auraient-ils choqué ? Ô démon de l’antinomie ! À quoi bon me perdre en inutiles et vaines justifications ? Dans quel but m’acharner à être toujours conséquent avec moi-même ? On me montrait du doigt en disant : voilà Diogène ! Mais qu’est-ce que cela voulait dire ? N’y avait-il pas cent Diogène en moi ?

C’était donc avec un dédain mal dissimulé que j’appréciais désormais les jeux d’idées. Où les autres voyaient profit, alacrité dialectique, enrichissement intérieur même ou exaltation, je ne voyais plus que stérile controverse, ratiocination, impasse. J’ai dit qu’il n’y avait pas place en moi pour l’œuf des inquiétudes religieuses. Si la curiosité métaphysique m’empoignait, c’était seulement par l’enchevêtrement de questions sans réponses. Quant aux systèmes philosophiques proprement dits, j’en subordonnais humblement les effets au libre comportement de chacun. Seule, la société me portait encore durement ombrage. Savant, je me fusse passionné, sans doute, pour les études de sociologie. J’étais obsédé par le drame que constitue en soi l’application du contrat social. Il me paraissait de plus en plus

que les hommes ne trouveraient leur équilibre et le sens de leur existence que le jour où ils auraient découvert le secret de s'intégrer au social sans en pâtir. Plus tard, bien plus tard, il y en eut qui surent forger les clefs qui allaient ouvrir les premières portes de ce dédale. « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher », avait dit l'un d'eux que je n'aimais point, toutefois, tant il avait prêté le flanc aux superstitions et tant il avait eu l'orgueil de sa conséquence. Mais un autre avait dit mieux encore : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, mais il s'agit de le transformer. » Sans négliger ce troisième qui, lapidairement, avait formulé ainsi : « L'homme est l'avenir de l'homme. »

Dans cette Grèce du IVe siècle, alors qu'à cause des guerres et des rivalités particulières tant d'êtres, et parmi les moins sots, donnaient dans les panneaux de la surenchère ou de l'intransigeance, il me fut doux de laisser sourdre tous ces autres Diogène, si longtemps contenus. À mesure que je les voyais mieux se révéler, je me sentais aussi enrichi de tous les possibles dont ils étaient porteurs. Mes muscles auraient beau se nouer davantage, mes orteils auraient beau se déformer sous l'action du temps, ma peau se rider, mon visage s'affaisser, mes cheveux dégarnir mon front petit à petit, je savais qu'il était bon que je me voue de plus en plus éperdument à la vie, fût-ce jusqu'au désespoir, ne laissant point passer sans en jouir la moindre ombre et la moindre couleur, le moindre fruit ou le moindre souffle. Tout était trop beau. Tout était si beau. Même ce que les autres jugeaient laid. Tout, l'herbe et le ciel, les bras de Laïs et le bruit de la voile claquante, le sable dans la main et l'ode du poète, le sommeil du matin et l'ivresse du nageur, le rouge des tomates et la marche d'une fourmi, le soupir d'une poitrine et les hautes colonnes d'un temple, Socrate se taisant et la musique des mers, la boue et la sécheresse, l'homme tel qu'il est et l'homme tel qu'on voudrait qu'il fût… Non, il n'y avait plus pour moi de conséquence qui tienne. Honorer, blasphémer, défendre chèrement tel point de vue tout en se moquant de soi, œuvrer puis ne plus œuvrer, faire grand cas de l'opinion d'autrui pour, dans l'instant suivant, affirmer qu'on n'en a que faire. Qui dit mieux ?

Laïs était là, près de moi, jouant avec des enfants. Elle n'était vêtue que d'une courte tunique de laine blanche, retenue à la ceinture par une cordelière qui la faisait blouser. Ses longues cuisses nues, son dos nu, sa gorge et son cou nus, ses bras nus, son visage ardent, son chignon de cheveux blonds tranchaient sur la blancheur crémeuse de la laine. Ah ! comment n'eussé-je pas aimé la vie ? Comment, dans un intime don de moi, exalté par le tumultueux désir de rendre grâces, ne me serais-je pas étendu sur la roche, exposé comme un animal sacrifié sur l'autel, au feu bienfaisant du soleil ? Ou encore, comment ne me serais-je pas élancé dans cette eau brillante et indomptable, dont le

joyeux frissonnement me possédait ?

Ce furent de grandes journées de bonheur, toutes pleines de nonchalances et d'ardeurs. Ce furent aussi de grandes nuits, fleuries par les feux nocturnes de l'été, reposantes et tièdes, où le ciel sans poids et la mer sans hostilité accordaient leurs murmures à nos voix ou à nos silences. Que Laïs était proche ! Et qu'elle était douce ! Je n'ai pas assez dit sa douceur. Il y avait dans chacune des courbes de son corps, superbement bruni, dans chacun de ses regards, comme dans sa démarche ou dans sa voix, une mollesse indolente qui était une invite constante à la volupté. Dès que je la savais près de moi, ma main venait caresser son aisselle ou le creux de son aine. Et quand elle était hors de ma vue, alors, c'était ma pensée qui se caressait à son image conservée. Elle-même ne semblait vivre, ne semblait adhérer à la vie et aux choses qu'à travers mon épaisseur de chair. Mais moi, c'était ma vie même que je sentais reposer sur le charmant oreiller de sa tendresse.

Que nous étions loin d'Athènes et de ses jeux politiques ou théologiques ! Que moi-même j'étais loin des fumeuses prétentions de ma jeunesse et, plus encore, peut-être, de ce temps d'avant ma captivité où l'assurance que j'avais prise, l'autorité que, par flagornerie ou médiocrité, avaient voulu me reconnaître presque tous les autres, m'avaient conduit à solenniser par trop le polichinelle qui sommeillait en moi ! Sur cette côte dorée de la Mégaride, je pouvais enfin recommencer à me chercher et n'aspirer plus à être qu'un homme, après m'être laissé parer de titres pourtant enviés, mais à quel point risibles. Oui, que les agitations et les intrigues des littérateurs athéniens me paraissaient vaines désormais ! Et que j'étais délivré de ne plus penser à ces lauriers dont ils se souciaient tant !

25

Au commencement de l'automne suivant, Laïs et moi décidâmes de partir pour le Péloponèse. Je n'y avais fait qu'un rapide voyage en compagnie d'Antisthène, autrefois et, sans doute, n'y serais-je jamais revenu, si je n'avais reçu une lettre de ce reître de Xénophon qui s'offrait de m'y rejoindre et qui m'y invitait. Il ajoutait qu'il y avait longtemps qu'il voulait me connaître (loin de se douter que mes yeux d'enfant l'avaient déjà contemplé, dans le néant et l'étalage de sa splendeur, à Sinope, quelque trente ans auparavant). Il regrettait que ses campagnes lointaines, puis l'ostracisme dont il avait été victime de la part des Athéniens et qui l'avait maintenu en exil, ne lui aient pas permis de me rencontrer plus tôt. Mais puisque c'était maintenant la paix, puisque, durant ces derniers mois, un congrès général pour la paix s'était réuni à Sparte (dont, d'ailleurs, il n'était pas sorti grand chose, si ce n'est cette inattendue bataille de Leuctres, en Phocide, qui confirma la nouvelle puissance militaire de Thèbes, en même temps qu'elle entérinait la décadence des Spartiates), peut-être serais-je curieux de pouvoir, grâce à Xénophon qui s'y offrait, approcher de plus près les pontifes lacédémoniens qui avaient vu sombrer les ambitions de leur pays et me faire, du même coup, une opinion plus circonstanciée du régime pour lequel, malgré tout, mon correspondant continuait à afficher une admiration sans bornes. Comptait-il me gagner à sa cause ? Était-il désireux de séduire un adversaire qu'il savait, justement, irréductible ? Je ne sais. Mais, finalement, j'acceptai, songeant qu'il n'était peut-être pas mauvais que je puisse voir comment vivaient ces barbares, dont les méthodes, pour ne leur avoir jamais valu que déboires et que deuils, n'en avaient pas moins été adoptées, un peu partout, par les États belliqueux. Et puis, avec l'automne, venait le temps des vents et des pluies. Sans chaleur et sans lumière, le rivage de la mer n'avait plus autant d'attrait. Nous pouvions sans regret fermer la petite villa de Péramos. À Sparte, en revanche, s'offriraient à nous les rigueurs, mais aussi les beautés hivernales, de la neige et de la montagne.

Je passe sur le voyage. Par mer, nous gagnâmes Épidaure. Puis, de là, à travers l'Argolide, nous atteignîmes Argos. Enfin, nous traversâmes l'Arcadie, visitant en touristes consciencieux Tégée et Sellasie, évitant, en même temps, les difficultés du passage du mont Parnon. Le long de la vallée de l'Eurotas, ce ne fut plus ensuite qu'une promenade verdoyante jusqu'à Sparte, où Xénophon nous attendait.

Xénophon, de beaucoup mon aîné, était alors encore, malgré ses soixante-quatre ans, l'homme plein d'avantages physiques et de verdeur qu'il se vantait d'être. Rompu à tous les exercices du corps, grand mangeur et grand chasseur, beau parleur, homme de cheval et de sabre, à la fois trousseur de filles et esprit imbu de respect religieux, de tempérament disciplinaire et d'éducation soldatesque, aimant l'ordre pour lui-même et méprisant tout ce qui pouvait lui paraître inférieur, il était bien l'incarnation de tout ce que j'avais le plus profondément haï (et sans défaillance) tout au long de ma longue vie. Mais il était admirablement placé pour m'introduire dans les milieux que je voulais observer.

Je me laissai donc traîner un peu partout par Xénophon, passant des salons militaires aux gymnases, des pouponnières d'État aux casernes et des fabriques d'armes aux camps de jeunesse, afin d'y voir exaltée jusqu'à l'exacerbation bêtifiante cette forme de non-vie qui tuait à la fois l'individu, le bonheur et la liberté. On se doute que j'eus du mal à me pâmer d'aise devant le spectacle que me donnait une population aussi physiquement délirante. J'eusse eu la plume de quelque conteur persan, que j'eusse dépeint les Lacédémoniens comme des maniaques absurdes. Ce n'était, autour de moi, que femelles enceintes, que sections au pas, que concours de force, que travaux, exercices ou amusements en commun, aptes à développer davantage ce sens grégaire et cette passivité qui permettent aux meneurs du jeu d'instituer une mystique où le but même du vivre est la mort. Dans cette cité surtendue et toujours sous pression, toutes les formes du négoce, de même que les diableries intellectuelles, étaient tenues en peu d'estime. On affectait pareillement d'y tourner en dérision, voire d'y traquer méchamment, tous les amateurs de fines jouissances de table ou de langage, de bonnes manières ou de véritable civilité. Pas le moindre respect, chez ces rustres, de la dignité humaine, de la vie ou de l'opinion d'autrui. Chacun de ces forcenés, au contraire, ne semblait féru que de conquête et ne rêvait que plaies et bosses. Quel mauvais souffle avait jadis empesté ces contrées, pour que toute cette population, vieillards chenus comme matrones averties, jeunes gaillards aux bourses dures comme belles filles brutales, gouvernants rusés comme bambins turbulents, n'ait eu d'autre ambition que de se plier à plaisir aux rigides et intolérantes lois de sa cité ?

Nos seules heures douces, nos seules heures réellement vivantes, étaient celles que nous passions sur les bords de l'Eurotas. La rivière, asséchée par les chaleurs de l'été, coulait à nouveau, grossie par les pluies de septembre. L'eau était froide pour le bain, mais moins pour nous qui étions habitués aux eaux toujours battues de la mer. La saison s'abandonnait aux jours avec langueur et chaque matin le soleil déclinant s'élançait à la poursuite des nuages. Les soirs se revêtaient de

brumes couleur de lavande ou de bourrache, que nous regardions s'effilocher entre les grands arbres en massifs de la vallée. Mais nous ne pûmes nous dérober à un certain nombre de festivités et de défilés ostentatoires où Xénophon puisait, sans nul doute, les forces d'une conviction plus enracinée mais qui nous faisaient pouffer Laïs et moi. Que les piliers d'académie se consolent donc comme ils pourront, si je m'abstiens de décrire ici ces matamoresques batelleries de faisceaux et d'étendards.

Malgré moi, quand je revois Sparte, au hasard de mes songeries, ce n'est jamais dans le tintamarre de ses trompettes ni dans la lourdeur glacée de ses édifices, mais dans le silence de sa campagne herbeuse et crépusculaire, tel que, maintenant, vingt-cinq siècles s'étant écoulés, le voyageur le sent planer sur ce sol anonyme et déshérité qui recouvre la place où s'était élevée, pour le malheur des hommes libres, l'implacable et dérisoire cité de Laconie.

Vers décembre, Xénophon nous emmena, à sa suite, vers Scillonte en Élide, où il s'était fixé depuis longtemps avec sa famille. Nous remontâmes le cours de l'Eurotas puis, à partir de Mégalopolis, nous descendîmes l'Alphée et nous ne l'abandonnâmes que pour atteindre la colline où s'accroche Scillonte. Nous avions l'intention de séjourner là jusqu'à l'été, afin d'assister, alors, aux fêtes et aux jeux d'Olympie, curieux que j'étais de voir concourir deux ou trois athlètes de ma connaissance.

La maison de Xénophon était rangée avec le soin qui préside aux destinées où la réussite n'est jamais que le résultat d'une sorte de soumission aux circonstances extérieures et aux pouvoirs reconnus. C'est dire qu'on y sentait davantage la marque de l'ordre et de la richesse que du goût. Toutefois, de vastes jardins en pente douce, un bois frais, un bassin où nager n'étaient pas à dédaigner. Philésia, la femme de Xénophon, était une hôtesse casanière, organisée et discrète. Nous la laissions le plus souvent à la direction de son ménage. Elle tançait les domestiques, veillait aux cuisines et semblait satisfaite si son orgueil avait pu être rassasié jusqu'au soir par le sentiment d'un menu bien composé et bien servi.

Cette disposition heureuse nous permettait, à Laïs et à moi, d'entreprendre les deux fils de la maison. Gryllos et Diodore ne se quittaient jamais et ne faisaient jamais rien l'un sans l'autre. C'est pourquoi, pour les railler, son père les appelait quelquefois les Dioscures. Tous les quatre, nous partions vers les hauteurs avoisinantes, d'un pas vif, pour réchauffer notre sang engourdi par le froid. Ainsi, deux fois par jour, avant puis après le repas de midi, nous quittions la maison. À ces heures médianes, le pâle soleil dissipait quelque peu le frimas. Malgré l'épaisse couche de neige qui recouvrait

la campagne et les herbes comme les chemins, la douceur de la lumière dorée, l'exercice, nous communiquaient une sorte d'euphorie printanière. Quand nous rentrions, nous nous jetions, comme des affamés, sur l'abondante et chaude collation, préparée par Philésia.

C'est alors que Xénophon, s'arrachant à la rédaction de ses Mémoires, venait nous retrouver. Il adorait la glose et se montrait impatient de se perdre avec moi dans les steppes ou les brousses d'interminables palabres. Je me prêtais sans difficultés à son caprice. Il mettait d'ailleurs un acharnement fou à se justifier de ses actes, de ses opinions et de son passé. Je comprenais mieux, à présent, pourquoi il m'avait choisi entre tant d'autres, supposant que ma volonté de voir toujours les hommes tels qu'ils sont, sans me laisser abuser par leurs masques, faisait de moi l'arbitre idoine en ces matières de comportement personnel. Ce qui chiffonnait le plus Xénophon, c'était l'immoralisme d'Antisthène et d'Aristippe. Il voyait dans leurs préceptes l'attitude type de toute subversion. À l'entendre, ce n'était pas d'abord le peuple qui était à blâmer pour ses appétits démagogiques, mais tous ces intellectuels dévoyés, comme Antisthène ou Aristippe, qui mettaient dans la tête du peuple des idées de révolte et d'indépendance et qui se conduisaient, donc, comme des fauteurs de troubles. Oui, tout le mal venait de ces quelques brebis galeuses sans lesquelles il eût été si facile de gouverner. Après tout, le peuple ne demandait qu'à être mené, qu'à se sentir dans les mains de conducteurs fermes et décidés. La liberté, la démocratie n'étaient que prétextes à gabegies, à désordres, à ripailles. Pauvre Xénophon ! Comme il défendait mal ses arrières, pour un stratège ! Comme il laissait vite voir le défaut de sa cuirasse ! Ainsi, c'était donc ça ! Pour lui, qu'importait la tyrannie, pourvu qu'il puisse exercer son autorité et vivre avec les siens selon son plaisir ? Parbleu, ce réactionnaire à mauvaise conscience était du bon côté de la barricade, bien installé comme le rat dans son fromage. Et pour mieux justifier ses privilèges, il arguait les droits que lui donnaient ses talents et son intelligence, sa culture et sa fortune, son rang et son expérience.

Il aurait fallu qu'il consentît à se mettre, un instant, dans la peau de ses serfs. Mais, précisément, il n'y consentait pas. Rien de commun avec ces gens-là, protestait-il ! Des bouseux, des illettrés, des brutes animales qui ne comprennent rien à rien, qui ont des instincts sordides ou répugnants, des besoins élémentaires… J'aurais voulu le voir un peu dans le pétrin, réduit à merci par un de ses vainqueurs. Mais, ça non plus, ça ne risquait pas. Les généraux ne se mangeaient pas entre eux. Parfois, ils se faisaient exécuter sous le coup de la colère ou du dépit. Le plus souvent ils se traitaient avec les honneurs dus à leur rang (à charge de revanche, bien entendu) et leur captivité restait une vie de château avec serviteurs et aides de camp, logis somptueux et table

bien garnie. J'en avais connu des généraux qui avaient été faits prisonniers. Ils auraient voulu m'apitoyer. Ils me faisaient seulement sourire. Et j'assurais à Xénophon qu'il lui manquait d'avoir été remis dans le rang au moins une bonne fois. Je le voyais d'ici, noyé dans la masse anonyme et féroce d'une chiourme, lavant lui-même son linge, suivant honteusement la file des parias à l'heure de la pitance, l'écuelle à la main, comme un clochard, vêtu de haillons, rudoyé comme un malfaiteur, réduit à un matricule, encagé et ne disposant plus d'une seule minute à soi, fût-ce pour rêver ou rester seul. Alors, peut-être, aurait-il compris. Mais encore ce n'est pas sûr, car j'en ai connu, aussi, des crâneurs dans son genre qui avaient été jetés sur ce fumier et qui, pourtant, n'ont pas voulu démordre de leur point de vue.

Les soirées s'écoulaient ainsi, les autres nous écoutant, tandis que Xénophon et moi nous asticotions. Cinquante fois mon hôte revint à la charge, invoquant de nouveaux arguments pour sa thèse, prétextant les nécessités du patriotisme, de la raison d'État, du respect de la propriété, s'emportant contre les prétentions populaires, contre la politique du « ôte-toi de là que je m'y mette », contre cette fatalité historique qui ne favoriserait le renversement d'une dictature peut-être sévère que pour y substituer une autre dictature plus inique encore, s'indignant contre des opprimés pour lesquels la justice ne consistait qu'à devenir des oppresseurs, à leur tour. Il se souciait peu que les hommes puissent vivre heureux, égaux et fraternels. Son grand dada était le devoir social. Il voulait que tout le monde travaille durement et du matin au soir. Aussi souhaitait-il un gouvernement qui ne craindrait pas de faire taire des anti-conformistes comme Antisthène ou Aristippe.

En somme, il posait là une fois de plus le problème de la responsabilité de l'écrivain. Il ne cachait pas son désir de voir l'écrivain répondre devant les lois de son pays du moindre de ses écrits et devenir quelque chose comme un valet de plume aux gages. Moi, en revanche, j'affirmais pour le clerc le droit de tout dire et le devoir d'exprimer sa vérité sans entraves. Je prétendais qu'il n'avait rien d'autre à servir que son art et que sa pensée. À lui donc, d'abord, de prendre ses responsabilités. Si la société, toujours la plus forte, pouvait exercer odieusement contre lui ses persécutions et même s'il se savait seul au milieu de la haine universelle, le clerc devait, pour rester digne de son état, en courir franchement les risques.

Bref, nous tapions dur, aussi dur que nous pouvions, mais il faut croire que nous avions aussi le crâne dur, car nous ne pûmes ni l'un ni l'autre prendre l'avantage, chacun restant sur ses positions. Et pourtant, je dois cet aveu à Xénophon, sa position devait être la plus forte puisque des centaines et des centaines de générations, depuis lors, se sont escrimées contre, en vain. Si Xénophon était revenu sur terre,

comme moi, aujourd’hui, il aurait eu beau jeu. Il aurait pu me dire : Hein ! que vous avais-je annoncé ? N’avais-je pas raison ? C’était, en effet, toujours les mêmes qui tenaient le manche. Chaque fois que leur pouvoir était menacé, il leur suffisait d’abandonner un morceau du gâteau à ceux qui voulaient les renverser et ceux-ci étaient vite gagnés, alors, à leurs idées et à leurs façons. Après quoi il ne leur restait plus qu’à se servir de ces parvenus, desquels l’événement avait fait des partisans farouches de l’ordre et de la tyrannie. Quant aux clercs qui avaient osé s’élever contre la corruption des uns et la félonie des autres, on avait vite fait de les museler.

26

L’hiver passa. Le printemps vint. Les jours s’allongèrent. Les nuits, écourtées, furent à nouveau pleines de douceur. La lune, d’eau voilée, brillait dans le silence. Les pas, feutrés de bleu, foulaient les bords des prés. La vie naissait dans chaque instant, dans chaque souffle, dans chaque touffe de crocus, si légère qu’on n’avait plus qu’envie de vivre. La mer, tout de même, était loin. Que ne l’avions-nous près de nous ? Que ne pouvions-nous l’entendre ? Nous attendîmes, cependant, à Scillonte, la saison des olympiades, heureux à la pensée de revoir, sous les ombrages somptueux de l’Altis, la foule grecque unie ou divisée par les enthousiasmes et les rivalités des concours.

Un beau jour, Xénophon abandonna donc les cerfs et les sangliers de ses chasses en même temps que ses Mémoires et s’en vint avec nous et ses Dioscures à Olympie où les grenadiers rougeoyants et les amandiers blancs, en peu de jours, disparurent pour laisser place à l’entrée tumultueuse et soudaine de l’été le plus ardent. Olympie ne se présentait pas aux yeux du voyageur dans un cadre comparable à celui de Delphes. Le grandiose, l’imposant s’effaçaient ici derrière le champêtre. Le sanctuaire s’élevait au confluent de l’Alphée et du Kladéos, encadré par des coteaux boisés et par des vallons couverts de narcisses et d’asphodèles. De longues allées de platanes et de peupliers, de chênes et de grands oliviers sauvages s’offraient aux promeneurs et à leurs bavardages et retentissaient, à certaines heures, du bourdonnement de voix innombrables. Alors, tous ces spectateurs qui avaient vibré tout à l’heure prenaient plaisir à commenter, en déambulant, les sculptures exposées aussi bien que les concerts, les lectures publiques d’odes aussi bien que les victoires des athlètes. Pour leur soif, pour leur faim, pour leur distraction, pour leur repos, une nuée de camelots, de bateleurs, de cabaretiers, de marchands de soupe, à l’ombre de ces feuillages hautains, assaillaient ces passionnés, l’un proposant ses tapis, l’autre ses gaufres, qui louant des sièges, qui vantant sa citronnade.

À l’intérieur du sanctuaire trônait (ô, fétichisme du trône !) la statue de Zeus, sortie des ateliers de Phidias. L’idole, quoique assise, était gigantesque et l’ivoire et l’or dont elle était faite mettaient en valeur son visage irradiant de dieu majestueux et un peu bête. Voilà bien une statue qui ne m’apportait, qui ne me communiquait rien. Si j’avais pu avoir, autrefois, à Delphes, une véritable émotion devant le temple d’Apollon, c’était parce que j’avais vu dans ces pierres un

symbole, et le plus humain peut-être, celui de l'union de la beauté et de l'intelligence. Mais ce que je repoussais devant ce Zeus d'Olympie, c'était cette invite, impliquée dans la décoration du sanctuaire, au mystère et à la magie. Non, pas de ça, pas ça, jamais ! Je n'étais pas fait pour les mascarades et les vaudous.

Mais où je me retrouvais d'aplomb avec moi-même, c'était dans l'enceinte du stade. Moi qui fuyais toute foule, d'ordinaire, j'aimais me sentir assis au milieu de ces milliers d'inconnus tassés les uns contre les autres et entendre retentir leurs clameurs ou leurs lamentations suivant que leurs espoirs étaient ou non comblés. Je me laissais même, parfois, soulever par le frisson qui s'emparait de tous quand l'irréparable ou le jamais-vu-encore s'accomplissait sur la piste. Souvent, aussi, il m'arrivait de rire de bon cœur du chauvinisme et de l'acharnement de certains. Suants, congestionnés, les yeux exorbités, la bouche sèche, la glotte affolée, ils ne cessaient de s'agiter sur leur gradin, émettant les avis les plus discutables, prenant feu à la moindre contradiction, dix fois résolus à se battre pour défendre leur couleur, s'abandonnant tantôt à toutes les furies, tantôt à tous les délires, couvrant d'injures obscènes tel de leurs favoris vaincu ou apostrophant avec admiration tel vainqueur inespéré. Je voyais dans ces excès, parfois touchants, parfois burlesques, l'image même de la vie en société. Soit, d'une part, un grand nombre de pauvres types mal informés et inexperts qui perdaient leur temps à donner leur avis à tort et à travers et d'autre part, un petit nombre de spécialistes, plus ou moins valeureux, qui perdaient le leur à se chicaner le pouvoir.

Oh ! qu'on m'entende. Je ne veux pas non plus, ici, défendre exagérément les athlètes. Je ne m'exposerai pas au ridicule en prétendant que les concurrents étaient exempts de fatuité ou de sottise. J'ai fait du sport, j'ai pas mal fréquenté ceux qui en font. Et je reconnais qu'il y a souvent dans ces milieux une complaisance un peu facile et un peu vulgaire pour les avantages musculaires et les plaisirs de pure bestialité. Mais il faut ajouter que les curieux qui tournent autour des champions ne font rien pour simplifier les choses. N'était-ce pas, en effet, un spectacle lamentable que celui que donnaient les municipalités quand elles recevaient en triomphe dans leur ville natale, les olympioniques aux bras puissants ou à la foulée légère, forçant les faiseurs de dithyrambes à se triturer la cervelle, les sculpteurs d'occasion à poursuivre en vain une ressemblance et qu'elles s'enorgueillissaient de transmettre ainsi à la postérité le nom de leur cité par l'entremise de ces histrions d'un jour que l'on couronnait de lauriers et que l'on promenait partout comme des phénomènes ou des demi-dieux en effigie ? Mais n'était-ce pas un spectacle également lamentable que celui qui était publiquement et trop fréquemment offert par ces barbons pédérastes et ces dames du monde en chaleur

qui, parce qu'un vainqueur avait la poitrine large et la cuisse dure, lui couraient après comme des obsédés ou des folles, prêts qu'ils étaient à lui ouvrir non seulement leur lit et leurs fesses, mais leur maison et leur cassette, de même qu'à supporter avec ravissement la grossièreté de ses manières, l'indigence de sa conversation, le contact de ses mains pataudes ou la vue de son facies tuméfié par les coups ?

Il est vrai que toute médaille a son revers. Et combien en ai-je vu de ces fameux pugilistes ou pédestrians, tomber au bout de peu de temps dans la plus abjecte des conditions ! Peu faits pour le genre d'existence qu'on leur imposait, pas assez intelligents pour comprendre la vanité de ces adulations, vite corrompus par les milieux dissolus où on les exhibait, renonçant aux rigueurs de l'entraînement et aux disciplines de la palestre pour jouir mieux d'une aisance passagère et déliquescente, ils n'étaient bientôt plus que des pantins calamistrés, que des gigolos mal habillés dont belles dames énamourées et vieux messieurs exigeants finissaient par se détacher. La forme partie, que restait-il à ces malheureux soudain jetés sur le sable ? Ce n'était plus que mannequins débourrés, qu'outres vides…

Néanmoins, ces à-côtés ne m'ont jamais empêché de trouver dans l'esthétique des Jeux une sorte d'illustration de ce qu'eût pu être une éthique supérieure des hommes et, en particulier, de me comporter devant ces athlètes, par plus d'un point admirables, non pas comme ces professeurs incurablement retranchés dans la suffisance de leurs systèmes et qui jugent leurs semblables comme autant d'insectes réduits aux soubresauts de leurs viscères, mais, plutôt, comme un entomologiste attentif et bienveillant. Des conventions unanimement admises, le respect du contrat, l'exutoire inoffensif et non humiliant des forces belliqueuses de l'individu, un sens de la fraternité dans l'effort, de l'égalité dans le risque et dans la difficulté à vaincre, de la liberté de chacun à s'obstiner ou à s'abstenir, une joie merveilleuse des yeux pour qui regarde de même qu'une joie non moins merveilleuse du cœur pour qui participe, une justice de forme, une sélection qui se fait d'elle-même, une gloire qui se paie comptant, autant de traits que je savais pouvoir apprécier. Maintenant, que la pratique ait rarement été à la hauteur de ces théories, que peu de gens aient cherché dans le sport et dans son monde ce que j'y cherchais, que les athlètes ou leur entourage aient trop souvent pratiqué la brutalité, les combines, la vénalité ou la mauvaise foi, ce n'est pas moi qui le nierai.

Mais brisons là. À faire le docte, sans m'en douter, je vais finir par m'éclater de rire au nez.

27

Voici, d'ailleurs, une incidence d'un tout autre ragoût :

À Olympie même, vers la fin des Jeux, un courrier d'Athènes nous apprit la fin prochaine du vieil Antisthène. En quelques jours, avec de bons chevaux de bât, nous pouvions être en Attique. J'eus soudain le désir d'aller assister dans ses derniers colloques avec le monde des vivants celui qui, tout de même, avait orienté mes premiers balbutiements. Xénophon comptant rester encore quelque temps à Olympie, pour faire, en bon dévot qu'il était, de substantiels sacrifices à Zeus, nous laissâmes, Laïs et moi, l'impétrant à son idole et nous nous joignîmes, pour plus de sécurité, à une caravane de marchands qui, remontant vers Mantinée et Argos, devait nous escorter jusqu'à Corinthe d'abord, puis jusqu'à Athènes, en nous protégeant contre les entreprises toujours possibles et toujours désobligeantes de ces soudards que traîne à sa suite, comme un navire une bande de requins affamés, toute une armée sur le sentier de la guerre.

Antisthène, certes, n'en avait plus pour très longtemps à vivre. Soixante-dix-neuf années l'avaient lentement (mais, oh ! si vite !…) mené au bout du rouleau de sa vie. Il s'en allait progressivement, de plus en plus décharné, de plus en plus défait, et c'était pitié de voir un si bel homme réduit à ce point par une maladie sans remède qui le rongeait comme un chancre. Aristippe, lui aussi, était là. Et, tous trois, à son chevet, comme nous savions que le mal ne pouvait être conjuré, nous nous bornions à le distraire de ses pensées. Alors, il nous arrivait de surprendre dans le regard affaibli du vieil homme cet éclat qui trahissait l'oubli momentané et la trace d'un fugitif apaisement. Vers la fin, cependant, les douleurs l'emportèrent. Antisthène gisait, anéanti, mourant de consomption, mais il était encore accroché à la vie par je ne sais quel instinct plus fort que les préceptes de superbe détachement dont il avait été l'infatigable défenseur.

L'avant-veille de sa mort, vers quatre heures de l'après-midi, me trouvant seul avec lui, je le vis pâlir, puis se tordre comme un ver fiévreux sur sa couche souillée. Que faire, pour le soulager ? Les mots étaient impuissants dans cette lutte ultime de la carcasse contre son destin. À quoi bon exhorter le malheureux ? Pourquoi lui rappeler les paroles qu'il avait prononcées, les promesses qu'il s'était faites ? Parbleu, un de plus qui ne pouvait tenir le pari, qui renonçait être conséquent avec soi-même. Il avait célébré la patience et l'endurance, avait magnifié la vertu génératrice de la souffrance, mais voilà qu'il

jetait tout ce bagage par-dessus bord. Ce n'était plus le moment pour lui de crâner, de faire des phrases. Ah ! Diogène, s'écria-t-il avec désespoir, à un moment, qui donc me délivrera de mes maux ? Je lui montrai un poignard pendu au mur. Il me regarda, alors, comme si je l'avais insulté et m'étreignant le poignet, il ajouta : J'ai dit de mes maux, Diogène, je n'ai pas dit de la vie ! Ainsi, il renâclait devant l'obstacle. Foin des fortes maximes, la nature et la foire des instincts étaient les plus coriaces. Antisthène n'avait plus ni le courage de vivre ni le courage de renoncer à la vie. Il maudissait le fer cruel de la maladie, mais fuyait cet autre fer qui l'eût instantanément soulagé… Dérision des dérisions que d'ériger sa vie en lois rigides et que d'exiger de soi, comme j'avais moi-même longtemps cru pouvoir le faire, des attitudes que nos nerfs ne peuvent pas supporter !

Il mourut donc le surlendemain. Jusqu'à son dernier soupir il ne prononça plus une seule parole. Mais son silence avait pour moi quelque chose d'effrayant. Je devinais, angoissé, ce qui agitait sa pauvre cervelle. Au delà de toutes les grimaces, de toutes les plaintes possibles, le moribond semblait déchiré par un tragique paroxysme, par une fatalité inéluctable contre laquelle il n'y avait pas de consolation valable. Le visage crispé de haine, les prunelles comme tournées vers l'intérieur, pour on ne sait quelle vision vengeresse, ah ! qu'Antisthène était loin, dans cette agonie si émouvante et si absurde, de la certitude avec laquelle il avait proclamé autrefois que ce qu'on pouvait faire de mieux, sur cette planète, c'était encore de mourir heureux.

Mourir heureux ! Puéril Antisthène ! Eh bien, il était en train de la rater complètement, sa mort, sa propre mort, sa seule mort ! Mais, avec le recul des siècles qui me permet, aujourd'hui, de voir, en quelque sorte, les choses d'un peu plus haut, je me demande si cette mort désespérée d'Antisthène n'était pas un hommage, inconscient mais splendide, rendu par lui à la condition de l'homme. Oui, cet amer chagrin était bien le fait d'un être qui avait passionnément chéri la vie, qui s'était éperdument jeté sur les formes les plus diverses du vivre, sans se l'avouer jamais tout à fait. Devant la fosse où on l'inhuma, tous les amis étaient là, autant de témoins de ses années les plus turbulentes, célèbres ou pas, mais parfois déjà en passe de le devenir, venus saluer une dernière fois le vieux maître du Cynosarge. Je les regardais. J'essayais de déchiffrer sur leurs visages graves, dans leurs regards humides, le reflet d'une réflexion attendrie. Conserveraient-ils longtemps gravé au fond de leur cœur, le souvenir de ce triste enterrement ? Apprécieraient-ils à sa valeur l'exemple d'un homme qui, déjà farci de contradictions, avait dignement couronné son passage sur la terre en mourant selon des règles qui n'étaient pas les siennes, aussi grand par l'idéal qu'il avait servi que comique par son


impuissance ?

28

Après la mort d'Antisthène, Laïs et moi acceptâmes encore pendant quelques mois l'hospitalité d'Aristippe. Nous avions repris le rythme des vieux jours, profitant des grâces de la saison. L'été déclina. Et ce fut un nouveau retour de l'automne. Puis l'hiver s'installa dans les murs. Enfin, jour après jour, sortant de cette nuit léthargique, une fois encore la promesse du printemps dans les giboulées de mars. Ah ! que les saisons filaient vite, désormais ! Quarante et un, quarante-deux ans… Même pas le temps de les compter et elles étaient consommées, quarante-trois, quarante-quatre… Les années s'écoulaient de mes mains impuissantes à les retenir. Comme il me semblait loin aussi le temps où j'avais si mal vécu en Crète, me morfondant ! Mais Athènes, dans la limpidité de son ciel, semblait plus altière et plus verdoyante que jamais. Les collines de la cité offraient à la lumière les architectures des monuments et des maisons au milieu de la sombre masse des ombrages. Les eaux de l'Ilissus coulaient limpides au pied de l'Hymette. Du quartier du Stade où j'allais souvent, j'embrassais dans mon regard cet ensemble où la nature et la main des hommes avaient réuni les reliefs les plus aérés et les plus fameux témoignages de l'art. Entre la Pnyx et le Lycabette, l'Acropole élevait sa puissante forteresse. La pâleur du bleu du ciel autour de cet orgue de pierre évoquait, si placidement qu'on la contemplât, l'ironique sourire du temps dédié aux mortels. Hâtant le pas, je me dirigeais vers ces hauteurs, impatient de mêler mon silence à cette solitude. À cette heure matinale, personne encore ou presque personne autour du Parthénon. Je m'avançais vers la terrasse qui borde à droite le petit temple d'Athéna Niké. À mes pieds, le théâtre de Dionysos et l'Odéon, ouverts comme des coquillages vides. Je sentais dans mon manteau l'envol du vent léger accouru au-devant des colonnes tranquilles qui fumaient doucement dans l'air. Mes yeux erraient au loin sur la mer éblouissante. Laïs respectait ces extases, y participait. Elle se tenait contre moi, muette et immobile, le visage grave. Puis il m'arrivait de la prendre par la taille ou par ses belles épaules, de la presser jusqu'à ce que sa tête blonde d'aphrodite vienne se poser contre mon cou, et je lui racontais alors le monde invisible qui défilait en moi, plus très sûrs ni l'un ni l'autre de n'être pas alors devenus quelque chose de plus que des humains…

À vingt ans de distance, je me sentais repris par le désir de Delphes. Je ne sais comment cette résolution avait fini par naître puis par s'ancrer en moi. Je m'en ouvris à mes amis. Oui, je voulais retourner une deuxième fois à Delphes, avant de m'établir à Corinthe avec Laïs

où, par lettre, le généreux Xéniade nous pressait de revenir. Aristippe, au contraire, voulait nous conserver auprès de lui. Il savait bien que je ne renoncerais pas à mon voyage. Mais il déploya toute son adresse pour me prouver que celui-ci était pour le moins prématuré. Il me rappela que la Béotie, durant ces mauvais mois de l'année, était toujours fouettée par les âpres vents du nord porteurs de neige qui sont si redoutables qu'ils viennent à bout de la résistance légendaire des oliviers de la plaine thébaine. Je ne pouvais pas entraîner Laïs dans une aventure aussi pénible, l'exposer aux épais brouillards des marécages et des bas-fonds des alentours du lac Copaïs. Que j'attende donc encore un peu. Je me rendis à ces raisons. Au reste, la vie chez Aristippe était parfaitement délicieuse. C'était un hôte fait sur mesure, laissant toujours ses invités libres d'agir à leur guise et ne leur imposant jamais sa présence ni la moindre corvée mondaine. Lui-même était assez occupé pour son compte entre ses travaux et ses plaisirs, ses disciples et ses folles maîtresses. C'était la règle de la maison : pas de contraintes, pas de discipline. On ne se voyait que lorsqu'on en avait envie. Et il n'y avait pas jusqu'à sa fille chérie, Arété, à qui il n'eût permis de vivre dans une complète indépendance.

Plus j'allais, plus je me rendais compte qu'Aristippe avait vraiment su mettre dans son jeu tous les atouts du bonheur. J'avais pu, dans un plus jeune temps, lui décocher quelques flèches. Mais maintenant je me plaisais à lui rendre hommage. Homme de plaisir et d'opportunité, Aristippe, certes, ne niait pas avoir été dévoré par les passions. Il avait aimé l'argent, mais pour les facilités qu'il procure. Il avait aimé les parures, les belles demeures et les femmes ravissantes, l'entourage et la protection des favoris du pouvoir, mais si peu qu'on voulût lui réclamer en retour alors, son grand rire éclatait. Sa bonne humeur aidant, il balançait le carcan de la soumission ou de la courtisanerie, échappait aux séductions de l'esclavage féminin dans une pirouette et reprenait sa liberté d'opinion et ses vagabondages, allant toujours à hue ou à dia selon sa fantaisie du moment, butinant les lieux et les êtres, les idées comme les voluptés avec tous les caprices du flâneur. Il savait se partager harmonieusement entre les délices sensuelles et les émotions intellectuelles et passer avec la même aisance de la fréquentation des tyrans à celle des philosophes, de la table des banquets à la table d'étude ou de la courtisane appétissante au bon livre.

Ces contacts avec la frivolité des uns et la vie dissolue des autres n'avaient fait que le fortifier contre la vanité. Selon lui, la vie était semée de tant de contrariétés, de traverses et d'infortunes qu'on diminuait ses chances d'être heureux dans la mesure même où l'on augmentait le nombre de ses besoins. Il fallait donc avant tout se suffire de bonheurs naturels. Exiger un empire, désirer l'amour des

plus belles créatures, briguer la puissance oratoire qui subjugue les foules, jalouser la gloire de l'explorateur, du faiseur d'odes ou du vainqueur olympique, vouloir être riche enfin, autant d'infirmités déplorables. L'ambition, l'émulation et autres poisons ont toujours montré aux hommes le visage tordu d'un dieu malin et hypocondre que nous portons tous en nous et que nous ne pouvons neutraliser que par le mépris.

C'était en vain que Denys l'Ancien, par exemple, avait cherché à apprivoiser Aristippe ou, par dépit, tenté de lui imposer sa tutelle. Tandis que Platon, avec ses grands airs et sa rigueur affectée, s'était montré des plus corruptibles, Aristippe n'avait cessé de dire ses quatre vérités au tyran. Celui-ci, qui n'était pas un sot malgré l'infatuation due à sa position, avait fini par être sensible à ce courage et l'estimait plus que tous les autres littérateurs qui virevoltaient autour de lui, ravi qu'il était de le voir s'adapter toujours avec tant d'aisance à chaque circonstance imprévue. Denys voulait-il bambocher ? Aristippe se gardait de faire la petite bouche, entrait dans la bacchanale et brandissait sa coupe maintes fois vidée. Denys lui offrait-il des filles ? Aristippe les prenait, si elles étaient à son goût. Denys mettait-il sa bourse à sa disposition ? Aristippe y puisait sans se gêner ni se restreindre. Mais, tout aussi bien, si son humeur était différente, Aristippe restait dans son coin sans boire, sardonique et observateur, ou bien il repoussait les donzelles dont il n'avait que faire ou ne ramassait même pas l'argent qui lui revenait sur un gain au jeu, inébranlable dans sa décision que Denys le cajolât ou le menaçât.

« Somme toute, me confessait Aristippe (avec qui je reparlais, en ces jours, de son équipée syracusaine), Denys savait fort bien à quoi s'en tenir. Nous tenions chacun notre rôle. Il pouvait m'humilier, il disposait de ma vie, c'était lui le plus fort sur son terrain. Mais ses vengeances mêmes étaient celles d'un vaincu. Et quand je l'emportais sur lui, l'ayant accablé de sarcasmes et d'avanies, lui ayant bien mis, de déductions en déductions, son nez dans son caca, quoi d'étonnant si, perdant tout contrôle et à bout d'arguments, il me crachait au visage ou me reléguait au bas bout de la table ? Parbleu, pour mieux attirer le poisson dans le filet, il faut parfois mettre la main dans l'eau ! Si, par ailleurs, je tombais à ses pieds pour solliciter une faveur, n'était-ce pas lui d'abord que j'humiliais ? Et puis, soyons francs, Denys ne conservait guère d'illusions sur les raisons qui me le faisaient fréquenter. Des riches, des mécènes qui régalent, invitent ou hébergent les artistes, il y en a toujours eu. Tant pis pour les artistes qui s'en trouvent honorés. La vérité, c'est que c'est nous, artistes, qui faisons honneur à nos hôtes. Denys n'était pas assez aveugle pour croire que je venais chercher auprès de lui des leçons de sagesse. Ce qui m'attirait, c'était son luxe, son argent, ses libéralités. Tout normal, donc, qu'il

m'en fasse profiter, comme j'avais profité en d'autres temps de l'enseignement, des dons et de l'attention de Socrate. »

Moi, Diogène, j'écoutais ce plaidoyer et je devais bien reconnaître qu'il était assez juste. N'étais-je pas un peu, vis-à-vis de Xéniade, comme Aristippe vis-à-vis de Denys ? À cette différence près, toutefois, que je n'avais pas à maltraiter Xéniade et que Xéniade ne me maltraitait pas. Du moins, la conduite d'Aristippe chez Denys m'enseignait-elle à nouveau, si besoin était, que la fréquentation des importants est toujours dangereuse pour ceux qui veulent se réaliser pleinement. Pour un Aristippe traversant tous les dangers dorés du luxe et du libertinage comme revêtu d'un manteau d'amiante, que de faibles phalènes qui, pour s'approcher trop près de la flamme impure, y brûlaient leurs ailes.

Le soir tombait sur nos paroles. Laïs revenait du jardin, les bras chargés de mimosas. La mamita d'Arété nous appelait tous pour le dîner. Qu'Aristippe semblait heureux de nous avoir près de lui ! Maintenant âgé de soixante-six ans, il était parfois agacé par les exagérations de l'adolescence. Trop peu soucieux de sa gloire pour s'inquiéter de plaire, il sentait bien chez les jeunes le désir de penser par eux-mêmes, d'échapper à son emprise intellectuelle en même temps que les signes inévitables d'une insolence encore inconsciente. Notre présence, au contraire, le réchauffait. Tout ce qu'il ne pouvait raconter à ces gamins, voilà ce qu'il aimait, justement, évoquer devant nous qui l'avions connu. Pas de souvenirs communs avec ces morveux. Avec nous, mille et mille souvenirs. À notre contact, il rajeunissait. Et peut-être pouvait-il encore s'imaginer à un âge où il aurait plu à Laïs et où il m'aurait salué en rival. Il avait souvent l'air d'assister, en nous regardant l'un près de l'autre, à une sorte de rétrospective, rêvant à ce temps révolu où, jeune encore, il avait traversé l'existence d'un pas égal à celui de Laïs.

Vers mai, cependant, nous prîmes congé. Lui-même avait convenu avec Platon de retourner en Sicile, nous ayant en vain invités à le suivre. Hélas ! nous ne nous doutions pas que nous nous embrassions pour la dernière fois et que nous ne nous reverrions jamais plus. Aristippe vint nous conduire jusqu'à Éleusis, évoquant le jour où, dans son cotre, il m'avait ramené un peu anxieux vers Laïs. Cette première fois aussi, il nous avait laissés seuls, reprenant tristement la route d'Athènes et tournant le dos à notre bonheur. Mais, ce matin-là, il se tint longtemps à l'entrée des sanctuaires, les yeux fixés sur nous qui prenions la route d'Éleuthère, agitant sa vieille main pâle de jouisseur.

29

Le lendemain, nous abordâmes le défilé du Cithéron, couvert de conifères, et laissâmes derrière nous la peu hospitalière forteresse d'Éleuthère. De l'autre côté des passes, par un clair soleil matinal déjà chaud, nous descendîmes vers la grande plaine thébaine, siège de tant de batailles fameuses où les ambitions et les ardeurs les plus démesurées s'étaient affrontées sans apporter la paix aux hommes.

À Thèbes, nous ne séjournâmes que peu de temps, hôtes d'Épaminondas, que j'avais fréquenté autrefois à Athènes, quand lui ni moi n'étions pas grand'chose encore. Je n'aimais guère Thèbes, ville placée dans une bonne situation militaire mais dont le décor médiocre était encore enlaidi par la lourdeur de la Cadmée. Heureusement, Épaminondas habitait un peu en contre-bas une maison très simple dont les jardins se perdaient dans la campagne jusqu'aux rives de l'Asopos. Je profitai de notre passage pour lui faire raconter la bataille de Leuctres, qui avait consacré, trois ans plus tôt, la défaite complète des Spartiates. Je n'étais pas fâché d'opposer sa version à celle que j'avais entendue à Sparte. Les sujets de Cléombrotos, tout honteux qu'ils fussent alors de cette raclée, n'avaient pas manqué d'invoquer la mauvaise excuse de la malchance. Aux dires d'Épaminondas, au contraire, c'était son infériorité numérique, à défaut de génie stratégique, qui lui avait permis de vaincre. Si son centre et son aile droite s'étaient, dès le début de l'engagement, dérobés au combat, ce n'était pas le fait d'une manœuvre, mais simplement la peur d'être écrasés par les hoplites. Sa gauche se trouvant ainsi renforcée, put donc supporter d'un pied ferme le choc de ses adversaires directs. Alors, Épaminondas faisant attaquer son bataillon sacré, bouscula la phalange lacédémonienne dont il fit un grand carnage. Ô cruelle alogie des états-majors ! génie des armes fait de hasards et d'erreurs ! Mais, tout de même, ça me faisait plaisir de voir mon hôte si peu dupe de lui-même. Allons, la cuirasse ne l'avait pas complètement abêti. Et quelle leçon de modestie il donnait là à tous ses pairs !

Il est vrai que les événements, depuis Leuctres, l'avaient quelque peu refroidi. Tel qu'il nous parlait, en ces jours, Épaminondas était en pleine disgrâce. Eh oui ! les Thébains, déjà pas mal surexcités, avaient fini par se prendre tout à fait au sérieux. Eux aussi, maintenant, ils en voulaient du gâteau. Et de se souffler dans les joues ! Et de bomber le torse ! Et de cambrer le jarret ! On allait voir ce qu'on allait voir ! Tout d'abord, Épaminondas avait lui aussi, mordu à cet hameçon. Patriote

enragé comme il était, guerrier dans l'âme, il voulut porter le fer chez l'ennemi et montrer aux femelles spartiates, dont les campagnes n'avaient pas été envahies depuis cinq siècles, le feu de ses bivouacs. Brave général Épaminondas ! Plutôt que d'exposer ses troupes à des pertes sévères en prenant des villes d'assaut, il s'était contenté de ravager, de piller et d'incendier systématiquement toute la contrée environnante. En vérité, c'était là du beau travail ! À la spartiate ! Mais il avait fait plus encore. Il avait affranchi les serfs de Messénie et les ilotes de Laconie, abrutis par deux cents ans d'oppression. Bref, il s'était conduit en véritable libérateur et aurait peut-être pu instaurer un monde nouveau si les politiciens athéniens, toujours imbus de grandeur, et depuis longtemps déjà admirateurs des nations de proie, prenant d'autre part ombrage de la puissance populaire de Thèbes, n'avaient tendu la main à Sparte pour la sauver ! On n'en sortait pas. Là-dessus, défaite de notre cher homme devant Phlionte, l'infériorité numérique, cette fois, ne l'ayant pas servi. Traduit aussitôt en justice par les siens, accusé de haute trahison, mais finalement acquitté et, d'ailleurs, non réélu béotarque, on conçoit qu'il ait pu être passablement écœuré.

C'est dans ces dispositions qu'il nous recevait. Nous parlâmes du congrès de Delphes qui tenait ses assises en ce moment précis. Allait-on enfin connaître quelques années de paix ? Les États n'étaient-ils pas las de se porter des coups et d'en recevoir ? Si les Perses cherchaient l'accord, les Athéniens, en revanche, avaient l'air rudement remontés. Je n'étais donc pas très confiant dans l'issue heureuse des conversations. Trop d'intérêts étaient en jeu. Et puisque nous n'y pouvions rien changer, mieux valait penser à autre chose. L'agrément d'Épaminondas, c'est qu'il affichait un goût, rare chez les Thébains, mais plus rare encore chez les traîneurs de sabre, pour les arts. Musicien, bon épistolier, penseur pertinent, sa société, bien qu'il parlât peu, était fort plaisante. On faisait chez lui d'excellents dîners, où il conviait les gens les plus susceptibles de nous amuser. Je n'ai jamais assez aimé ce que les philistins de la littérature nomment le monde, pour me divertir avec excès dans ces sortes de soirées. Toutefois, je me souviens que c'est là que j'aperçus pour la première fois, avant de la savoir immortalisée dans le marbre, par Praxitèle, une petite fille de douze ans que ses parents, amis de notre hôte, menèrent coucher dès après le dîner et qui devait devenir plus tard la belle Phryné de Thespies en personne.

De Thèbes à Livadia, longeant le lac Copaïs, nous vîmes se rapprocher lentement les montagnes du Parnasse où bientôt nous nous engageâmes. Nous avancions dans le maquis surchauffé où les troupeaux paissaient les feuilles piquantes et vernissées des houx nains sous la garde des bergers accroupis à l'ombre des grands chênes à

glands doux. De temps en temps, nous dépassions des monticules noirs, sortes de calottes faites de branches d'yeuse et d'érable que les charbonniers coupent en rondins, entassent et carbonisent. À mesure que nous nous élevions, la montagne se boisait, se garnissait de sapins, de lierre et de salsepareille. Puis, c'était encore les taillis buissonneux du maquis retentissant du cliquetis des cigales. Les myrtes, les arbousiers, les lauriers, les lentisques, les bruyères arborescentes, le jasmin, la menthe sauvage, la lavande, le serpolet, la jacinthe des hauts-plateaux, le safran, le narcisse bulbeux abondaient. Le soleil énervait ces feuillages et ces fleurs de sa chaleur et l'air des hauteurs répandait alentour leurs senteurs mêlées. Mais quand nous ne fûmes plus qu'à sept ou huit kilomètres de Delphes, je me sentis repris par le décor qui, déjà vingt ans plus tôt, m'avait si fortement impressionné. Parbleu oui, moi, l'ironique et irrévérencieux Diogène, j'étais ému !

Dès le soir de notre arrivée, sans plus attendre, nous voulûmes, Laïs et moi, monter la Voie Sacrée. Des fêtes avaient eu lieu le matin même devant le trésor des Sicyoniens dont le terre-plein était couvert de pétales de roses qui embaumaient encore. À cette heure, la Voie était déserte. Au bout de la première rampe, Laïs s'arrêta, frappée par la beauté abstraite et pure du petit temple bâti par les gens d'Athènes. Puis, longeant le portique, nous nous trouvâmes bientôt devant la façade imposante aux six colonnes doriques du grand temple d'Apollon, que l'on commençait de reconstruire sur des dimensions à peu près identiques à celles de l'ancien. Tout en jouissant de la majesté paisible des lieux endormis par l'approche du crépuscule, rêveusement, marchant près de Laïs, je songeais.

C'est du sommet du Parnasse, dont j'avais fait autrefois l'ascension, qu'on pouvait apercevoir, par les journées claires, les aspects multiformes du pays. Là-bas, au sud, au-delà de la mer de Corinthe, les massifs du Péloponèse et parfois même, tout au loin, le pic du Taygète. À l'ouest, c'était le Pinde ; au nord, l'Olympe ; à l'est, l'Athos. Delphes était continentale, mais elle ouvrait sur la mer. Delphes était le centre de la Grèce, mais elle en était aussi la pointe. Delphes régnait dans un décor où toutes les formes de la nature se trouvaient reproduites : montagnes et gouffres, forêts et alpages, torrents et sources, grottes et fentes volcaniques, pentes arides et jardins, escarpements tumultueux et vallées accueillantes. Delphes, de partout, pouvait être atteinte, mais d'où qu'on vînt aussi, elle semblait pareillement mystérieuse. Delphes voyait sur son territoire, selon l'occasion, la réunion des hommes les plus étranges, des humbles comme des superbes, des plus bavards comme des plus raffinés. Delphes, enfin, était le lieu choisi par tous les Grecs où une loi commune pouvait être promulguée.

Comment n'aurais-je pas été bien disposé envers des circonstances

si harmonieusement faites pour mon propre personnage ? Nulle part ailleurs, je n'aurais pu mieux prendre conscience de celui que j'étais vraiment. Une deuxième fois, Delphes me servait de révélateur suprême. Car qu'étais-je, sinon la diversité même ? Pourquoi m'y refuser plus longtemps ? Delphes tout entière m'y invitait. Il n'y avait pas d'autre réalité pour moi que dans l'affirmation de ma vie sous ses aspects multiples et avec tous ses contraires. J'avais pu être parfois séduit par l'exemple de destins tout unis, mais l'évidence était là : mon être était tour à tour et simultanément fait pour Pan, pour Minerve ou pour Orphée, pour la paix et la révolte, l'humilité et l'orgueil, la parole et le silence, le facile et le difficile, la bienveillance ou l'outrecuidance, l'habileté ou la maladresse, la courtoisie ou la rudesse… « Connais-toi ! » affirmait Apollon, c'est-à-dire : « Accepte-toi ! », « Sois celui que tu dois être ! un et tous en tout, tel Protée ! »

Laïs était brisée par le voyage accompli depuis le matin sous une chaleur étouffante. Moi-même, je me sentais un peu accablé par toutes les pensées qui m'avaient assailli. Nous allâmes nous asseoir sur les gradins du théâtre. Là, nous nous détendîmes. L'ombre des Phaédriades avait déjà répandu un peu de fraîcheur. Un air plus doux circulait. Les couleurs renonçaient à leur crudité pour se fondre comme en une estampe. Seules, les bâtisses et les pistes droites de la Marmaria restaient encore brûlantes de soleil et l'on apercevait, sur l'herbe, en bas, la nudité blonde d'athlètes étendus. Au loin, sur les sommets et sur la plaine, une intense clarté poussiéreuse persistait. Le silence n'était troublé que par les coups de marteaux donnés par une équipe de machinistes affairés sur la scène à préparer je ne sais quel spectacle pour le lendemain. Laïs, près de moi, toute tendre et toute lasse, défardée, les cheveux un peu défaits, à demi étendue sur la pierre dans sa légère tunique ouverte, perdait, dans la pénombre grandissante, de sa réalité. Comme le paysage, les traits charmants de son visage s'estompaient. Qu'elle était belle ainsi ! Mais combien d'années encore à jouir de sa beauté ? Tant de choses en notre pouvoir d'hommes, tant de responsabilités assumées, hors le pouvoir d'agir sur le Temps !

Le même soir, à l'auberge, une surprise nous attendait. Succédant aux congressistes qui venaient de se disperser sans avoir pu s'entendre, voilà-t-il pas que des comédiens envahissaient maintenant la cité de Delphes ! Comédie pour comédie… Bref, nous nous trouvâmes nez à nez avec une troupe en tournée, venant d'Élatée, sous la conduite de Pétécyde et de Fidus, histrions de mes amis dont j'ai déjà parlé. La bande faisait grand tapage dans la salle commune, réclamant le dîner à cor et à cri aux servantes. Mais les exclamations de Pétécyde et de Fidus changèrent d'objet dès que ceux-ci nous aperçurent. Nous dînâmes ensemble, tous de fort bonne humeur, notre fatigue se trouvant dissipée comme à miracle par ces joyeux drilles qui, les jours

suivants, par leurs rugissements tragiques, allaient faire frémir et pleurer les foules.

De quoi parler, sinon de théâtre, avec des gens de théâtre ? Entre autres choses, c'est ainsi que Pétécyde m'apprit qu'il avait mis à son répertoire, sans me le dire, cet Empédocle que j'avais composé il y avait déjà plus de dix ans. Je gage que les auteurs dramatiques de ce temps, dûment syndiqués, sursauteront s'ils me lisent, en voyant que j'étais si mal informé du sort de mes productions. C'est que, de mon vivant, les gribouilleurs n'étaient pas organisés comme une vulgaire corporation de savetiers ou de financiers. Cependant, je ne vais pas jusqu'à affirmer que tous les écrivassiers du IVe siècle aient montré, vis-à-vis de leurs déjections littéraires, l'indifférence dont je faisais preuve vis-à-vis des miennes. Et puis, pour tout dire, j'avoue que ce qui me gâtait la perspective d'être joué, c'était cette dépendance dans laquelle tout auteur se trouvait, une fois son ours au point. Savoir que ce qu'on a composé est à la merci des caprices, du goût et des conceptions d'un directeur de troupe, de son metteur en scène et de son régisseur comme de ses interprètes, de son décorateur comme de son costumier, voir son texte tripatouillé, ses intentions trahies, subir la torture des répétitions, le supplice de rôles mal sus ou mal compris, non, rien à faire ! J'aimais mieux n'écrire que des livres où j'étais sûr de n'engager jamais que moi et où je pouvais prendre mes aises sans avoir à tenir compte d'autrui.

Toutefois, puisque Pétécyde avait monté ma pièce à mon insu, il était vain de rechigner. Grâce à ce hasard, j'échappais à tous les ennuis que je redoutais. J'assisterais à la représentation avec des yeux neufs et comme si je n'étais pas l'auteur.

Maintenant, que dirais-je de plus de mon Empédocle ? Le texte en a été perdu et, sans doute, détruit avec tous mes autres ouvrages. Qui se soucie encore de Diogène écrivain ? Bien sûr, quand je l'avais écrit, je m'étais persuadé que l'action dramatique n'était rien, que la beauté du langage était tout. Mais là, à Delphes, j'oubliai même tout à fait ces questions de technique. Je ne fus plus sensible qu'au plaisir de voir et entendre jouer la tragédie dans le cadre qui lui convenait le mieux, sur la plus belle scène du monde. Qu'importait Empédocle ? C'était le théâtre qui nous réclamait. Nous ne manquâmes pas d'applaudir nos amis incarnant devant nous, tour à tour, Œdipe, ou Ulysse, Jupiter ou Hippolyte, Prométhée ou Cassandre.

Assis sur les gradins, au milieu d'une foule immobile et transportée, nous apercevions à travers les portiques le ravin calciné sous sa plantation d'oliviers tordus, bordé par les temples secondaires d'où ressortait la blancheur laiteuse de la Tholos puis, en contre-jour, de l'autre côté du ravin, les boursouflements montagneux où, autrefois,

j'avais fait tant de marches solitaires. De la scène, au contraire, Pétécyde et ses compagnons avaient devant eux non pas seulement la foule étagée et massée mais la muraille gigantesque des rouges Phædriades qui semblait attendre on ne sait quel bouleversement cosmique pour s'effondrer sur ces pygmées en délire. On voit, par cette double situation, à quel point les spectateurs étaient à l'aise pour laisser s'envoler au loin leur esprit subjugué, à quel point aussi les acteurs étaient aidés dans leur jeu. Ainsi, là encore, Delphes affichait sa diversité favorisant, grâce à son cadre incomparable, l'éclosion indéfiniment répétée du drame des passions humaines.

Après le départ de Pétécyde et de Fidus qu'on attendait à Thermes, en Étolie, nous restâmes encore plusieurs jours à Delphes. Je n'y désirais plus rien. Je n'y espérais plus aucune révélation. J'étais en paix avec moi-même. Je me laissais délicieusement engourdir par l'écoulement des heures. Oh ! que Delphes était douce et rustique dans la jeunesse de ses matins ! Chaussés de simples sandales, nous nous en allions, Laïs et moi, nous promener du côté de la Marmaria. Nous nous baignions dans la piscine, puis nous séchions longuement au soleil. Au retour, nous nous arrêtions à l'ombre des imposants platanes de la fontaine Castalie. Pendant que l'eau glacée ruisselait sur les pierres gluantes, dans la sombre et fraîche crevasse, nous pouvions voir l'immense ciel bleu de Delphes abattre sur le lointain paysage la chaleur de midi et les flancs surchauffés de la montagne dégager une vapeur flottante qui absorbait les contours et rendait le décor à sa fonction surnaturelle…

Il était temps, maintenant, de revenir à Corinthe. Je croyais que mes pensées avaient enfin épuisé le cycle de leurs métamorphoses. Il me semblait qu'il n'y aurait plus que mon corps pour vieillir, que mon esprit avait trouvé son équilibre et son port. Sans doute, au moment d'entrer de plain-pied dans la maturité, pouvais-je me réjouir d'avoir à peu près su préserver ma carcasse. Je savais, cependant, qu'elle ne ferait plus désormais que se détruire et qu'ainsi, quoi que je fasse, malgré la persistante fringance de mes désirs, elle s'acheminerait inexorablement vers la mort. S'il m'était laissé un espoir, c'était que ce corps périssable sache le plus longtemps possible échapper à la décrépitude. Déjà, je me désolais de perdre mes cheveux, de voir ma peau se rider davantage chaque année. Mais quelle angoisse quand je découvrais quelque nouveau dommage, quelque nouvelle usure ! Mes dents se déchaussaient, jaunissaient. Mes joues s'affaissaient, mon menton s'empâtait, mon regard perdait de son éclat, mon torse était moins élancé, ma taille moins fine, ma démarche moins vive. Le poil avait gagné du terrain sur ma poitrine, sur mes phalanges, au bord de mes oreilles. La peau était moins ferme et moins pulpeuse sur les cuisses. Je sentais une odeur plus âcre monter de moi, si peu que je

négligeasse mon hygiène. Je pouvais encore sauter, courir, nager et faisais ainsi l'étonnement de beaucoup qui, quoique moins âgés que moi, y avaient totalement renoncé. Mais comme je me sentais peu sûr et peu entreprenant dans les exercices physiques dont je n'avais pas l'habitude ! Ma confiance en mes muscles, en mon coup d'œil, en mes réflexes, s'en allait. Je n'osais plus ce que j'avais osé autrefois et ne cessais de redouter quelque fâcheux accident.

Je devais donc mesurer le temps qui m'était laissé. Ensuite, sans nul doute, le morne croupissement du fossile, puis le néant m'attendaient. Aussi, loin de m'abandonner à cette facile et dérisoire pente, étais-je décidé à exiger de la vie le meilleur dans le maximum, ne plus rien manquer, à remplir (comme j'eusse fait d'outres à boire si j'avais été buveur) mes yeux de tout ce qu'ils pouvaient voir, mes oreilles de tout ce qu'elles pouvaient entendre, mes mains de tout ce qu'elles pouvaient toucher de ce monde des vivants dont je savais m'abstraire à l'occasion mais où il me semblait parfois aussi que j'étais seulement arrivé le matin même.

C'est un matin aussi que nous quittâmes Delphes et que nous nous mîmes en route pour Itéa. Avant de plonger dans la mer d'oliviers de la plaine sacrée, nous jetâmes un dernier regard sur la cité d'Apollon. Elle reposait, dans les feux et les fumées du matin, immuable, éternelle, indifférente à notre départ, posée sur la même roche et sous le même ciel. Il y avait quelque chose de monstrueux dans cette permanence qui me fit frissonner. Qu'étions-nous donc, pauvres enveloppes à viscères, sinon destinés à passer, là où la nature, longuement, pouvait, en nous portant, s'amuser de nos agitations, de nos venues et de nos fuites ? Instinctivement, je pris le bras de Laïs. Plus près, maintenant, la mer ensorceleuse respirait. Le bateau se balançait contre le bord, prêt à nous emporter. Les voiles claquaient. Dans ma main, le bras ferme de Laïs vivait. Et quand je me décidai à la regarder, confiante en la vie, elle souriait.

TROISIÈME PARTIE

30

À ce point de ma confession, alors que du haut de mes cinquante ans je m'apprête à descendre vers la morne plaine du néant, je souris d'avoir pu accorder si complaisamment à ma plume des accents dont mon âge ni Delphes ne justifient tout à fait l'emphase. J'éprouve le besoin de changer de ton et de revenir à des propos sans doute moins romantiques mais plus conformes à mon humeur.

Je veux bien admettre que j'avais quelques raisons de déplorer la fuite du temps, de m'accrocher à chaque heure et aussi, de laisser paraître par intermittences les appréhensions d'un homme qui avait tant misé sur sa propre vie. Quand on a de ces sursauts (ou de ces défaillances) il semble que pour vous mieux narguer l'univers cherche à se parer des couleurs les plus séduisantes. Le ciel n'a jamais paru si transparent, la mer si joyeuse, les êtres si perméables, l'existence si facile. On croit qu'on n'aura point tout le courage qu'il faudrait pour quitter tant de délices. On gémit sur sa destinée. On finirait même par oublier de vivre à force d'être chagriné par l'approche de sa fin. Et si l'on est un littérateur (à défaut d'embêter ses petits enfants, comme un simple citoyen, en leur racontant des fadaises sans relief du temps passé) on en arriverait peut-être à faire ce qu'il y a de pire au monde dans la fonction : à écrire ses mémoires.

Par bonheur, une fois que je fus réinstallé à Corinthe, le tonique vent du golfe dissipa vite ces vapeurs. Cinq années de plus avaient passé depuis Delphes. Maintenant, je prenais enfin mon parti de vieillir et de mourir. Du coup, je repris vie. Délivré de mes angoisses, je me sentis jeune à nouveau et porté comme malgré moi par des mouvements où, je le devinais, je ne pourrais plus laisser entrer la moindre trace d'émotion sans aussitôt entendre au dedans de moi le rire d'un petit personnage à visage d'hermès goguenard et lucide, amateur de pirouettes et faiseur de tours comme un âne complice.

Durant ces cinq années, d'ailleurs, ma folie (ou ma sagesse, comme il plaira) n'avait cessé d'être mise à rude épreuve. Loin d'être enfin à l'abri comme je l'avais souhaité, je me vis derechef exposé au caprice maléfique des guerres. On aurait dit que Corinthe n'attendait que mon retour pour piquer sa crise, elle aussi. Une orageuse fièvre de volonté de puissance la possédait. Jusqu'ici conciliante, elle se rebiffait contre Athènes qui voulait l'annexer sans vergogne pour mieux contrôler l'isthme. Tout cela ne pouvait que mal finir pour tout le monde. Les Corinthiens envoyèrent les Athéniens sur les roses et prétendirent

qu'ils étaient assez grands pour se garder seuls. Malheureusement, comme chaque fois qu'un État se décrète en danger et promulgue des mesures de salut public, Corinthe se jeta dans les bras d'un chef investi soudain des pouvoirs les plus étendus. Un certain Timophanès, pas plus tôt assis sur le trône, voulut jouer les satrapes. C'était du joli comme gâchis, régime de trique et terreur dans les rues ! Pour une fois, cependant, le satrape s'attrapa. Ses mercenaires le laissèrent tomber et on le retrouva un beau matin zigouillé proprement par une bande d'aristos vexés à la tête desquels s'était mis son frère Timoléon. Vive l'esprit de famille ! Gloire à l'amour fraternel ! Enfin, on avait retrouvé la liberté et la paix. C'était toujours ça. Mais ça ne cessait de se bagarrer tout autour : en Phocide, en Achaïe, en Élide, en Arcadie, en Pisatide comme en Triphylie. On juge par là si mon cosmopolitisme était satisfait. Moi qui regardais l'univers comme ma patrie et qui aurais voulu pouvoir voyager librement dans tous les pays, j'étais servi. J'étais par force condamné à l'immobilité. Pardi ! le mieux était encore de s'en accommoder sans vitupérer en vain. Puisque l'on était cerné par les crétins, une seule chose à faire : se désolidariser radicalement de leurs entreprises et tirer, si possible, son épingle du jeu. C'était du moins ce que me dictait intérieurement mon petit personnage à sourire d'âne. Pas moyen de voyager ? Eh bien, adonnons-nous aux plaisirs du sédentarisme ! Et gardons pour plus tard les distractions d'une abominable vacance. Les voyages forment la jeunesse, dit-on. Mais s'ils ne forment que la jeunesse ? Bien sûr, je n'en étais pas encore au point de faire mon petit rentier sur la Riviera ou sur les Promenades de Milet, mais je pouvais, sans me diminuer, marquer un arrêt et garder pour un temps mes yeux fixés sur un même horizon.

À Corinthe, je réintégrai donc mon petit pavillon. Comme je me défendais d'avoir désormais quoi que ce soit de plus à apprendre aux Xéniade, comme ils avaient la discrétion de me laisser jouir à mon gré de leurs libéralités, nous nous voyions moins souvent qu'autrefois. Ils allaient de leur côté. J'allais du mien, heureux de pouvoir m'isoler toujours plus et fuyant ces occasions de discourir et de débattre que j'avais recherchées à l'époque où j'usais mes semelles d'apprenti sur les trottoirs d'Athènes en quête, dans la niaiserie du jeune âge, de je ne sais quelle voyante réputation à base de scandale.

Certes, j'aurais pu aussi me fixer à Athènes. Mais, je l'ai dit, j'y redoutais des contacts trop répétés avec les exaltés de l'art et de la politique. Athènes n'avait pas changé et ne changerait pas. Elle était toujours le creuset des modes et des tressaillements de toute la Grèce. Chaque saison voyait la mise en vedette de quelque secte, école ou excentricité nouvelles. À croire que l'opinion avait besoin de ce ferment pour se prouver sa propre efficience. Mais moi je n'avais plus que faire de ces hochets qui, après un engouement de cinq ou six mois,

restaient pour compte comme de vulgaires rossignols. Je préférais m'en tenir à des valeurs peut-être moins excitantes, mais plus stables. Libre aux autres de fortifier leur esprit débile et d'échanger des idées comme des balles pour se donner l'illusion d'exister. Moi, ces palabres ne faisaient que me distraire fâcheusement de mes petits entretiens particuliers.

Pour mon gré, Corinthe même, parfois, me semblait trop bruyante et trop agitée. Si nous avions vécu en des temps plus sûrs, j'aurais certainement cherché refuge dans une île. On m'aurait revu à Mykonos. Ou même, j'aurais pu pousser jusqu'à Théra. Quiconque aime la mer comme je l'aimais comprendra cet instinct de fuite, cette soif de haute solitude. Je ne sache pas qu'en ce siècle où j'écris un homme de mon espèce ne préférerait pas d'abord Marseille ou Alger à Paris, puis encore mieux Capri ou Port-Cros à Marseille ou Alger. Mais je ne me fiais plus aux hasards de la navigation. Retomber encore entre les mains des pirates ? Merci bien ! Une fois suffisait pour une seule vie. Va donc pour Corinthe, me disais-je !

Corinthe, d'ailleurs, semblait bien faite pour abriter dans ses murs l'homme qui était né en moi durant mon dernier passage à Delphes. Corinthe n'était pas une de ces villes froides à rues muettes et à façades closes qui découragent le visiteur et qui décomposent l'habitant. À Corinthe, pas non plus de manières guindées, de respectabilités convenues ou de ces joues gonflées comme on en voit dans les cités continentales. À Corinthe, pas de retenue et pas de mesure. Une animation partout débordante. Du négoce. Des échanges. Du luxe. Des femmes. Ravissantes. Et des hommes. De tout poil comme de tout acabit. Un grouillement humain sans lois et sans frein. Une pâte toujours prête à lever. De la vie, enfin, par tous les pores, avec la mer tout contre et là, disponibles pour l'évasion ou chargés de denrées exotiques, les mille et mille navires du monde connu.

Corinthe se trouvait à cheval sur deux terres et sur deux mers. Elle tenait au Nord. Elle tenait aussi au Sud. Devant elle : Athènes. Et derrière : Sparte. En face : Delphes. Et Olympie par le flanc. Un port pour l'Occident. Et un port pour l'Orient. Ainsi, Corinthe était à la fois une pierre de touche et un réceptacle. Toutes les races s'y croisaient. Tous les peuples. Toutes les langues. Toutes les mœurs. Tous les arts. Elle était comme un puissant gésier où venaient se faire digérer toutes les notions qui avaient été ailleurs indigestes. Elle était une ville où le faire valait mieux que la façon de faire et l'être que le paraître ; une ville où l'exemple payait mieux que les principes, où la nature brisait alertement les institutions. Elle était surtout une ville où la faune qui l'animait n'avait pas encore succombé à l'ennui et où, par conséquent, les plaisirs simples et forts n'avaient pas encore été remplacés par ces

satisfactions stériles de l'amour-propre ou de la représentation mondaine que codifient toujours avec ambiguïté les m'as-tu-vu et les fripons.

Inutile d'en dire plus : j'étais là comme un poisson dans l'eau ou, s'il on préfère, comme un crabe en liberté au bord du rivage. Je passais la majeure partie de mes journées au port du Léchaion, en dehors des longs murs d'enceinte qui le réunissaient à la métropole. J'échappais ainsi aux rudes vents d'ouest qui rasent la côte du Golfe et qui finissent par dessécher les cultures qui ont survécu, malgré la pauvreté du sol.

Je ne restais cependant pas toujours à la même place. J'errais volontiers de groupe en groupe, emplissant mes yeux des spectacles multiples des navires touchant à quai ou prenant le large, se vidant ou se chargeant par le miracle du labeur de tous ces hommes à demi nus, suants et poussiéreux, dont l'activité fébrile et continue ne laissait pas d'être émouvante. Quelle diversité là aussi ! Tout changeait, tout se métamorphosait d'instant en instant. La teinte et le mouvement des flots ; la retombée ou le gonflement orgueilleux des voilures ; toujours quelque rafiau à l'accostage, quelque trière qui appareillait ; là, une ancre qui fait plouf, là, une autre qui jaillit des fonds, ruisselante et toute verte de vase et d'algues ; des débardeurs aux muscles noueux et brunis ; les costumes les plus heurtés, les trognes les plus scélérates ; les cris et les sifflements des maîtres à ramer, les tournoiements de nuées de moutards, venus on ne sait d'où, occupés à on ne sait quoi, vivant on ne sait comment, appartenant à on ne sait qui et agitant dans la foule jacassante leurs maigres et sombres nudités sans sexe ; mille ballots qu'on apporte, qu'on déballe, qui disparaissent et dont les odeurs, à elles seules, invitent au départ ; des cabarets dont les comptoirs s'encombrent de cruches entre-choquées ; des buveurs de vin ; des jeux de plein air ; des blagues qui se montent et qui tourneront mal ; des bagarres sans motif sinon sans violence ; des dormeurs ; des sans le sou ; des marins en chasse et des prostituées sans lendemains ; des badauds pris à partie ; des naïfs ou des distraits dont on abuse ; des instincts partout à vif aux prises avec les psychologies les plus sommaires, mais aussi les plus volubiles.

Quelquefois, je m'aventurais jusqu'au bord du golfe, à l'endroit où les bateaux de faible tonnage franchissaient l'isthme à sec pour reprendre la mer dans le golfe Saronique. Du port du Léchaion au port de Kenchreai (qui, de l'autre côté de l'isthme, était si curieusement protégé des fureurs de la mer par de hautes et longues digues), circulaient les animaux bâtés et les chariots qui assuraient le charroi des blés de Sicile ou des marbres du Pentélique. Pour effectuer le passage des bateaux, on utilisait des machines inspirées par ce procédé vieux comme le monde et connu de tous les pêcheurs qui consiste à

faire glisser la barque sur des rondins. Comme il s'agissait là, non pas de barques, mais de gros navires, la manœuvre était, on s'en doute, beaucoup plus délicate. C'était long et pénible. Cela se compliquait de toute une machinerie de câbles et de treuils, d'échafaudages et de soutènements d'une plastique toute baroque qui contrastait cruellement avec la peine des malheureux attachés à ces instruments de supplice.

J'avais toujours pensé (et prétendu) que la preuve que le travail était contraire à l'homme, c'est que ça le fatiguait. Mais quand j'assistais à ces gigantesques et quotidiennes entreprises, je découvrais que le mot était bien faible. Certes, le spectacle pouvait être fructueux par ses répercussions mentales pour le philosophe. Mais du diable si je songeais à philosopher quand je voyais tous ces corps tordus, tous ces pauvres types ahanant sous l'effort inhumain. Ô, misère des individus ! C'est devenu un lieu bien commun de la dénoncer, mais comment tous ces clercs qui ont les fesses bien au chaud ont-ils le front de vanter la noblesse, la vertu purificatrice, la grandeur anonyme du travail ? Laissons à la rigueur les esclaves exalter eux-mêmes, à leur manière, leur destin s'ils en retirent quelque joie ou fierté. Mais que ceux qui n'ont jamais cassé de cailloux sur les routes, creusé des fossés, forgé le fer, taillé le bois, construit des digues, tiré à sec des navires, s'abstiennent de blasphémer. Ils parlent de choses qu'ils ne connaissent pas. Ils n'ont pas le droit de parer des fleurs de leur rhétorique une servitude qui est faite de sueur et de sang.

Bref, quand je contemplais la rude arabesque des torses s'échinant, je faisais taire en moi la voix insolente de mes railleries habituelles. On sait si j'étais prompt à me moquer de tout. Mais là (oui, je l'accorde, c'était puéril) je me sentais surtout indigné par l'injustice d'une société qui accordait à si peu d'individus la possibilité de s'ériger en arbitres de leur propre destin. On me dira : et vous ? Mais Diogène n'est pas une solution. Diogène n'est qu'un cas. Il n'existe pas un seul esclave de bonne foi qui n'avouerait qu'a raison celui de ses semblables qui peut s'évader du bagne. S'évader n'est pas trahir quand on profite de son indépendance (relative) pour dénoncer les abus des pouvoirs et pour ouvrir les yeux de ceux qui n'ont pas encore vu ce qu'ont d'ignominieux les chaînes qu'ils portent.

31

On m'a bien souvent reproché mon mépris des sciences. Ce n'était pas, à vrai dire, du mépris. Si je m'en prenais parfois à l'esprit scientifique, c'était surtout parce que je le sentais incapable d'apporter beaucoup plus à l'homme que des satisfactions matérielles. Encore, ces satisfactions devaient-elles être, le plus souvent, chèrement payées. Pour telle découverte bienfaisante, combien d'autres qui n'étaient que source nouvelle de misères, de servitudes et de destructions ! À l'allure où l'on allait, on pouvait prévoir, sans trop de pessimisme, qu'un jour viendrait où les savants eux-mêmes perdraient la tête. L'émulation aidant, ils finiraient peut-être par trouver quelque microbe capable de supprimer l'humanité ou quelque machine infernale qui ferait exploser la planète. Que tant d'intelligence soit mise ainsi au service de la bêtise, voilà qui m'inspirait une juste défiance, comme une sincère pitié.

À Sinope, pour ma part, j'avais fait peu d'études. Ce peu était pourtant d'ordre scientifique. Passable mathématicien, j'avais paraît-il des dispositions pour la physique et l'astronomie. Là se bornaient mes talents. Mon cerveau était plutôt lent. Je n'avais aucune facilité pour les langues. Je n'avais non plus aucun goût pour la dissertation. Je lisais peu et seulement pour nourrir mon imagination, n'ayant point le souci de former mon caractère et ma pensée par des exemples difficiles, ni du reste d'élargir mes connaissances, ni, enfin, de devenir autre que je n'étais. Et, pour achever ce médiocre bilan, je dois avouer que je ne sus pas me distinguer davantage dans ces arts secondaires et dits d'agréments comme la musique ou la peinture qui sont, pour les mères, le critère d'une bonne éducation.

Je ne vivais alors que pour mon corps, laissant, avec une parfaite désinvolture, mon esprit en jachère. Il n'était point question pour moi de diableries intellectuelles. Je n'avais d'yeux que pour les champions, belluaires, boxeurs et autres pédestrians. Je rêvais chaque nuit d'en devenir un moi-même. Déjà perdu dans les brumes envahissantes de l'épais sommeil de l'adolescence, je me voyais athlète vainqueur aux Jeux. J'avais terrassé tous mes adversaires, avais dépassé les autres concurrents à la course, avais étonné mes partenaires par ma maîtrise. J'étais couronné par les archontes, porté en triomphe par une foule transfigurée, accablé d'offrandes et savourais béatement les éloges du dithyrambe. Je voyais une cour de femmes altières à mes pieds, fascinées par le prestige de mes muscles, impatientes de partager ma

couche et de me sacrifier leurs intérêts conjugaux, mondains ou sociaux. On s'en doute, la réalité était beaucoup moins reluisante. Si, sur la palestre, je montrais d'agréables qualités de souplesse et de courage, je n'étais ni particulièrement fort, ni assez vite, ni assez adroit pour m'élever très haut dans la hiérarchie sportive.

Une fois à Athènes, je revins à une plus juste vue de mes possibilités. Je renonçai à mes rêves de suprématie athlétique et découvris en moi un certain penchant pour l'étude. Mais ce que j'appris alors, je l'appris par moi-même, en tâtonnant, et loin de la badine cinglante du maître. J'avais pour ainsi dire oublié tout ce qu'on s'était évertué d'emmagasiner dans ma tête à l'école. Mais, au plus fort de ce beau zèle, je ne fus jamais de ceux qui passent les nuits sur un texte ou sur un problème. Je me laissais facilement rebuter par les pièges de l'abstrait et les dédales du théorique.

La vie corporelle, à laquelle j'avais d'abord souscrit, avait marqué une nette empreinte en moi. Il m'en restait un léger narcissisme, la crainte de voir se déformer ma silhouette, l'habitude de la nudité, un sens aigu de toutes les émotions plastiques ou sensuelles, le besoin de vivre dans la proximité immédiate et constante de la mer.

C'est avec ce maigre bagage que j'ai quelque peu penché, ensuite, du côté de la littérature. On voit d'ici la curieuse entrée que j'y pus faire ! Qu'on m'entende, toutefois : ce ne fut jamais qu'avec l'intention de pousser à leurs extrêmes mes différentes tendances, par une suite de démarches et de scrupules, voire de turlupinades ou de cabrioles dont cette confession est le procès-verbal et qui fait, je crois, de ma petite marionnette, un cas unique dans l'histoire de l'esprit humain.

Au vrai, je n'étais pas plus ignorant qu'un autre des connaissances si limitées de mon temps. Alors, il n'était pas sorcier d'enfermer dans une même cervelle la somme des hypothèses possibles de l'entendement. Je ne me posais pas en rival de spécialistes comme Pythagore ou Anaximandre. J'avais seulement quelques petites intuitions qui s'étaient formées en moi, moins par l'étude que par la réflexion, moins par système et calcul que par observation. Il me semblait même qu'un bon nombre de mes semblables seraient en mesure de parvenir à des résultats identiques s'ils renonçaient, comme moi, à envier ces cuistres assommés dès leurs vingt ans par le charabia des lycées et les comprimés ramollissants des manuels. C'est ainsi que je m'étais persuadé que la terre était ronde, que j'avais sur le mouvement de notre globe, sur celui de la lune et du soleil, sur leur nature, leur grosseur, leur éloignement, sur la lumière, sur les vents, sur les marées, sur la pesanteur, sur l'atmosphère, sur les nuages, sur les étoiles et sur la création en général, des notions que j'aurais pu aujourd'hui encore exposer et défendre sans avoir trop à rougir. Ce n'était pas si mal pour

un autodidacte et il n'en manquait pas, parmi mes contemporains, à commencer par Platon qui, avec toutes leurs prétentions, en étaient encore à croire dur comme fer, au feu central, à la platitude de la terre, voire que l'univers vient de deux principes ou enfin qu'il y a trois genres de ceci ou de cela, six formes ou quatre façons.

Comme tout un, j'avais gentiment potassé les divers systèmes philosophiques à la mode et je peux dire que je n'en avais pas reçu de grands éclaircissements sur ma propre condition. Devais-je supposer que les autres en retiraient plus de profit ? À quoi pouvait servir tant d'application, s'ils n'étaient pas capables de choisir entre le jeu de leur raison et l'emprise de leur savoir ? En quoi leur science pouvait-elle leur être utile si, dévorant les facultés dont leur matière grise était d'abord riche, il ne leur restait plus, pour en appliquer à eux-mêmes et à la planète les effets, qu'une mémoire encombrée et poussive ou spécialisée, qu'une intelligence sans dynamisme et sans clarté ? À quoi la connaissance didactique pouvait-elle enfin les mener, si elle ne les aidait pas, au moins, à faire d'eux des hommes vivants et si elle ne favorisait pas, en fin de compte leur enrichissement spirituel ? Foin du formalisme scientifique ! Rien ne me semblait plus essentiel que l'affirmation de la personne. Exalter d'abord tout ce qui était susceptible de révéler un être à lui-même. Reconnaître la stérilité et les tentations de la connaissance pour la connaissance.

On a pu rire, certes ! de ces données. Étaient-elles si fausses ? Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur notre malheureuse planète, maintenant que tant de siècles se sont de nouveau écoulés. N'importe quel bambin, aujourd'hui en sait plus, à dix ans, que Pythagore et Anaximandre réunis en ont jamais su. On a découvert le moyen de voyager sous les eaux, à travers la terre et dans les airs, de s'entendre et de se voir à distance, de se transmettre par ondes les nouvelles et les harmonies, de se déplacer très rapidement sur des engins dociles qui obéissent à des boutons, de s'éclairer au moyen d'un fluide ou de se chauffer avec un gaz. Mille découvertes desquelles on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou du génie qui les conçut ou de la faveur qui, bientôt, les accueillit. Que de concours furent sollicités ! Que d'études ! Que de calculs ! Que de soins. Ah ! sans doute, ces progrès dans la connaissance étaient bien une promesse pour le futur, mais…

Hélas ! tout se passe comme si l'individu avait fait travailler ses méninges sans les éduquer. Il a gaspillé son savoir ; il n'a pas modifié sa nature. L'ignorance a reculé, la méchanceté, l'envie, la fatuité, l'injustice, l'intolérance et la mauvaise foi ont proliféré. Partout la haine, partout la guerre. Partout des massacres, des persécutions d'une cruauté que les maléfices d'une science délirante ne rendent que plus inhumaine et machinale. Pour comble d'absurdité, les plus riches

individualités se font complices du pensum odieux qui voudrait justifier tant de crimes.

Ce n'était pas encore assez que les despotes de mon temps fassent raser les villes vaincues, que leurs tristes hordes violent les femmes prises, exterminent leurs adversaires ou les réduisent en esclavage, que de cité à cité ou de maison à maison la discorde serve de prétexte à l'homicide. À l'époque actuelle, despotes et peuples souverains font mieux encore. Ils agissent au nom de principes sacrés, comme des devins aux mains sanglantes et au sourire suave. Ils se montrent sûrs de leur fait, obnubilés par leur croyance fanatique et excités par les élucubrations fumeuses de leurs thuriféraires. Nous subissions, mais, du moins, pouvions-nous rester conscients de notre servitude et, sinon nous attaquer à nos maîtres, les identifier. Aujourd'hui, les peuples esclaves acclament les leurs. Ils se prennent pour des collectivités libres. Ils se persuadent qu'ils ont choisi leurs mandataires qui, en fait, ne sont que des tyrans incapables. Ils croient défendre ce qu'ils appellent leur civilisation et ne font que hâter leur mort. Ils s'avilissent en croyant préserver leur dignité. Il se ligotent mutuellement en croyant assurer leur liberté. Jamais l'aberration n'a été plus grande.

Avec le recul, j'imagine que j'aurais difficilement pu retirer mes propres marrons d'un tel feu. Je me demande même comment ceux qui y voyaient clair (s'il en restait) pouvaient conserver leur bon sens dans ce chaos. Leur honnêteté intellectuelle, leurs scrupules, leur idéalisme ne devaient sûrement que les exposer davantage aux intrusions et aux mainmises. L'histoire, la mémoire des hommes ne sont pas tendres à leur égard. Elles nous les montrent roulés férocement dans le flot si trouble de ces agitations et brisés dès qu'ils osaient dénoncer la servilité lubrique des masses ou les machinations des vaniteuses élites.

Pourtant, je veux me persuader qu'il y en eut quelques-uns qui eurent le temps de faire le tour des choses et qui surent arracher à la vie dévoreuse assez de jours valables pour se dire qu'ils n'avaient pas vécu en vain. J'éprouve même une sensation réconfortante à la pensée que ces individus organisés ont pu faire la part des trente-six vérités qui les agitaient et les réduire à un petit nombre d'évidences. Je me rends cela : c'est que, de mon vivant même, jouissant de l'allègre et limpide bonheur de longues méditations au bord de la mer, je n'ai cessé de correspondre silencieusement avec ceux des siècles futurs, quels qu'il fussent, en lesquels revivraient sans défaillance les instincts qui m'avaient animé et qui embellissaient chacune de mes heures corinthiennes.

De toutes ces heures, sans nul doute, celles que je préférais étaient celles du matin où l'air est toujours plus léger, où les couleurs sont plus riantes. Pour le bain, j'attendais interminablement. Je ne me décidais

point à abandonner le sable ou le rocher sur lesquels je m'étais étendu pour rêver ou dormir. Souvent, midi était depuis longtemps passé quand je m'élançais dans les vagues. À cette heure, si sereinement chaude, et tellement silencieuse, plus personne sur le rivage, les mercenaires du déjeuner ayant repris le chemin de leurs fourneaux. La mer elle-même reposait dans une sorte de calme plénier. La nature environnante semblait à la fois embrasée et recueillie. Je nageais au-dessus des glauques profondeurs, le cœur dilaté d'allégresse. À chaque brasse qui m'éloignait du rivage je sentais une puissance accrue animer mes membres. Plus l'eau était haute sous mes pieds, plus ma nage s'assurait. Je me laissais porter, goûtant ainsi un repos sans pareil. Quand je revenais vers le bord, je voyais s'élever vers le ciel, dans de puissantes masses de verdure, les murs de la belle Corinthe dominés par l'Acropole insolent. Ah ! il me semblait que j'avais encore vingt ans quand je sortais ainsi de la mer, tout ruisselant et tout plein d'algues, avec ma peau brunie et ma vieille, mais toujours jeune maigreur ! Je me séchais. Puis, assis sur la plage déserte, les pieds dans le sable doux, je dévorais des fruits dont j'avais entretenu la fermeté et la fraîcheur entre des feuilles de figuier. Et je laissais ensuite s'écouler paisiblement, paresseusement, l'après-midi.

Mais le soir aussi avait sa douceur. Que de fois, au crépuscule, cherchant dans un dernier bain la saveur des bains précédents, Laïs et moi n'avons-nous pas joué avec les enfants nus du voisinage. Malhabiles encore, peu économes de leur souffle, ils venaient barboter autour de nous. Ils nous provoquaient à la course, imitaient gauchement nos mouvements ou même nous montraient avec fierté d'amusants tours nautiques. Un peu au sud de la route d'Olympie, là-bas, le soleil déclinait. En face, les montagnes du Parnasse, impatientes de se détendre dans la complicité de la nuit, resplendissaient encore dans la poussière dorée de la lumière agonisante. La mer paraissait toute rose. Le vent la plissait imperceptiblement. C'était comme un premier frisson sur une peau quand la chaleur tombe et que le soir s'étend. Près du bord, nous nous accroupissions sur des blocs de granit immergés, lascifs et vacants. Autour de nous, les enfants plongeaient par grappes puis, bientôt, réapparaissaient pour nous offrir des oursins. Tout en nageant, ils les rompaient avec une pierre aiguë et nous n'avions plus qu'à aspirer les lamelles de chair orange qui fondaient sur notre langue avec un parfum iodé.

Il nous arriva de connaître ainsi une si parfaite extase physique que plus d'une fois nous oubliâmes l'heure. Au reste, nous ne dépendions de personne. Pas même de notre estomac. Enveloppés dans nos manteaux, allongés au sec sur quelque planche, les mains sous la tête en coussin, les jambes basses, les yeux vers le ciel, la mer à nos pieds, nous restions immobiles regardant la nuit s'emparer du paysage, puis

les étoiles surgir une à une et scintiller. On n’entendait que le bruit du ressac sur les graviers de la plage et, derrière nous, sur le remblai de pierre, que les voix confuses des promeneurs du soir. Nous-mêmes, souvent, nous parlions, murmure intime qui passait comme un effleurement de l’un à l’autre. Mais bientôt un exquis et invincible engourdissement s’emparait de nos êtres et nous finissions par nous endormir en plein ciel, perdus pour le monde des vivants, unis au delà des codes par nos songes entremêlés.

32

Depuis le début de cette confession, je vais mon train, tantôt vantant, tantôt raillant sagesse. Comment n'osciller pas dans un monde englué par les équivoques ? Et comment ne pas se perdre entre les sens mêmes du mot sagesse ? L'un définit cette prétention pédantesque qui affuble les humains trop sûrs de dominer leurs semblables, qui ne se brûlent pas là où les autres se brûlent, qui ne tombent pas là où les autres tombent et que rien ne saurait jamais piper. L'autre qualifie ceux qui ne s'attachent qu'à eux-mêmes, qui ne portent de jugement sur autrui que conditionnel et qui, sans en faire étalage, sans porter d'auréole ni briguer de brevet, vont tranquillement au bout de leurs possibilités comme si, en vérité, ils étaient déjà sages au point de ne pas trop croire qu'ils le sont.

Au fond, on n'est déjà plus tout à fait sage (quand on le serait apparemment dans ses actes) dès qu'on croit ou qu'on affiche qu'on l'est. Ainsi y a-t-il un semblant d'égarement dans le seul fait de prendre la plume pour écrire un livre ou le pinceau pour peindre un tableau. Toute création porte en soi son venin. Œuvrer, c'est témoigner qu'on entend avoir découvert *une* vérité. J'avais pu me moquer de l'acharnement avec lequel mon père s'était rué dans les traquenards du négoce. Mais la vie intellectuelle, mais la vocation de faiseur d'ouvrages n'étaient-elles pas aussi pleines de traquenards ? Je pouvais donc me demander si le plaisir indéniable que j'avais eu à dénigrer les entreprises paternelles n'était pas une sorte d'option, à demi inconsciente, du petit âne moqueur qui veillait dans ma caboche. C'était du moins une option capable de m'assurer contre les défaillances qui faisaient de moi, par à-coups, selon telle ou telle de mes fantaisies, un fieffé homme de lettres. C'est bien pourquoi j'avais fini par me désintéresser totalement de ce genre de carrière. Si je gribouillais encore quelque peu, c'était seulement dans la mesure où cela m'amusait, où je pouvais exprimer ce qui me passait par la tête, employer les mots les moins convenus et ne faire aucun cas de l'opinion. Quant à me préoccuper de savoir ce que cela pouvait valoir… Il est vrai que j'y étais incité par les aises que chacun, autour de moi, en cette bonne ville, prenait avec l'existence.

À Corinthe, en effet, les gens jouissaient de cette agréable disponibilité qui s'établit toujours dans les pays où le visage de la prospérité a su garder tous ses attraits. Il n'y a pas comme la disette, ou les restrictions qui la suivent, pour autoriser les pouvoirs aux excès

de la terreur disciplinaire. Il naît de là une atmosphère de puritanisme égalitaire et d'impératifs sournois qui m'a toujours paru intolérable. À Corinthe, au contraire, rien de comparable. Les fâcheux se tenaient cois. L'abondance et la libéralité faisaient seules la loi. Et l'on y pouvait passer de la démocratie à l'oligarchie suivant les plus burlesques fatalités, sans en pâtir.

D'un côté, vivotaient les galetteux. Menant grand train, festoyant par ennui, ils jouissaient, sans aucune âme, du luxe de leurs villas ou de leurs flottes, des charmes de leurs belles femmes ou de leurs gracieux éphèbes. De l'autre vivaient vraiment tous ceux qui étaient gangrenés par l'ambition et qui, pour se tenir à proximité des estrades d'où tombent à la fois la manne des prébendes et les mortelles disgrâces, n'en possédaient que mieux les secrets qui permettent de faire rendre tout leur suc aux hasards de la vie. Dans ces quartiers de graveurs, de potiers, de tourneurs ou d'ébénistes dont la réputation n'étaient nullement usurpée, la vie était simple mais fournie. Badauds comme le sont les habitants de toute cité frivole et cultivée, les Corinthiens s'arrachaient facilement à leurs occupations pour se jeter dans les plaisirs voyants qui leur étaient nécessaires. Leur imagination se repaissait avec candeur du spectacle que leur offraient, presque chaque jour, les extravagances des millionnaires et des courtisanes sélectionnées. Il semblait que toutes ces résidences somptueuses aux jardins ruineux, que tous ces équipages, toutes ces parures, toutes ces dépenses inutiles étaient un peu les leurs. Pas de luttes de classes, le moindre des tonneliers, le plus insignifiant des trottins sachant bien que, la chance aidant, il parviendrait, lui aussi, à pénétrer un jour ou l'autre dans le cercle enchanté.

J'étais donc bien placé entre des groupes si divers et tel, j'avais mille occasions de m'amuser de mes contemporains. À bien les prendre, ils valaient tout de même beaucoup mieux que le dédain. Comme on me savait sans visées temporelles, comme j'avais renoncé à redresser les travers de chacun et à me faire passer pour un phénix, on me laissait à peu près tranquille. Je connaissais tout le monde et tout le monde me connaissait. On me traitait comme un personnage inoffensif et plaisant, presque indispensable. Non pas comme un acteur de premier plan, mais comme une de ces utilités qu'on emploie pour la figuration intelligente. On m'invitait. On m'accueillait dans tous les milieux. J'étais tour à tour le confident des magnats et des garnements, des princesses fragiles et des porteuses de marée. Les gens les plus sérieux, voire les plus affairés ou les plus innocents réclamaient de moi des conseils. Ce n'était pas l'aspect le moins savoureux de mon destin…

Plus j'y songe, moins je m'explique les raisons qui poussèrent Xénophon à s'établir, lui aussi, à Corinthe pour y achever ses jours. Avec sa légendaire gravité, je l'eusse plutôt vu à Sparte ou à Sardes jouer jusqu'à sa mort son vieux rôle de patriote intransigeant ou d'historiographe tendancieux et sacrifier sans regrets ses fils chéris à quelque cause bien rigide et bien aveugle. S'il vint à Corinthe, toutes suppositions faites, c'est peut-être simplement parce qu'il était dégoûté des principes sur lesquels il avait fondé toute sa réputation. Malgré certaines aventures assez malheureuses, Xénophon avait toujours à peu près su se trouver dans le camp des vainqueurs. Mais on peut changer d'avis quand, soudain, la chance tourne, que de chasseur on devient chassé et, de renard, lièvre. C'était, en somme, ce qui lui était arrivé. Car enfin, quand les Éléates s'emparèrent de Scillonte, mettant tout à feu et à sang, et que Xénophon se vit, pour une fois, du mauvais côté du débat, je gage qu'il dut faire grise mine. Expulsé violemment de chez lui, réduit à prendre la fuite comme le vulgaire, laissant derrière soi les envahisseurs défoncer ses beaux jardins, rompre ses bassins d'eau, piller sa villa, voler ses chevaux, sans doute le vieux général ne fut-il plus alors tout à fait d'accord avec les théories qu'il avait inconsidérément chéries. Fut-il assez lucide pour voir dans ces épreuves une juste revanche du destin ? Je n'irai pas jusque-là. Et même il affecta toujours devant moi, ensuite, une répulsion très nette à parler de ce mauvais moment. Parbleu, l'aveu devait lui paraître dur. Ça ne passait pas. Ce qui ne veut pas dire que j'aurais dû le plaindre. Après tout, Xénophon avait su se retourner. Comme tous les gens de sa sorte, il avait eu l'habileté (attitude pourtant très peu patriotique) de placer des capitaux dans ces cités presque toujours neutres parce qu'avant tout mercantiles, dont Corinthe était le type même. C'est ainsi que j'appris qu'il avait de gros intérêts dans une compagnie de navigation et dans une banque de notre ville. Peu de temps après son arrivée, il acheta une belle maison de maître, bien exposée, donnant sur le forum, tout près des thermes alimentés par les eaux de la Pyrène inférieure et d'où l'on pouvait apercevoir la masse du temple d'Apollon.

J'allai quelquefois lui rendre visite. J'essayais de percer l'écran orgueilleux qu'il interposait entre nous. Rien dans ses propos ne trahissait le doute dont il était peut-être dévoré. Parfois, dans son regard, une lueur fugitive quand je lançais quelque pointe, quand je lui tendais quelque perche. Mais c'était tout. Jamais il ne consentit à se déboutonner. Au contraire, il paradait plus que jamais (et, devant moi, plus que devant quiconque) jugeant sans doute intolérable, à l'avance, le sourire triomphal avec lequel j'aurais écouté l'aveu de sa faillite. Ô vieil entêté, coriace pachyderme ! La fonction et l'entorse professionnelles avaient définitivement tué l'homme en lui. Il passait

son temps à m'exposer tout ce qu'il mettait dans ses traités sur la cavalerie et sur la chasse, sur le combat équestre et sur l'économique, que sais-je ? sur les méfaits de la liberté ou sur l'incurie des masses. Moi, bonasse, je l'écoutais, retrouvant dans cette faconde qui se rengorgeait les tics de l'écrivain conformiste et partisan des Mémorables ou des Helléniques. Déshonnête paillasse qui se choisissait (par mauvaise conscience, peut-être) l'interlocuteur le moins fait pour le suivre ! Mais qui sait, justement, s'il n'était pas agacé par ma secrète résistance, si je n'étais pas pour lui l'homme que, de préférence à tout autre, il eût voulu convaincre, devant lequel il eût voulu le mieux se prouver à soi-même qu'il ne s'était pas fourvoyé ?

J'avais toujours aimé les contrastes. Je m'étais toujours plu fréquenter les êtres les plus opposés. Corinthe, à ce titre, m'offrit des occasions magnifiques. Et, de fait, rien ne me divertit davantage, au sortir de ces pontifiants entretiens avec Xénophon, que de tendre l'oreille aux protestations adoratrices de cet illuminé de Monime dont j'ai plaisir à dire ici quelques mots.

Monime, lui, était un Corinthien pur sang quoique né à Syracuse. Il avait finit par échouer en notre ville après une suite de tribulations sans relief. Pour ses débuts dans la vie, il s'était fait le domestique d'un banquier. Et, que ce fût par hérédité ou par éducation, il avait pris les manières délurées si à la mode à Corinthe. Il paraît même qu'il était dévoré par le désir d'arriver et de s'enrichir. L'émulation a toujours été considérée par les solliciteurs crottés comme un puissant réactif. Monime était alors loin de se douter que sa vie (dont il avait cependant si fermement tracé la ligne) allait être si profondément modifiée. Chez son banquier, il ne se passait pas de jour qu'il n'eût de contacts avec les clients. C'est ainsi qu'il rencontra Xéniade. Xéniade lui parla. Xéniade avait un faible pour les jolis garçons. Or, Monime était joli garçon et avait une taille charmante. Il avait aussi un esprit vif et original. Quant à ses appas, je ne pense pas qu'il était de ceux qui les défendent farouchement. Allèrent-ils tous deux jusqu'au couchage ? Ou bien goûtèrent-ils seulement les plaisirs d'un flirt un peu poussé ? Ce que je sais, c'est que Xéniade finit par lui parler en des termes tels qu'au bout de peu de temps, Monime s'enticha de moi comme un possédé. Monime n'était pas homme à faire rien à moitié. Au diable les belles résolutions d'arrivisme ! Une fièvre maligne s'empara de lui. Il ne sut plus que répéter mes paroles, que m'imiter dans les moindres de mes particularités. Puis il n'y tint plus. Il voulut me suivre partout et ne vivre plus désormais que dans mon ombre. Zèle bien gênant ! Mais le drôle ne s'embarrassait pas de tels scrupules. L'idée bien ancrée dans le crâne, il n'envisagea pas moins que de rompre avec son banquier.

Plaquer le dit n'était pas si facile. On tenait à Monime. On se flattait de ses services. On se fit tirer l'oreille. Monime furieux, décidé à tout, ne fit ni une ni deux. Il simula la folie. Dans l'état où il s'était mis par enthousiasme, cela ne dut pas être très difficile. Il partit un soir avec la caisse sous le bras, parcourut comme un homme traqué les artères les plus fréquentées du centre et, pour mieux ameuter la foule, se mit à crier : au voleur ! Toutefois, les gens de Corinthe étaient habitués à tout et c'est à peine s'ils se détournèrent sur son passage. Il fallut des roussins sans imagination pour l'arrêter. On sermonna mon Monime, le passa quelque peu à tabac et le laissa moisir deux ou trois semaines sur la paille humide des cachots pour lui apprendre à vivre. Pendant ce temps, on avait rendu l'argent au banquier. Voulait-il maintenant récupérer aussi son larbin ? Diantre non ! Il en avait assez de ces façons d'ombre d'homme. Et puisque Monime ne réclamait que la clé des champs, eh bien, qu'il la prenne ! Notre néophyte ne se le fit pas dire deux fois. Sitôt relâché, il vint me voir, me raconta tout et me prouva sur-le-champ qu'il était résolu coûte que coûte à marcher sur mes traces. Rarement encore j'avais été victime de pareille surenchère. Comment allais-je pouvoir canaliser un tel dévergondage intellectuel ? Je sentais Monime mûr pour les fanatismes les plus saugrenus. Le roi même n'était pas son cousin. Bref, il était à prévoir que l'élève ne tarderait pas à en remontrer au maître. Il n'était pas de nouvelles ascèses qu'il n'inventât ou ne voulût expérimenter, impatient qu'il était, semble-t-il, de me prouver son bon vouloir et peut-être de se prouver à lui-même, en même temps, qu'il ne pourrait pas s'atteindre sans se détruire.

Malgré tout, Monime était assez plaisant. Je le laissai donc venir me manger dans la main comme il voulait et je fis de lui ma société sans arrière-pensée. D'aucuns accuseront là ma faiblesse. Il se peut. Mais il ne m'était pas non plus indifférent de savoir jusqu'où le hasard se mêlerait de conduire mon forcené postulant. À vrai dire, il n'était point tellement curieux de s'instruire. C'est en pure perte que je lui avais mis entre les mains les livres des plus honorables scribouilleurs de l'époque. Sa culture restait nulle. Sa curiosité pour les êtres et les systèmes ne s'éveillait point. Monime était avant tout passionné de pratique. Il entendait, sans plus attendre et sans mieux chercher, se conformer sévèrement aux règles qui lui paraissaient désormais seules valables. Ces règles, il les appliquait subséquemment aux actes les plus anodins. Il renchérissait en quelque sorte sur le Diogène que j'avais été quand je faisais moi-même le zigoto sous Antisthène. Il m'accompagnait partout, disait son mot, donnait de vertes leçons au premier venu, sans s'inquiéter même si je l'approuvais. Pourquoi d'ailleurs l'aurais-je retenu ? Il m'édifiait trop. Il était une caricature de ma jeunesse.

Un matin que nous nous promenions dans un des faubourgs du Léchaion, voilà que nous apercevons un morveux qui buvait à une fontaine en s'aidant de sa main fermée en forme de conque. Hein ! dis-je à Monime, que penses-tu de ça ? Pas besoin d'être un littérateur distingué, tu vois, pour connaître les secrets de la simplicité. Le marmouset sait se passer d'écuelle. Et de rire ! Là-dessus, nous continuâmes notre promenade et déjà je ne pensais plus à ma boutade. Mais comme midi approchait, qu'il faisait chaud, que nous avions la flemme de rentrer à Corinthe et que nous avions le ventre dans les talons, nous décidâmes de casser la croûte sur place. Les petits restaurants à la portion ne manquaient pas. On nous servit, à l'ombre d'une voile de barque, en plein quai, avec toute la mer vivante et odorante étalée devant nous, des sortes de galettes creuses remplies de lentilles au lard. Fameux ! Nous nous régalâmes. Mais l'épisode de l'enfant à la fontaine avait frappé Monime. Il ne tolérait pas que qui que ce soit puisse lui rendre des points. Il lui fallait aussitôt surcontrer. Et de me prendre à témoin que, nous aussi, savions nous passer d'écuelle. Car enfin, il ne voulait pas être en reste vis-à-vis d'un gamin.

Je souris sans répondre. Le regard perdu au loin, je songeais doucement à ce penchant qu'ont les humains de lâcher la proie pour l'ombre. Un dur d'oreille comme Xénophon avait pu maintes fois exciter ma verve. La blême et rageuse sécrétion de sa pensée délirante avait pu, tour à tour, m'indigner ou me ravir. Mais je pouvais aussi m'en payer une pinte avec Monime. De l'un à l'autre, je tombais de Charybde en Scylla ! Du conformisme, il y en avait des deux côtés. Quel brouillamini ! Et il est bien vrai qu'une approbation trop aveugle, qu'une sollicitude trop partiale peuvent indisposer plus que la divergence systématique.

Naïf Monime, passionné d'extrêmes ! J'eusse souhaité une parcelle d'humour, au moins, dans cette recherche. Pas mèche ! Monime ne savait pas, ne sut jamais rire de soi en passant, ni railler ses propres principes, ni même s'étonner d'être assez maladroit pour en avoir. Il disait bien que tout n'était que fumée. Mais ce n'était que pour mieux asseoir ses affirmations massives. Et moi, devant lui, j'en devais prendre mon parti, je n'étais qu'un patient chercheur d'énigmes. Bref, au bout d'un certain temps, les assiduités de Monime finirent par me lasser. Une fois que j'en eus fait le tour, je le gavai de satisfecits pour m'en débarrasser et le lâchai tout guindé et tout fringant à travers le monde.

Ma vie passait. Ma vie s'en allait. Jour par jour. Saison par saison. J'avais réussi à venir à bout d'un certain nombre de méprises. Je savais que ma part, en ce monde, pouvait paraître médiocre aux yeux des glorieux et des importants. Mais je la jugeais suffisante. Je me laissais

porter vers la vieillesse par les jeux jamais dénoués de mon esprit. Je m'étais en même temps délivré de bien des entraves. J'avais assimilé de multiples croyances et n'avais gardé que des impressions, que des teintures. Des professions de foi, des pétitions de principe, des systèmes cohérents, j'avais décongestionné mon cerveau. Aussi étais-je en mesure d'accueillir désormais toutes les suggestions sans parti pris. C'était vraiment le fin du fin. Quand les événements survenaient, je m'arrangeais avec eux le moins mal possible. Pas toujours à mon avantage. Mais toujours avec un petit sourire. Une grande indifférence donc. Tout passe, tout lasse, tout casse… Il s'en trouvait pour affirmer que c'était là un aboutissement admirable. Quant à moi, je l'ai déjà reconnu, je n'étais sûr de rien, sinon de n'être pas justement un peu fou.

33

Vint la soixantaine. Et je fus vieux par l'âge avant même de le sentir dans ma carcasse. Presque tout, en moi, était resté jeune. Mais de savoir qu'on a trois fois vingt ans, ça fait tout de même un drôle d'effet. N'étaient les signes physiques et organiques, on se croirait encore un adolescent. On ne veut pas réfléchir qu'on approche de la fin de son rouleau. On peut avoir le cœur allègre, les membres actifs, la tête froide, la mort n'en ourdit pas moins les coups qu'elle va porter. De fait, elle frappait déjà autour de moi ceux que j'avais connus, ceux que j'avais aimés, ceux qui m'avaient d'abord précédé sur le chemin de la vie, puis ceux qui m'avaient escortés et parfois même ceux qui nous y avaient suivis.

Pour moi, désormais, chaque année ainsi vécue, fut tristement marquée. Autrefois, au temps de ma jeunesse, j'oubliais vite les morts. C'est que je ne me supposais pas moi-même vulnérable. Maintenant, un à un, les témoins, les compagnons de ma vie s'en allaient. Épaminondas, qui avait échappé à tant de dangers et qui aurait pu finir dans son lit, comme sa fonction l'y appelait, fut tué comme un simple troupier à Mantinée en même temps que Gryllos le jeune, fils de Xénophon. Cet accident doit servir de leçon aux généraux qui paient trop de leur personne et qui ne se croient pas d'une essence supérieure. Ce fut ensuite, hélas, le tour de celui que j'avais tant chéri et tant admiré, de ce chien royal d'Aristippe, mon vieil ami. Il disparut sans que j'en sois seulement averti et comme si cet homme, si bon et si remarquable, avait tenu à lâcher les rênes sans bruit afin de n'apporter aucun trouble dans l'âme de ceux qui lui étaient attachés. Cette discrétion exquise ne me consola pas de la perte que je venais de faire. Et l'année suivante, quand Eudoxe mourut, si jeune encore, la nouvelle de cette mort prématurée ne parvint pas à me distraire du chagrin dans lequel la mort d'Aristippe m'avait plongé. Cependant, autour de moi, amis et connaissances tombaient toujours. Deux ans après Eudoxe, Iphicrate fut emporté et encore un an après, Xénophon. Enfin, je venais d'avoir soixante-six ans quand Platon fut enlevé à la Grèce qui, sans lui, n'eût jamais été ce qu'elle fut.

Que de morts ! Que de vides ! Que d'ombres sur la terre peu à peu amoncelées ! Souvent, sur le bord de la mer, les regards fixés sur l'incessante et merveilleuse pulsation des vagues, je songeais à ces existences qui s'étaient défaites. Il ne me paraissait pas logique que de telles vies aient pu s'éteindre. Mais qu'y a-t-il de logique en ce monde

sinon parfois, justement, les idées qui nous permettent de le constater ? Je m'étais fait, par une sorte de respect puéril, à l'immortalité de certains êtres. Aussi, ces morts venaient-elles infirmer fâcheusement ma croyance en un monde idéal. Je ne voyais plus que déserts et stérilité. La mort occupait tout l'horizon. Je savais bien qu'il y avait aussi la vie et que l'univers, à mesure qu'il se privait de ses lumières, donnait le jour à des espoirs de lumières futures. Mais, sur le coup, je ne pouvais pas deviner, tout au désespoir que j'étais de la mort de Platon ou d'Aristippe, qu'il était possible d'accorder le moindre crédit à ces bébés vagissants, tout chauds encore du ventre de leur mère, qu'étaient alors un Pyrrhon ou un Épicure. Et, me jugeant frustré, j'anathémisais durement au fond de moi, l'incongruité de notre humaine condition.

Du moins, certains restaient encore à mes côtés. Le dernier carré ! Tous avaient compté pour moi. Tous, à divers titres, m'avaient été précieux. Je me souvenais du temps où je m'entêtais à marquer entre eux mes préférences. J'avais alors un furieux sens des nuances. Je refusais d'accorder dans mon amitié les mêmes places à tous. Je voyais (ou croyais voir) les limites de chacun. Je savais (ou croyais savoir) ce que je pouvais attendre d'eux. De l'un, j'eusse voulu faire un autre moi-même. De l'autre, j'aurais sans honte servi la grandeur. D'un troisième j'avais, sans marchander, vanté le charme et les talents. Je ne devais m'en prendre qu'à moi-même si l'un n'avait pas su mériter la faveur dont je le parais, si l'autre m'avait repoussé, si ce troisième s'était vautré dans l'éloge.

Mais, maintenant, je ne conservais plus dans mon souvenir le plus secret que l'image de ceux qui n'avaient pas trahi ma confiance et qui, pour m'avoir moins promis peut-être, n'en avaient que mieux tenu. Si j'avais un regret, c'était de n'avoir pas su montrer mieux à chacun mon estime et mon affection, ma fidélité et ma déférence. Pourquoi avoir parfois gâché les meilleures occasions de nos rencontres, par maladresse ou indiscrétion ? Qu'ils me paraissaient vains les jours où j'avais été un redresseur de manies, un vitupérateur de place publique, un manipulateur de sarcasmes ! Du reste, l'eussé-je voulu, aujourd'hui, j'en aurais été bien empêché par les renâclements de ma vieille machine. Un peu marcher, un peu nager, c'était tout ce qu'on pouvait me demander. Je passais donc la plus grande partie de ma vacance assis ou allongé au soleil, nu par temps chaud, bien couvert par temps froid, usant ce qui restait de ma faible vue à contempler la côte lointaine et la mer, respirant l'air salé des flots poissonneux, recueillant sous ma peau à demi refroidie la chaleur éternelle de l'astre et retournant en ma tête désabusée et curieuse à la fois, d'innocentes méditations propitiatoires.

Il existait, aux confins de la ville, sur les pentes qui dévalaient vers le rivage, un antique portique dont la voûte et les colonnes subsistaient encore à peu près intactes, mais dont le sol disjoint avait été mordu par les herbes. J'aimais venir m'asseoir là. Le dos appuyé à quelque fût, les jambes repliées, les mains croisées sur les genoux, je voyais le golfe à mes pieds et le ciel, partout miraculeux de clarté et de paix, épouser ma rêverie. Quand je fermais les paupières, j'entendais les cris fats des coqs, les aboiements des chiens stupides, le bourdonnement têtu des mouches ou des frelons, le radotage des flâneurs voisins. Mais à la fraîcheur de la brise sur mes tempes, mais à la respiration marine, je sentais que le gazon devait tressaillir comme une chair de femme et que la journée s'écoulait dans sa plénitude.

J'avais pas mal voyagé. Je m'étais frotté à toutes sortes d'hommes et de femmes. J'avais, soit par occasion ou par goût, soit par inadvertance, connu tous les luxes et tous les dénuements. J'avais été amateur d'émotions et amateur d'indolences, populaire et solitaire selon les heures, parfois un peu rétif et parfois trop arrangeant. Je n'étais pas sans m'apercevoir que les conceptions que j'avais eues de la vie changeaient encore avec les ans, avec mes possibilités ou mes amoindrissements. Que rien n'a d'importance, au fond, il n'était plus suffisant de le répéter, comme j'avais fait. Chaque instant que je vivais me le confirmait.

J'étais loin de me douter alors qu'une légende se ferait sur mon nom. Comment aurais-je réagi si j'avais su, de mon vivant, les privautés que prendrait avec moi la postérité ? J'aurais peut-être commencé par pester contre les malfaçons de mes exégètes, mais je me serais vite résigné puis rallié malicieusement à ce concert de dissonances, pas fâché au fond de ce pied de nez fait par les siècles à venir à mes contemporains.

À tout prendre, si le temps n'a légué à la postérité qu'une caricature de ce Diogène que, de bonne foi, je croyais être, où est le mal ? Peut-être la caricature vaut-elle bien l'original ? Ou bien on voudrait se survivre, travers très humain, et alors est-ce que l'envers ne vaut pas l'endroit ? Ou bien on se moque de survivre et on se moquera aussi de l'apparence qui sera sauvée. Me survivre, bah ! je ne le nierai pas, il y avait eu un temps où je l'avais envisagé. Plaçons-le, si vous voulez, un peu avant ma captivité en Crète. Je me disais alors que nul désir n'était plus naturel à l'homme. Mon orgueil aurait même voulu que tout homme puisse devenir dieu. Et pour ma part, puisque je n'avais pas d'enfants de ma chair, pourquoi ne pas réclamer cette survie aux enfants de mon cerveau, soit donc à mes écrits ? C'est dire si la tarentule littéraire pouvait me piquer ! Plus tard, je changeai de disque. Je prétendis que je n'écrivais plus en vue d'une gloire

posthume (ce qui me semblait devenu soudain bien dérisoire) mais uniquement parce que je voyais dans mes écrits le moyen le plus efficace de me réaliser tout entier, de me vider de mes abcès. Qu'on se le dise : c'était encore passablement prétentieux. Enfin, j'aboutis à cette dernière justification : si j'écrivais, c'était seulement par humeur, sans pose personnelle et sans souci de plaire ou de démériter. C'était déjà beaucoup mieux. Toutefois, je dus attendre mes toutes dernières années pour toucher le fond de la vérité. C'est alors que je cessai tout à fait d'écrire, n'y prenant même plus plaisir. J'avais bouclé la boucle (et si j'ai remis ça, plus de vingt siècles après, pour cette confession, c'est parce que cela m'a redémangé ; on n'est pas parfait !).

On l'a vu, on l'a senti, à travers tout ce fatras : mon existence avait fini par exiger pour elle seule toutes les expérimentations et tous les enrichissements du destin. Cependant, quand il m'arrivait de compulser les archives de mon passé, j'étais saisi d'une angoisse importune. Malgré tout, il y avait là une longue suite de jours favorables. Qui eût pu nier que je n'eusse eu une très heureuse existence ? Mon passage sur cette terre n'avait pas été manqué, n'avait pas été vécu en vain. Si je faisais le partage des déboires et des plaisirs, je pouvais me rassurer. Ceux-ci l'avaient de loin emporté sur ceux-là.

Mais si, au lieu de considérer ma vie dans le détail de ses instants, je l'embrassais d'un bloc, j'étais confondu. Quoi ! malgré mes voyages et les connaissances que j'avais faites, malgré toutes mes amitiés et toutes mes amours, malgré tant de péripéties, tant d'éventualités et tant de velléités, malgré tant de paroles et tant d'idées, était-ce donc ce peu de temps que j'avais vécu, ma vie ? Quoi ! si brève ? si sommaire ? si désespérément rapide ? si peu meublée, si peu fournie ? à ce point avare d'aventures, de réussites, de prodiges, de hasards ? Car enfin, que s'était-il passé pour moi ? À peu près rien ! Au bout de soixante-dix ans, j'en étais encore à attendre je ne sais quoi d'impossible. Depuis que j'étais fixé à Corinthe, les années si douces et si insouciantes n'avaient marqué leur fil autrement que par une alternance ingénue des saisons, que par une confection historique toujours vouée aux incertitudes du quotidien et, hélas ! que par l'inexorable usure des petits personnages de mon moi.

Fallait-il aussi, pour cela, me désespérer ? N'avais-je pas atteint quand même ce point, relatif dans l'absolu, que j'avais cherché ? N'avais-je pas réussi à ordonner ma vie, à la fondre dans la nature et dans la masse de mes semblables comme si elle avait été une plante, non point altérée et souffreteuse mais toujours nourrie et fortifiée par les éléments ? Étais-je alors à fin de course ? Allais-je me coucher pour ne plus me relever, comme ces bêtes qui comprennent qu'elles sont condamnées ? Non ! Il était dit que mon existence ne s'achèverait pas

encore. Peut-être était-il nécessaire, afin d'en parfaire le tracé, qu'elle touche à quelques points extrêmes ? Ce sont ces ultimes cambrures que je vais ici rapporter avant de poser ma plume. Qu'on m'entende : je veux bien qu'il y ait eu dans cette conclusion de ma vieillesse des apparences nostalgiques. C'est que, tout de même, pour un qui, comme moi, n'avait toujours vraiment possédé que sa vie, l'approche puis la présence de la mort ne devaient pas être de ces rencontres qu'on accepte le cœur tout à fait léger.

34

Je n’étais plus assez alerte, ni non plus assez curieux d’horizons nouveaux pour entreprendre de grands et lointains voyages. Chacun sa vérité, n’est-ce pas. Ou, plutôt, chacun ses vérités. Or, sincèrement, ce que je préférais à tout, désormais, c’était qu’on me laisse tranquille dans mon coin. J’avais horreur de changer de place, de courir d’un lieu à un autre et je n’étais jamais plus heureux que lorsque je pouvais rester des journées entières au même endroit pourvu que j’y trouve de quoi m’asseoir ou m’allonger moelleusement et que je puisse contempler et entendre la mer tout à mon aise.

Pourtant, au début du mois d’août de l’année 338, je ne sais pourquoi, je me laissai tenter par la proposition que me firent des Corinthiens de mes amis et j’acceptai de participer avec eux, sur leur cotre, à une partie de pêche de deux ou trois jours, le long des côtes de l’Achaïe. Je me disais que la saison était propice, le temps au beau et que je ne risquais pas d’être incommodé par quelque tempête.

Mais le lendemain même de notre départ, un peu après midi, alors que nous venions de dépasser Sicyone et que nous jouissions de la fraîcheur du large, engourdis que nous étions par la mollesse langoureuse du flot, voilà-t-il pas que des vents contraires se lèvent, plissent bientôt la mer qui se met à nous secouer d’importance et nous poussent vers la Phocide méridionale. Pas moyen de revenir en arrière. Il fallait se soumettre. Mais cette fantaisie atmosphérique menaçait aussi de durer et comme nous ne l’avions pas prévue, il était certain que nous ne tarderions pas à manquer d’eau. Notre capitaine décida donc de se laisser dériver jusqu’à Itéa, où nous pourrions nous mettre à l’abri en attendant l’accalmie.

Je n’avais pas prévu que le seul fait de débarquer à Itéa provoquerait en moi un tel réveil d’émotion. À peine à terre, en effet, je fus repris par le passé. Au loin, dans sa masse fascinante, dormait le promontoire delphien. Est-ce que le hasard n’avait pas bien fait les choses ? Est-ce que Delphes ne m’appelait pas à elle une troisième et dernière fois ? N’y avait-il pas là aussi une complicité merveilleuse ou redoutable du destin ? Et, quant à moi, que pouvais-je attendre d’une nouvelle confrontation ? Mais il était déjà trop tard pour résister. Sans barguigner, ma décision fut prise. Je me fis avancer un peu d’argent par mes amis, que j’abandonnai le jour même et montai vers Delphes. Je reprenais ainsi le chemin que j’avais entrepris trente ans auparavant en sens inverse.

Alors, Laïs m'accompagnait. Aujourd'hui, j'étais seul. Qu'était-elle devenue, dira-t-on ? Morte ? Disparue ? Enlevée ? Qu'on me pardonne ce romantisme : il me paraissait convenable que Laïs, sans cesser jamais de hanter cette confession, s'abstienne d'y figurer plus longtemps en tant que créature périssable. Il me plaisait d'oublier qu'elle avait pu vieillir, la mortelle, et perdre sa beauté. Je ne voulais plus l'imaginer que dans tout son éclat, que parée des fleurs capiteuses de la jeunesse ou de la maturité accomplie. Ainsi, pas de regrets fétichistes. Il ne faut pas s'attacher trop à l'enveloppe des êtres. Il ne faut se souvenir que de la belle blonde, dont la chair ferme et brunie embaumait la mer matinale, ne garder au fond de soi que la marque de sa douceur altière, que la pulsation de son cœur généreux. Vivante au delà de la vie, voilà ce qu'était devenue Laïs. Présente au delà de la présence. Aimée au delà de l'amour. Belle même au delà de la durée. Immortelle ! C'était Thétis triomphale que, me recueillant, je voyais sous ses traits et ses formes surgir des vagues, jouant au milieu des dauphins, nageant sans pesanteur, les rayons du soleil à elle attachés comme une traîne immense, souveraine de la mer et déesse de la vie, harmonie de forces et de faiblesses, oui, vraiment immortelle ! Ô adorable divagation !

Je trouvai la cité sacrée encombrée de pèlerins, vouée aux fêtes et aux cortèges, bruyante d'animation, de trafics et de sacrifices. On y parlait aussi de guerre (et c'était là, hélas ! un thème toujours trop familier), de concentrations de troupes macédoniennes devant Amphissa que Philippe, depuis le printemps, avait prise. Qu'allait-il advenir, une fois encore, des pays d'alentour et de la Phocide en particulier ? Aux mains de qui allait-on voir passer les trésors locaux ? Grosse question pour tous ces gens d'argent !

Depuis vingt ans, que de renversements de valeurs ! Athènes, Sparte puis Thèbes même avaient trébuché tour à tour. Ne l'avais-je pas assez prévu ? Voilà où menait infailliblement une politique de prétentions et d'appétits. On avait été à peu près tranquille jusque-là à Corinthe (pas fous, les Corinthiens !). Mais partout ailleurs, quelle salade ! En Orient, dans le Pont-Euxin, dans l'Hellespont, dans la Chersonèse, en Eubée, à Rhodes, à Halicarnasse, à Mitylène, à Côs, à Chios, à Delphes même où les conflits locaux régnaient à l'état endémique, voire à Olynthe. Et c'était maintenant au tour de la Macédoine. Après tout, pourquoi n'y aurait-elle pas eu droit aussi ? Elle avait eu de bons exemples sous les yeux. C'était même ça, sans doute, qui avait dû l'éblouir. Elle ne voyait pas qu'au bout du fossé c'était la culbute. On en reparlerait plus tard. Des trois premiers protagonistes, on peut bien dire que seuls Thèbes et Sparte avaient fini par comprendre. Il n'y avait plus qu'Athènes pour croire encore au père Noël. Rien ne l'abattait. Ni les volées qu'elle prenait, ni le pillage du Pirée par les Thessaliens de Phères, ni la route

du blé coupée. Elle s'en prenait à ses stratèges. Facile ! Et allons-y pour les condamnations à mort, les confiscations de biens, les amendes, la prison et autres petites vengeances particulières. Ce n'était pas cela qui allait sauver le pays. Athènes avait beau fulminer, elle foirait de partout sa confédération, sous les coups de Mausole. Les clérouquies donnaient du fil à retordre. Difficultés économiques. La flotte dans la panade. Plus de pognon dans les caisses. Bel aboutissement de l'impérialisme ! Ça la vexait, Athènes, de n'être plus une grande puissance. Elle ne voulait pas lâcher le morceau. Elle s'en ferait plutôt crever. C'était gai pour les Athéniens ! Pendant ce temps, les Perses rigolaient doucement. Et Philippe fourbissait ses armes.

De drôles de loustics, encore, ces Macédoniens ! Pour tout nouveaux qu'ils fussent dans la distribution, ils n'en réclamaient pas moins les premiers rôles. Brutaux, avinés, ne rêvant que plaies et bosses, de langue et de vie grossières, sans arts et sans finesse, grands baiseurs sinon grands amoureux, ignorant les plaisirs raffinés à quoi ils préféraient l'orgie violente, on comprend par tout cela même qu'ils étaient de taille à s'imposer les souffrances et les privations qui permettent toujours aux peuples barbares d'asservir leurs voisins plus civilisés et donc moins endurants. C'est pourquoi il faut se méfier des collectivités plongées à dessein dans la misère. Qu'il surgisse parmi elles un conducteur d'hommes et il peut les jeter à la curée en leur promettant monts et merveilles. Il sait qu'elles n'ont rien à perdre mais tout à gagner dans l'aventure. C'est là une vérité enfantine mais, tout de même, c'est cette vérité qui a fait et défait le monde depuis qu'il existe.

Dès qu'il fut installé au pouvoir, ce viveur séduisant, ce batailleur faussement cultivé, ce diplomate retors qu'était Philippe, commença par faire place nette autour de lui en coupant le cou sans vergogne à tous les gêneurs. Ce début donne le ton. Une fois sûr de lui à l'intérieur de ses frontières, ayant insidieusement galvanisé les énergies, il lui arriva ce qui arrive à tous les types dans son genre. Les facilités de l'absolutisme grisent. La vanité s'en mêle. L'esprit d'hégémonie fait son apparition. On est mûr pour les conquêtes. Qui veut la fin, veut les moyens. La fourberie servira d'abord à abuser les voisins trop confiants ou qu'on veut, pour un temps, neutraliser. Malgré moi, en écrivant ces lignes, les noms des plus stupides conquérants de l'histoire me viennent à l'esprit. Il n'y a pas si longtemps encore… C'est toujours la même mouture. Étonnant que les peuples ne sentent jamais venir la menace assez tôt sur leurs têtes ! J'ai fini par croire que cela leur plaisait, au fond, d'être bafoués ainsi et pris pour des pions.

Enfin, Philippe avait le nombre pour lui. Et ça aussi, c'est une loi fatale. Suffit pas d'être un génie du mal, un emmerdeur universel pour

réussir son coup. Suffit pas non plus d'être à la tête d'un peuple arriéré, sans esprit critique et sans liberté. Il faut encore pouvoir s'offrir une armée puissante. C'est comme au jeu. Celui qui a le plus d'argent en poche finit toujours par gagner. Il sait que des ressources inépuisables lui permettront d'attendre l'heure où ses adversaires verront la chance les abandonner. Ayant le nombre, Philippe eut enfin la poigne. Régime totalitaire, s'il en fut, que le sien. Comme ça, pas de rouspétance. À la boucherie, tel serait le destin de tous ! Et, par-dessus le marché, il irait de soi qu'ils seraient tous contents. D'ailleurs, où et quand les troufions de Philippe auraient-ils trouvé le temps de penser à autre chose ? À l'instar de Sparte, Philippe les contraignait à d'incessantes manœuvres pour mieux les abrutir. Une discipline féroce jouant par ricochet du premier au dernier faisait d'eux des automates. Pas de luxe, pas de bagages et surtout pas de planqués. Nul doute, la méthode devait avoir du bon : elle a été reprise ! Et il n'y a pas jusqu'à la tactique (combinaison des éléments lourds avec les éléments volants, développement de l'artillerie et autres catapultes, dominante de l'offensive à outrance) qui n'ait fait fortune ces temps-ci, en ce bienheureux XXe siècle ! Comment Philippe n'aurait-il pas triomphé d'adversaires qui en avaient plein le dos des plaisirs guerriers et qui ne se passionnaient plus du tout pour la soldatesque ?

Pardi, des vieilles barbes comme Xénophon ou Platon, épuisant à la fois leur talent et leurs dernières années, étaient revenus à une plus saine conception des choses. La paix, maintenant, ils la voulaient à tout prix. D'une part, museler le peuple et d'autre part, renoncer à faire le flambard au dehors. Et l'un de prêcher la concorde et de troquer son âme de condottiere pour une âme de mercanti. Et l'autre de disqualifier la volonté de puissance et de vanter les prestiges intellectuels. Ça me faisait bien rire de penser que ces deux-là, pour finir, avaient donné raison à Isocrate qui, lui, au moins, n'avait jamais démordu de ses principes. Le grand dada d'Isocrate c'était sa haine des Perses. C'est par antimédisme, en quelque sorte, qu'il se rapprocha de Philippe. Cette attitude est assez fréquente dans l'histoire. Par crainte d'une barbarie, peut-être imaginaire, on se jette dans les bras d'une barbarie qui, elle, ne l'est pas le moins du monde. Tout à fait le style Europe Nouvelle. Dommage qu'Isocrate, Xénophon et Platon n'aient pas assisté à la fin de l'entreprise macédonienne ! Ça les aurait édifiés.

Isocrate trouva, il faut le dire, en Eubule, un digne interprète. Prêcher la résignation aux Athéniens, leur faire oublier leur tradition impérialiste, c'était du sport ! Travail, famille, patrie. Triomphe de la politique réactionnaire sous le signe de la capitulation et de la honte. D'abord remettre d'aplomb les finances. Impôts nouveaux. Répression des fraudes. Transformation de la cité en une sorte de société anonyme de secours mutuels. Tout le monde fonctionnaire.

C'est ici qu'il convient de faire entrer en scène Démosthène. Plus jeune qu'Isocrate, appartenant à une autre génération, on a voulu voir en lui un adversaire d'Eubule. En fait, tous ces gens-là étaient entre eux comme les doigts d'une même main. Tantôt d'accord, tantôt pas, quant aux moyens, quant aux méthodes. Mais leur complicité profonde ne faisait pas de doute. Ils étaient les représentants d'une même caste, d'une même classe. Bourgeois tenaces, les uns avaient pu jouer la carte macédonienne, les autres celle du Grand Roi, les uns penchaient pour la paix, les autres réclamaient l'appel aux armes. Ils n'en pratiquaient pas moins la même politique. C'était, pour eux comme pour tant de leurs successeurs, l'éternel double jeu qui se jouait.

Comme de juste, ce double jeu ne pouvait qu'accentuer l'extrême confusion qui régnait. Après la destruction de fond en comble d'Olynthe, dès qu'on sut que ses habitants avaient été vendus comme esclaves, les Athéniens rugirent d'horreur. On redevint xénophobe. Mais Philippe était malin. Il pleurait des larmes de crocodile, semblait se désoler de la division qui existait entre les deux pays, protestait de ses bonnes intentions, affirmait n'avoir plus aucune revendication territoriale à formuler. On charme le serpent avec la flûte… Le couplet endormit les méfiances. Démosthène, lui-même, se laissa posséder. Trêve des partis. Union sacrée. Négociations. Ambassades. Pourparlers de Pella… Tout le bazar ! Philocratès, Démosthène, le jeune et bouillant Eschine lui-même furent conquis par les doucereuses insinuations de Philippe. Démosthène se dégonflait. Eubule et Isocrate l'emportaient. Était-ce la paix ? Ou marché de dupes ? C'est Philippe, oui, Philippe qu'il nous faut, clamait partout Isocrate ! Seul Philippe nous sauvera des Mèdes. On voit le genre ! Mais gare au réveil !

Ce réveil fut foudroyant. Philippe fonça et atteignit les Thermopyles. La Phocide était à lui ; la Béotie lui était ouverte. Au delà, c'était l'Attique. On imagine la panique autour de l'Acropole ! Philippe n'en continua pas moins à faire l'innocent. Il multiplia les messages de fidélité et d'alliance. Pendant ce même temps il accabla durement les Phocidiens. Le peuple impie (*sic*) fut dispersé, spolié. Delphes était dès lors entre les mains de Philippe. Il truffa le conseil amphictyonique de créatures à lui. La barbarie s'étala. Statue d'or, colossale, célébration des Pythies de la victoire. Le grand jeu ! Athènes pâlissait. Eubule, Eschine étaient regardés de travers, se faisaient conspuer. Alors, Démosthène lâcha ses complices. Pas si bête ! L'important était qu'il soit là pour prendre le manche, que le pouvoir n'échappe pas aux gens de son milieu. Et vas-y donc ! On le croyait, lui, parce qu'il avait toujours été pour une politique de crânerie nationaliste. Lui aussi convint de courber l'échine devant Philippe. À l'entendre, c'était devenu une nécessité inéluctable. Et les mêmes qui avaient tempêté contre Eschine d'applaudir. On ne refait pas les

masses. Et Athènes n'en était plus à une humiliation près.

Pendant que Philippe était occupé ailleurs, la lutte des partis reprit donc plus vive que jamais. Démosthène, après s'être aplati, voulait de nouveau qu'on s'arme et Isocrate, au contraire, rêvait toujours de voir Philippe se mettre à la tête de tous les Grecs pour achever leur unité. Pour l'un, on ne pouvait qu'accepter le fait accompli. Pour l'autre il s'agissait surtout de préparer la revanche. Entre ces capitulards et ces revanchards, ce fut donc une suite de procès, graveleux ou non, d'intrigues, d'amendements, de réformes ou de contre-réformes. Promacédoniens et anti-macédoniens sans illusions se disputèrent le pouvoir. Démosthène se débattait comme un beau diable. Il la voulait, sa guerre. Mais il lui fallait d'abord abattre Eschine. Démosthène ou Eschine, voilà la question. Une sorte de match au finish. Qui l'emporterait ? D'abord, les deux vedettes s'en prirent mutuellement à leurs comparses. Puis le grand combat commença. Eh, eh ! voilà d'abord Démosthène en mauvaise posture. Puis ce fut au tour d'Eschine de pavoiser. Allait-il aller au tapis pour le compte ? Non ! malgré un violent réquisitoire de Démosthène, il s'en tira de justesse. Ses soigneurs jetèrent l'éponge avant le gong. Il fut acquitté. Mais discrédité dans l'opinion. Ma foi ! on trouvait que sa politique pro-philippienne avait fait faillite.

Tout ça devait bien amuser le roi de Macédoine ! Le chat et la souris. Alternance de menaces concrètes et de promesses fallacieuses. Athènes toujours mi-figue, mi-raisin. La Phocide, à feu et à sang, gémissant sous le joug. Thèbes, pas très rassurée. Sparte, inquiète d'avoir pris parti pour la Phocide, bien qu'elle se fut retournée à temps. Olympie enfin, humblement soumise. Philippe se donna même le luxe de montrer patte blanche. Parbleu, il ne pensait qu'à une chose : se réconcilier avec Athènes. Mais pouvait-il avoir confiance en des gens qui laissaient vitupérer un Démosthène contre lui ? Ah ! bien sûr, si on envoyait le Démosthène sur les roses, tout pourrait s'arranger. En même temps, il châtiait durement tous les États qui avaient fait mine, auparavant, de pactiser contre lui. Mais il était déjà si fort qu'au lieu de le haïr, on l'accueillait partout en libérateur. Vexé de voir les Athéniens intraitables, il s'entendit dès lors contre eux avec les Perses.

Son fils Alexandre ayant maintenant treize ans, le moment sembla venu de lui donner un précepteur. Mais qui choisir ? Les paris furent ouverts. Une vraie course en sac ! Qui décrocherait le cocotier ? On se bousculait un peu au portillon. C'était à qui se ferait valoir. Et, dans le lot, les Athéniens n'étaient pas les moins acharnés. Finalement, Philippe, sardonique, mit tous les compétiteurs d'accord en donnant la primeur à Aristote, alors âgé de quarante et un ans et qui pétait le feu. Ce fut une maigre compensation pour cette Attique qui se sentait si

cruellement menacée. Les Macédoniens étaient à ses frontières. Sa flotte même n'était plus en sûreté. C'était un investissement déguisé mais qui ne trompait pas. Habitué aux renversements de vapeur, Démosthène allait-il encore une fois plier l'échine ? Non, cette fois il tint bon et se remuant comme un beau diable, rallia à sa cause nombre d'États indécis. Pactes de non-agression. Alliances. Ah, mais ! Alors Philippe jeta du lest. Rompu au jeu des concessions hypocrites, il remit ça. Mais les Athéniens patriotes ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils ne voyaient dans ces offres papelardes qu'occasion à ratiociner un peu plus. Querelles de mots, de principes, d'amour-propre. Ils se drapèrent donc dans leur dignité et refusèrent toute conciliation. Ce n'était pas encore la guerre ouverte. Mais c'en était le prologue.

Philippe affecta de ne pas prendre la mouche. Il était présentement occupé dans le nord, songeait à s'étendre jusqu'au Bosphore, d'où de rudes campagnes nouvelles terminées par de nouvelles conquêtes. Le royaume des Odryses, les petites cités grecques du Pont-Euxin passèrent sous sa coupe. La Chersonèse allait-elle à son tour succomber ? Non, Démosthène déchaîné y mit le holà. Il plaça Athènes à la tête d'une sorte de coalition, dans laquelle entra notamment l'Eubée. Allons, il avait bien mérité de la patrie. Ce furent, du moins, ses partisans qui l'affirmèrent. Ils ne se sentaient plus de joie et s'ils n'osaient pas encore déclarer la guerre à Philippe, ils se jugeaient, en revanche, assez forts pour l'asticoter. Politique du pousse-au-crime. Mais qui rendait. On commençait à se frotter les oreilles dans les coins. On multipliait les petites vacheries en douce. Pour se faire la main. L'hostilité grandissait. Les esprits s'échauffaient. On flairait des espions partout.

Philippe décida donc de passer à l'action. Il envahit la Chersonèse. C'était là une violation du droit des gens. Mais le meilleur moyen de n'être pas accusé, c'était encore d'accuser le premier. Et d'accabler les Athéniens de griefs, cherchant surtout à disqualifier les pêcheurs en eau trouble comme Démosthène. Enfin, il réussit par un stratagème à s'emparer de la flotte marchande d'Athènes. Le tout, sans déclaration de guerre. C'en était trop ! On voyait enfin que les Macédoniens n'avaient d'abord consenti à la paix que pour mieux préparer les hostilités futures. Athènes protesta donc énergiquement. Lettre morte. Philippe accusait plus encore. Démosthène prit la parole à l'assemblée et obtint la rupture officielle. L'affaire se réglerait par les armes.

Somme toute, si l'on songe que les Athéniens purent délivrer Byzance assiégée par Philippe, leurs entreprises se soldèrent d'abord par des succès. Thèbes, consciente d'avoir été dupée par les Macédoniens, se rapprocha d'Athènes. Philippe sentit le danger. Pour frapper un coup décisif, il fallait trouver une occasion. Celle-ci, qu'il

guettait, se présenta bientôt. Tout cela fut monté avec un art infernal.

Les gens d'Amphissa (poussés par Philippe dans la coulisse) ayant reproché aux Athéniens un acte d'impiété envers Delphes, Eschine, délégué par Athènes accusa les Amphisséens d'une impiété plus grave encore. Il y eut litiges, palabres, soulèvements, tueries, nouvelles sessions. Il fallait punir les Amphisséens. Eschine jubila. Mais, patatras, Démosthène (qu'Eschine accusait d'ailleurs d'être vendu aux gens d'Amphissa) intervint et fit décréter qu'Athènes, pour sa part, se désolidarisait de ces sanctions. Et Thèbes, pourtant depuis longtemps protectrice d'Amphissa, fit de même. Enfin, pendant que l'armée sainte des amphictyons s'emparait malgré tout d'Amphissa qu'elle soumit, les Thébains reprirent les Thermopyles à Philippe qui bataillait encore avec des fortunes diverses contre les triballes dans le nord. Du coup, Athènes et Thèbes se sentirent fortes. Mais les amphictyons de Delphes donnèrent à Philippe le commandement de leur armée. Celui-ci n'attendait que cela. Il s'empara d'Élatée, position clé et s'établit ainsi au cœur de la Grèce. La nouvelle plongea Athènes dans la stupeur. Ainsi les Phocidiens, que Philippe avait si durement traités, se réconciliaient avec lui et lui livraient passage ? Mais alors la route de l'invasion était ouverte à l'est ? Il n'y avait plus de temps à perdre. Démosthène, malgré les soins mis par Philippe à garder Thèbes dans son jeu, obtint finalement son aide.

En vain, certains essayent-ils encore de ne pas refuser la main tendue par l'ennemi. En vain, la pythie lance-t-elle de sinistres présages. Car, là, Démosthène a raison : à n'en pas douter, la pythie philippise ! Mais Démosthène ne connaît plus de frein. Il menace de traîner en prison par les cheveux quiconque osera encore parler de paix. Scrongneugneu ! Il fait taire toute opposition. Puis il court à Thèbes. Sur la Cadmée, en pleine assemblée, il réchauffe les enthousiasmes, vante l'union sacrée. Ils auront la victoire. Que chacun aiguise son glaive !

Cependant, il y eut encore quelques mois de drôle de guerre. On se tâtait seulement. Et cela ne devint vraiment sérieux que lorsque Philippe s'empara d'Amphissa, en avril, quatre mois à peine avant mon arrivée à Delphes…

Après tout, ce n'était pas moi qui allais plaindre les Delphiens de leurs malheurs. Ils ne m'avaient jamais été sympathiques. J'avais toujours été horripilé par leurs façons. Ce qui me choquait en eux, c'était leur rapacité, la bassesse avec laquelle ils faisaient monnaie de la vente de leurs bondieuseries et autres amulettes, la malhonnêteté avec laquelle ils abusaient de la crédulité des pèlerins. Sous prétexte de tourisme, des jeux et des fêtes religieuses, la vie y était plus onéreuse que partout ailleurs. Boutiques et auberges, porteurs et cochers y

pratiquaient des prix indécents. Un véritable coup de fronde. Avec ça, intolérants et pleins de morgue. Aussi, ça ne me gênait pas du tout que Philippe ait mis leur pays à feu et à sang, brûlant les villages, rasant les récoltes et transformant le paysage en un immense charnier, en une sorte de chaos de ruines lamentables. On me raconta que si j'étais venu seulement deux ou trois ans plus tôt j'aurais pu voir la région complètement à zéro. Maintenant, grâce à l'appui du même Philippe, hier encore si odieux, ça commençait à se relever. Les champs avaient été ensemencés. On reconstruisait à tour de bras. Toutefois, on n'était pas tranquille. Parce que si Philippe prenait la piquette devant la coalition athénienne, probable que celle-ci ferait à son tour un mauvais parti aux Delphiens.

Hum ! que devenais-je, moi, dans tout cela ? J'étais aussi un peu décontenancé. Je n'avais jamais vu la cité dans un tel état d'effervescence. Jadis, j'avais pu m'y promener et y méditer à l'aise. Aujourd'hui, ces foules exacerbées, aux regards traqués, un peu fous, me gênaient. Apollon lui-même semblait paralysé, dépassé. N'avais-je donc plus rien à apprendre de lui ? Je finis par me persuader que s'il y avait encore, dans ce ciel delphien, des signes qui m'étaient destinés, je les trouverais, non plus aux alentours immédiats du temple mais dans l'air même des ruelles grouillantes.

Aucun ne se manifesta. Delphes m'avait sans doute livré tous ses secrets. Qu'exiger encore ? Ses paysages, ses monuments, ses terrasses où soufflait l'esprit m'avaient vu assez souvent fouiller l'horizon d'un regard investigateur. Ma prunelle était lasse. Si je fréquentai encore ces lieux, ce ne fut plus que pour jouir du charme de leur beauté. Je vécus alors à Delphes sans éprouver ce frisson qui précède et annonce les grandes révélations spirituelles. Je me mêlais tranquillement au va-et-vient général. Ou bien j'excursionnais aux environs. J'étais quiet enfin.

C'est dans ces dispositions que je décidai mon retour. À quoi bon s'éterniser ici plus longtemps ? Par un colporteur d'Itéa, j'appris que mes amis ne m'avaient pas attendu et avaient repris la mer vers Corinthe. Que faire ? Le mutisme de Delphes à mon égard me laissait sur une faim. Il me semblait que tout, pour moi, n'avait pas encore été dit. Au lieu de retraverser le golfe, pourquoi ne pas emprunter le chemin de terre et repasser une dernière fois à Athènes ?

35

L'entreprise n'était pas sans aléas. Avais-je une chance d'échapper à l'armée macédonienne en piquant droit sur Thèbes ? Sans doute. Mais c'était aussi me jeter au-devant de l'armée de Béotie et d'Attique. Il est vrai que de ce côté, je risquais moins. Corinthe avait finalement lié sa cause à celle d'Athènes. Je me trouverais donc là dans le camp que le destin m'aurait dévolu. Toutes ces raisons, néanmoins, ne me rassuraient pas complètement. J'ignorais si Philippe n'avait pas envoyé d'Élatée de la cavalerie ayant pour mission de chercher le contact avec l'adversaire. Au risque d'être coupé, je pris quand même la route et seul, juché sur un ânon que j'avais loué. À mon âge, que pouvait m'importer (philosophiquement) de mourir ? Sauf que ma carcasse se plaisait encore à être vivante. Si elle avait quelques années devant elle, elle n'entendait pas qu'on les lui vole et qu'un hasard malencontreux vienne abréger la fin du conte. Mon esprit, en revanche, baignait dans l'indifférence. D'abord, parce qu'il n'était pas assuré que les cavaliers de Philippe (viendraient-ils à me rencontrer) chercheraient à avoir ma peau. Mon modeste équipage, mes cheveux blancs (à moins que je ne sois pris pour un espion, ô dérision !) n'avaient en soi rien de suspect. Il y avait donc quelque chance qu'on me laisse aller en paix.

Mollement balancé par la croupe de la gentille petite bête grise qui me portait, je monologuais ainsi le long du sentier désert, dans la fraîcheur de ce beau matin d'été. Oui, je baguenaudais en pensée, passant d'un sujet à l'autre. J'avais pu prendre le mutisme d'Apollon pour une absence, pour un refus. Mais si l'enseignement suprême de cette troisième et dernière confrontation était justement dans ce mutisme ? Le silence, le silence souriant de la statue, n'était-ce pas là l'ultime leçon de l'oracle ? Un silence souriant qui convenait bien à mon visage de vieillard, acceptation victorieuse et désabusée de l'événement. J'avais pu affirmer autrefois ma volonté de faire bonheur de tout. Cette fois, la volonté s'était faite acte. Je pouvais aller au-devant du danger comme au-devant de la mort sans m'insurger. De quoi aurais-je pu me plaindre ? N'avais-je pas été comblé ? Qui, plus que moi, qui, mieux que moi, avait joui des biens de cette terre ? Que m'avait-il manqué ? De quoi avais-je été privé ?

Tant de fous, autour de moi, qui s'étaient époumonés, qui s'étaient rongés, parce qu'ils voulaient la puissance, le prestige, la célébrité, l'argent et qui avaient cassé leur pipe en route ! Quel avertissement ils m'avaient donné ! Et comme j'avais bien fait de me méfier ! Qu'on

blâme autant qu'on veuille mon indolence et mon oisiveté, j'avais la conscience tranquille. Je pouvais me dire que chacun, sur cette terre, avait sans doute pris la part qu'il souhaitait. Moi, je ne leur avais pas chicané leurs ambitions, je ne leur avais pas disputé leurs rôles, je n'avais pas non plus été pour eux un concurrent bien redoutable. Eh bien ! qu'ils m'en sachent gré. Et qu'ils me laissent de mon côté jouir en paix de ma modeste part. Je savais mieux que personne le prix que j'avais payé la tranquillité d'esprit, la vacance, la flânerie, l'indépendance. Je ne reconnaissais pas aux écornifleurs avides d'honneurs et de richesses le droit de me reprocher d'avoir usurpé ma place en ce monde. En pleine sérénité comme j'étais je n'avais pas à me soustraire aux caprices éventuels du sort. J'entendais rester fidèle à l'homme que j'avais été. Je continuerais donc à aller de l'avant comme j'avais toujours fait et, au lieu de ralentir à l'approche du but, à foncer vers lui de toutes mes forces comme un coureur de fond. Le tout, dans la bonne humeur et sans croire (comme il arrive souvent aux vieillards gémissants) que quoi que ce soit me soit dû.

Tel que, et bien que supposant assez peu loin derrière moi les troupes du dit Philippe, je ne me pressais guère. J'avais déjà été croisé par des éclaireurs Athéniens et je calculais que je n'allais pas tarder à apercevoir le gros de l'armée grecque. Je tombai effectivement sur lui à Lébadée. Bah ! me dis-je, je vais le traverser de part en part sans m'attarder et, quand je le sentirai tout entier entre Philippe et moi, je continuerai ma route vers Thèbes, puis de là jusqu'à Athènes. Mais à quoi sert de faire des projets ? Je n'avais pas prévu que j'allais rencontrer le vieil Isocrate dans les rangs Athéniens. Ni que celui-ci (je ne sais pourquoi) pousserait le zèle, la sollicitude, l'amitié voire, ou la curiosité jusqu'à me retenir auprès de lui dans son cantonnement. Je l'avoue, je fus d'abord un peu interdit par la chaleur de son accueil. Je ne l'avais jamais que fort modérément fréquenté autrefois. Mais je le vis dans un tel état d'exaltation verbale, si désireux aussi de s'ouvrir à moi, de se confier, de se justifier enfin, que j'ajournai mon départ et décidai d'accepter son invitation.

Ce que j'avais toujours et surtout admiré chez Isocrate, c'était ce don qu'il avait d'improviser de brillantes péroraisons. Maître de rhétorique, ainsi se qualifiait-il. Disons qu'il avait des dadas. Ce n'est pas une manie si rare. L'obstination avec laquelle, depuis tant d'années, il cherchait l'homme d'État qui pourrait faire l'unité grecque au-dessus des intérêts de chacun et des aveuglements des patries notamment, méritait à mon sens le respect et l'attention. Je voyais dans cette ambition une grande chance de paix. Mais, présentement, je concevais assez mal que ce bel esprit d'Isocrate eût pris pour champion de sa cause ce Philippe de Macédoine dont les troupes s'avançaient avec des intentions si peu pacifiques. Quelle contradiction en lui !

D'autant qu'au fond, c'était surtout contre les Perses qu'Isocrate rêvait de cette union panhellénique. Or, il y a loin d'une véritable union à une coalition. Pourquoi enfin, Isocrate n'était-il pas plutôt aux côtés de Philippe ? Avait-il compris son erreur ? C'était douteux ! Mais sans doute s'était-il résigné en attendant l'issue de l'affaire et était-il ravi de pouvoir étaler devant moi ses scrupules.

À mon étonnement, je découvris qu'Isocrate affectait de ne plus croire en Philippe. Qu'il y avait peu de ressemblance entre ses propos et les idées qu'il avait autrefois défendues dans son fameux panégyrique ! Redoutait-il d'être accusé de tiédeur, de défaitisme ? Lui qui avait si naïvement prêché la concorde et qui, pour ce faire, avait toujours su mettre en garde les Athéniens contre les abus de pouvoir, de même que contre toute politique de conquête, voilà qu'il s'acharnait à défendre la cause d'Athènes envers et contre tout. À l'entendre, les Macédoniens allaient être défaits et sa vieille idée d'unité pourrait être reprise peut-être par Athènes elle-même. Le bon apôtre était en pleine confusion.

Je finis donc par l'abandonner à ses fureurs, à ses égarements. Je ne jugeais pas utile de l'éclairer. D'ailleurs je n'y serais pas parvenu. Surtout, j'avais perdu le goût de ces vaines palabres, ayant maintes fois constaté qu'on ne convainc jamais personne. À quoi bon essayer de faire comprendre à Isocrate que cette unité dont il rêvait ne pourrait pas se réaliser tant que les peuples n'en sentiraient pas eux-mêmes le besoin ? Il ne suffisait pas qu'un homme se mette à la tête d'un tel mouvement pour lui donner vie. Cette unité se ferait dans l'enthousiasme ou l'indifférence, mais non dans la crainte. Ce n'était pas en restant farouchement Athénien, en poussant l'orgueil, comme il faisait, jusqu'à déifier ses compatriotes, qu'il démontrerait sa bonne foi aux autres peuples. Allons, chez lui, qu'il avoue donc, une fois le masque arraché, il ne restait plus que la vieille grimace d'une passion hégémonique. Je ne le lui envoyai pas dire. On imagine si l'illustre barbon put me maudire…

Il ne lui fallut pourtant pas plus d'une semaine pour déchanter. Six jours après en effet, le 1er septembre de l'année 338, comme les armées s'étaient rapprochées l'une de l'autre aux environs de Chéronée, la grande bataille s'engagea.

Je n'avais encore jamais assisté à un tel spectacle, n'ayant pas eu, comme Socrate et autres gens de lettres, la curiosité de regarder froidement se massacrer mes semblables. Qu'il m'ait fallu attendre la vieillesse pour me faire une petite idée de la chose, voilà qui me fortifiait dans mes résolutions. Je sais bien que les humains n'ont pas cessé de perfectionner l'art de nuire à leur prochain. De mon temps, cet

art était plus sommaire. Il n'en était pas moins efficace. Les hommes ont une propension étrange, mais tenace, à détruire ce qu'ils ont eu le plus de mal à édifier. Ils saccagent les champs qu'ils ont assolés, réduisent en décombres les villes qu'ils ont construites, égorgent les enfants qu'ils ont conçus. Pour un oui, pour un non, ils se précipitent sur cette mauvaise pente. Pour un oui, pour un non, voilà qu'ils quittent sans un regard en arrière ces foyers, ces épouses, qu'hier encore ils chérissaient. Vite la main sur leur cuirasse, sur leur javelot. Ils sont impatients de s'engager sur les chemins de la sombre aventure. On dirait qu'ils sont comme conduits par une sorte de vicieuse fatalité dont, loin de se défendre, ils semblent rechercher l'emprise.

Pauvre Isocrate ! Je le revis une dernière fois la veille du combat. Il avait succombé à l'entraînement frénétique de l'armée. Soudain, cette lucidité, ce bon sens qui lui avaient permis de déplorer pendant des années les misères et les horreurs de la guerre, devenaient folie. Il n'y avait plus place dans sa bouche pour des paroles d'apaisement. Il était comme une furie grimaçante et gâteuse exhortant chacun au pire. Montant sur ses grands chevaux, répétant les éternels boniments de circonstance : qu'il fallait sauver Athènes de l'esclavage et de la servitude ; qu'il convenait de défendre la civilisation ; qu'il était du devoir de tout bon Athénien d'affirmer l'idée d'une Grèce une et indivisible ; que Philippe n'était qu'un usurpateur et qu'un roi félon dont le châtiment ne se ferait pas attendre ; que son armée n'était qu'une horde dont ces vaillants ne feraient qu'une bouchée ; que sa prétendue tactique n'était qu'odieux stratagème, fruit vénéneux de la propagande, etc. Moi, je l'écoutais, hochant la tête, navré de mesurer les effets de la sénilité sur un cerveau que j'avais connu mieux organisé. Vrai, il retombait en enfance ! Comment les Grecs pouvaient-ils accorder le moindre crédit aux rabâchages de cette vieille peau quasi centenaire ? Des mots, tout ça, rien que des mots pourtant et dont les faits, les cruels faits feraient facilement litière.

Je n'avais, hélas ! que trop bien prévu cette échéance. En cette seule journée de Chéronée, c'en fut fini de ce beau château de cartes. L'état-major allié n'escomptait pas la rencontre avant deux ou trois jours encore. Première tuile : Philippe, sans doute désireux de conclure brutalement, provoqua l'engagement.

On sait comme le temps peut parfois allier la douceur et la beauté en Grèce aux approches des derniers jours de l'été. Tout de suite, je sentis que cette journée historiquement mémorable, le resterait aussi par sa perfection atmosphérique. Il n'y eut ni vent chaud, ni torpeur mortelle, mais une brise légère qui, jusqu'au soir, tempéra la chaleur. Pas un nuage. Mais une sorte de vapeur transparente qui, dès le lever du soleil, s'était dégagée des bas-fonds des vallées et qui, bientôt

s'élevant dans le ciel, au-dessus des collines, en rendit les contours plus irréels et plus doux.

On s'en doute, je n'avais pas un grand rôle à jouer dans ce tournoi gigantesque. Mais puisque c'était sous mes yeux qu'il se déroulait, je me devais, en même temps, d'en observer quelque peu les mouvements. Je pris donc position sur un chariot chargé de fourrage où je m'allongeai commodément en m'en remettant aux hasards de l'affaire. Je ne vais pas ici jouer à peu de frais les Thucydide ou les Hérodote en brossant le tableau d'un carnage qui ne devait pas manquer d'exégètes. Comment Philippe engagea l'action avec ses trente mille biffins et ses deux mille cavaloches ; comment son aile gauche (sous le commandement de son fils) enfonça puis écrasa les Thébains qui lui étaient directement opposés ; comment elle mit en déroute puis extermina le fameux bataillon sacré ; comment elle se retourna ensuite contre le gros des Athéniens ; comment Philippe se déroba alors, pas à pas, avec son centre devant la poussée des ennemis en les attirant dans la plaine pour activer leur encerclement ; comment, enfin, la plupart des alliés furent pris à revers et massacrés ou mis en fuite, chacun le sait ou peut le trouver dans les livres. Et j'espère bien que ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici n'attendront pas de moi que je les régale de quelque inutile morceau de bravoure. Laissons là aussi les gens qui s'étaient heureusement ou malheureusement exhibés dans ce concert. Qu'on sache seulement que je perdis de vue Isocrate dans la mêlée et que je fus fait prisonnier pendant que celui-ci disparaissait sur la route d'Athènes avec les débris de l'armée vaincue.

Quand je fus entouré de farouches et tonitruants Macédoniens, je m'attendis d'ailleurs à recevoir quelque mauvais coup. Mais non ! Les drôles me firent tout bonnement descendre de dessus mon foin et me conduisirent sur-le-champ auprès de Philippe, dont les valets montaient déjà la tente. Je fus reçu avec les marques de la plus obséquieuse courtoisie encore que je n'aie pas consenti à me départir de mon habituel sourire et que je me sois risqué à répondre parfois avec effronterie aux insidieuses questions que me posa le roi de Macédoine, plus gonflé que jamais de son importance par son succès.

Celui-ci me connaissait de réputation. Mais il n'en montra rien tout d'abord, tant était grand son orgueil. Au contraire, il m'interpella avec hauteur, jouissant du plaisir de me bien faire sentir que j'étais entre ses mains. Il tombait mal avec moi. Je n'étais pas d'humeur à subir les extravagances d'un monsieur qui, pour si puissant qu'il fût, n'était tout de même qu'un homme comme les autres à mes yeux. Boufre ! je n'ai jamais craint personne sur ce terrain, à condition du moins qu'on soit de bonne foi dans la répartie et qu'on ne cherche pas à m'abuser par

des artifices oratoires ou des arguties. Si Philippe pouvait m'ôter la vie et, dans un mouvement de colère intempestif, me faire arracher la langue ou crever les yeux, il n'était pas assez fort pour m'empêcher de penser ce que je voulais et, s'il poussait l'imprudence jusqu'à me questionner, de lui répondre. Je l'attendais donc de pied ferme, bien décidé que j'étais à ne lui rien passer. D'autant que je n'avais pas varié d'un poil depuis que j'avais eu les discussions que l'on sait avec Isocrate. De patrie, bah ! il y avait belle lurette que je n'en avais plus d'autre que celle que j'élisais au hasard de mes vagabondages. Ma patrie à moi, elle était partout où il y avait des hommes avec lesquels je pouvais m'entendre à peu près, partout où la nature se montrait accueillante. Par le fait, j'étais toujours ce vieux citoyen du monde, cet ancêtre du cosmopolitisme, qui se moquait des frontières et qui ne se croyait pas, pour ce faire, moins indigne de la race des hommes. J'avais été pris au milieu d'une armée disparate où les ressortissants de Mégare et de Thèbes, d'Athènes et de Corinthe étaient mélangés. Maintenant, j'étais au pouvoir d'une autre bande de forcenés de la même eau, venus de Phocide ou de Thessalie, de Doride ou de Magnésie, de Locride ou d'Étolie. Drôle de Macédoine ! Permettez-moi de me marrer doucement.

Bref, pour me désarçonner sans doute dès la première charge, Philippe me demanda sans autre préambule, qui j'étais. C'était, à mon sens, une piètre astuce. Je sentis que j'avais mon bonhomme à portée, que je pouvais l'étendre d'un coup et lui faire bien comprendre qu'un individu peut en valoir un autre, fussent-ils l'un en bas, l'autre en haut de l'échelle. Au demeurant, je n'étais pas acharné contre lui au point d'avoir raison à tout prix. C'est en cela, d'ailleurs, que j'étais invulnérable. J'avais dépassé l'âge des vanités verbales. Ce premier avantage pris, je sus me montrer plus amène. De son côté, Philippe, qui n'était pas un sot, loin de là, mais que ma sortie avait d'abord laissé coi, esquissa une grimace qui voulait être un sourire, consentit à passer outre et l'entretien put se continuer sans anicroches.

Je fus aussitôt après remis en liberté et j'en profitai pour demander l'autorisation de continuer ma route vers Athènes. J'étais, en effet, désireux de m'écarter au plus tôt de tout cet appareil barbaresque. Avant de quitter le camp grouillant de Macédoniens, j'eus quand même un court moment de loisir. Je dus attendre qu'on eût retrouvé mon âne, ce à quoi s'employèrent avec beaucoup de zèle, sur les ordres mêmes de Philippe, un certain nombre de ses fonctionnaires. On aurait bien voulu m'offrir un cheval harnaché et même une escorte. Mais je n'aimais guère la protection des argousins. Je préférais m'en aller seul, selon mon caprice, ne rien devoir à un personnage si redoutable et si sûr de soi. Surtout, je tenais à mon âne.

En l'attendant, je disposai de tout un après-midi. Je pus donc m'entretenir à mon aise avec Aristote. Le gamin que j'avais connu à Athènes, vingt-cinq ou trente ans plus tôt, avait fait du chemin. À quarante-six ans, n'ayant pour ainsi dire pas changé, il me permettait de réentendre le cadet avec lequel je n'avais jamais bien pu m'accorder. Ses théories sur le bonheur, entre autres, étaient si contraires aux expériences que j'avais illustrées qu'il était bien vain d'en discuter entre nous. Aristote (en dépit de sa science et de son intelligence) était de ces formalistes qui rendent le bonheur inaccessible à force de le conditionner. Pour être heureux, selon lui, il fallait non seulement avoir un esprit bien tourné mais des avantages corporels et sociaux. Pas de bonheur donc pour ceux qui n'avaient ni santé, ni force, ni beauté. Pas de bonheur non plus pour ceux qui n'avaient ni richesse, ni gloire, ni rang.

Passe pour l'esprit bien tourné. Une certaine prédisposition au bonheur est, en effet, nécessaire, notre destin étant fait de pentes. Passe encore pour la santé… Mais, indispensables, la force et la beauté ? Quant aux avantages sociaux, leur recherche ou leur possession me paraissait à coup sûr une illusion fâcheuse. Avancer enfin, comme Aristote faisait, que le sage lui-même n'échapperait pas à l'infortune s'il était privé du superflu ou solitaire, était bien un point de vue auquel je n'avais jamais pu souscrire. Si la nature offrait aux hommes une vie facile, celle-ci ne devait évidemment pas être consacrée à la recherche de besoins artificiels. Aristote, riche bourgeois, n'avait, cela va de soi, jamais manqué de rien. C'était pour ça, sans doute, qu'il faisait la fine bouche.

Mais bien d'autres différends encore nous séparaient. Pourquoi, par exemple, avait-il repris, sans chercher à les dépasser, les thèmes favoris de Platon sur dieu, sur l'âme, sur la création ? Là, vraiment, je ne pouvais plus du tout le suivre. Je prévoyais trop bien, dès lors, le mal immense que ces idées allaient faire dans un monde qui n'était que trop enclin à se laisser enivrer par l'encens des mysticismes et de l'ignorantisme. J'en veux pour seules preuves les influences qu'elles exercèrent non seulement dans l'histoire de la pensée grecque, mais surtout sur les philosophes et les théologiens du moyen âge. Mais je ne vais pas sombrer ici dans le pathos des métaphysiques ou des logiques moi, Diogène, qui me suis gardé, toute ma vie, d'être autre chose qu'un humble observateur de la condition humaine.

Au reste, moraliste, Aristote regardait la politique comme l'art souverain de la morale, quelque chose comme son apothéose. Là non plus, nous n'allions pas dans le même sens. Je pouvais bien admettre avec lui que l'homme était par nécessité et avant toute chose un animal social et qu'il était, par conséquent, soumis au contrat. Mais

comment aurais-je pu souscrire à cette idée platonicienne qui entendait faire fi des droits naturels de l'individu, l'assujettir complètement à la cité et mieux, créer, à son préjudice, une hiérarchie arbitraire ? Prophète-philosophe des religions à venir, Aristote l'était donc aussi des régimes qui allaient triompher par la suite. Lourde responsabilité que la sienne ! Mais n'allait-il pas de soi que ce fétichiste fût en même temps l'apologiste de l'esclavage et des porteurs de grosse galette ?

36

Le lendemain même, je quittais Chéronée et la cour de Philippe. Je fis sans encombre la route qui menait à Athènes. J'avais laissé Aristote à ses rêves colossaux et à ses passe-temps pédagogiques. La veille au soir, on m'avait ramené mon ânon. Et, ce matin-là, il me portait vaillamment, peu frappé semblait-il par les événements qui s'étaient déroulés et qui allaient cependant bouleverser le monde grec. Tout le long du chemin, je découvrais les signes de la déroute athénienne. Parfois même, je dépassais des guerriers épuisés, de petits groupes de fuyards arrêtés auprès d'une fontaine et que la cavalerie de Philippe avait négligés. Je songeais qu'il ne fallait vraiment pas longtemps pour tailler en pièces la machine de guerre la plus solide. Me reportant en arrière, je revoyais dans l'aube de la journée mémorable de Chéronée les beaux régiments grecs défilant dans un ordre impeccable. Quelle force ! Quelle discipline ! Quel ensemble ! Et puis, frrt !… plus rien, c'était fini. En quelques heures cet insolent récif s'était désagrégé. Des moribonds, des tuniques ensanglantées, des armes abandonnées, des fourgons renversés, la débandade et là, devant moi, ces pauvres hères déguenillés et mourant de soif qui avaient perdu la face. Dans le courant de la troisième journée, je fus à mon tour dépassé par les colonnes du vainqueur. Elles se hâtaient vers Athènes où elles allaient me précéder.

Moi, je continuais tout doucettement mon chemin. Je jouissais par la vue des joliesses de l'atmosphère et des champs. C'était l'époque de la cueillette des olives. La nouvelle de la décisive rencontre de Chéronée avait apporté avec elle celle d'un proche espoir de paix. Et ces hommes et ces femmes de la terre, malgré le passage dévastateur des armées, repris tout de suite par l'urgence et la nécessité de leurs tâches, la tête couverte de larges pétasos, essayaient d'oublier dans la dure simplicité de leur labeur, la sottise belliqueuse des maîtres de leur destin.

Je trouvai Athènes toute en fièvre. Les uns étaient heureux de cette issue qui enfin rouvrait les boutiques et les bars. Les autres étaient navrés. La défaite humiliait par trop leur amour-propre. De ceux-ci était le fol Isocrate qui, retombant de trop haut après avoir formé toute sa vie les rêves les plus absurdes, n'avait pu surmonter l'épreuve et s'était laissé mourir de faim comme s'il avait redouté à la fois le sourire cauteleux de celui qui l'avait blousé et la commisération de celui qui avait tenté en vain de l'éclairer. Je ne cacherai pas que cette dérobade

devant l'évidence me parut d'un goût déplorable. Ah ! que j'eusse aimé que cet esthète achevé, que ce styliste magistral ait su mettre aussi un peu de beauté et de style dans sa vie ! Qu'il sache enfin surmonter son illuminisme politique et ses chimères idéalistes ! C'était souhaiter l'impossible. J'appris, en effet, que le vaurien, dévoré par un reste d'obséquiosité incompréhensible, avait écrit avant de mourir à Philippe, alors en résidence à Pella, pour lui rendre grâces d'avoir réalisé son rêve en devenant le maître de toute la péninsule. Il n'y avait donc plus qu'à se détourner d'une destinée qui n'avait pas su mieux conclure.

J'étais descendu chez des amis qui ne m'avaient pas vu depuis des années et qui écoutèrent avidement le récit que je pus leur faire des derniers faits divers dont j'avais été témoin. Profitant de la liberté qu'ils me laissèrent ensuite, je déambulai du matin au soir dans la ville, reconnaissant au passage les monuments qui avaient subsisté, m'attardant dans les quartiers que des aménagements nouveaux avaient transformés. Chère Athènes de ma jeunesse ! Presque plus de visages familiers, cependant. La mort avait fauché mes contemporains. Je n'étais plus qu'un inconnu pour les jeunes. Ils avaient d'autres idoles. Tant mieux ! Parfois, malgré tout, je retrouvais de vieilles figures parmi ceux qui n'avaient jamais quitté la métropole et qui continuaient à y accomplir leurs mêmes petites besognes. Un porteur d'eau, un cabaretier, un scieur de pierre, un cordier, un pêcheur, un scribe. À quoi bon les aborder même ? Que leur aurais-je dit ? Que m'eussent-ils répondu ? Les voir, me suffisait.

Un jour, je poussai aussi jusqu'à l'Académie. L'avouerai-je ? Je fus repris par une pesante et inattendue nostalgie dont je ne fis d'ailleurs rien pour me déprendre. J'étais presque attendri. On était dans les premiers jours d'octobre. J'échappais, par des chemins creux, bordés de loin en loin de bastidons, à l'agaçant remue-ménage d'une cité qui, toute nerveuse encore d'avoir, par une prompte paix, détourné les dangers d'une destruction totale, se livrait sans pudeur. Démosthène avait été mis sur la touche. On ne voyait partout qu'attroupements. On n'entendait que palabres. On annonçait la reprise de la tragédie, des concerts, un cycle Aristophane. Les arcades regorgeaient. Les étalages rutilaient. Les femmes se précipitaient sur les parures à la mode. Les hommes, comme pour étancher une soif exigeante vidaient et revidaient jarres et conges de vin. La vie, un moment suspendue, débordait de nouveau de partout, charriant sa vase et ses fonds.

Aussi éprouvais-je une calme joie à m'avancer sous les graves et nobles ombrages d'une nature déjà vouée à l'automne. Un doux vent, venu du sud, rasait les terres. Des troupeaux paissaient, indifférents à cette nouvelle paix éternelle que les juristes Athéniens préparaient à

l'aide de textes soi-disant irréfutables mais dont, quand il voudrait, n'importe quel galopin pourrait déformer le sens aux fins de satisfaire le réveil de quelque instinct belliqueux. Pour moi, au sein de cette campagne, dans la simplicité de ce ciel, il ne me déplaisait pas de me retourner vers le passé. Je savais l'emplacement de la tombe de Platon. Je m'y dirigeai. J'aurais voulu me recueillir en silence. Hélas ! la place n'était pas déserte. J'y trouvai un nombreux public d'élèves entourant le nouveau directeur de l'Académie. Ce n'était plus Platon qui parlait. Ce n'était même plus Speusippe, son neveu, qui depuis un an s'était retiré. En m'approchant davantage, je reconnus dans cet emploi envié de chef d'école, la silhouette alourdie du consciencieux Xénocrate. Par exemple ! Eh bien, mais l'ancien élève de Platon avait fait son chemin malgré son air bête et sa vue basse ! Sa gravité, son puritanisme, sa modestie avaient dû lui tenir lieu d'esprit qu'il avait lent. Puis, comme beaucoup d'autres, il avait fini par mettre de l'eau dans son vin (pratique, à mes yeux, détestable mais qu'on peut, à la rigueur, excuser quand le vin est aigrelet). Autour de Xénocrate péroraient ces vieilles pécores, ces bas-bleus déliquescents d'Asthénéia et d'Axiothée, les anciennes auditrices de Platon. Si je les avais supportées quand elles étaient jeunes, il n'en était plus de même aujourd'hui qu'elles étaient édentées, chauves et flasques. N'auraient-elles donc jamais fini de couper les cheveux en quatre ? Depuis un demi-siècle qu'elles tenaient l'affiche et qu'elles se gargarisaient d'exposés boitant toujours par quelque côté, n'étaient-elles donc pas blasées ? Une telle constance dans la cuistrerie me dépassait.

En temps ordinaire, Xénocrate ne tolérait pas que n'importe qui vienne l'interrompre au cours de sa leçon. Sa rigueur philosophique l'entraînait à ne faire état d'aucune convenance ni d'aucune distraction. Chacun devait s'exprimer à son tour, dans un ordre donné et en respectant la règle protocolaire. Ça le gênait qu'on puisse jeter son mot à l'improviste dans un débat. Mais cet après-midi-là, il était tellement ébahi de me voir (et je crois si content) qu'il lâcha sans coup férir son escouade de bonnets carrés. Nous nous écartâmes et nous assîmes sur des bancs de marbre blanc, à l'ombre d'un petit bois d'yeuses bordé de géraniums roses, de bouquets de buis et de lentisques. Je revois ces lieux comme si c'était hier. Mais de quoi parlâmes-nous ? Je n'en ai pas conservé un souvenir précis. Dans ces sortes de rencontres impromptues, les propos ont souvent l'allure de la divagation. On échange peu d'idées. On s'en tient au jeu facile des réminiscences. On s'étonne. On s'apitoie. On s'interroge. Et il n'en reste qu'un peu de cendre remuée.

Xénocrate aurait voulu que je lui raconte mes aventures. Mais je n'avais aucun plaisir à exalter devant lui une existence qui (à l'inverse de la sienne) n'avait pas systématiquement recherché le dénuement et

l'ascèse. De mon côté, le sentant si pédant et si soucieux de faire étalage de sa carrière, je faisais mon possible pour lui tirer les vers du nez. À moi, Momus ! Hein, lui dis-je, n'es-tu pas un peu quinaud de l'admiration que te portent tous ces trissotins ? Ne vois-tu pas que ces roucoulements dépassent les bornes de la bienséance ? Suppose que Platon entende ça ? Ce serait un truc à le faire se retourner dans sa tombe. Tu te souviens de ce qu'il disait de toi quand tu étais jeune ? Il te trouvait un peu lourdingue. Je t'assure, elle est de tous les temps la fable de la grenouille qui se voulait faire aussi grosse que le bœuf triturant. Là-dessus, voilà mon Xénocrate passablement interdit. Mais enfin je ne crois pas que mon coup d'éperon ait été donné en pure perte. Xénocrate ne détestait pas qu'on lui dise toute crue sa pensée. Et moi, qui ne méconnaissais nullement l'intelligence solide (sinon le jugement juste), la grande science (sinon le sens des formes), l'autorité et la volonté (sinon la grâce) de celui que je raillais, je pus lui décerner un dernier bon point : il avait eu assez de self-humour pour trouver plaisante ma répartie. Et nous nous quittâmes bons amis.

En rentrant à Athènes, vers la fin de l'après-midi, je rencontrai, à ma grande surprise et dans le plus simple équipage, le vieux Speusippe, malade des tripes et à demi paralysé. Nos deux ânes, le sien qui le traînait, le mien sur lequel j'étais juché, se reniflèrent, comme il se doit en se croisant. Il fallut ce hasard pour que je reconnaisse en ce débris puant le neveu et le premier successeur de Platon. Quand on pensait au magnifique spécimen humain, au séducteur passionné, au vorace, à l'acharné amateur de plaisir qu'il avait été ! Il était là, posé sur le banc de la carriole qu'un domestique conduisait. Il n'avait plus la force de tenir ni le fouet ni les guides. Seuls, ses yeux vivaient encore. Quant aux mots, ils sortaient péniblement de sa bouche tordue. Cependant, le macaque n'avait pas baissé pavillon. Tel quel, il se rendait à l'Académie où, sans doute, il jalousait encore la primauté de Xénocrate. Aussi, je ne pus m'interdire de tourner en dérision un tel acharnement à vivre et à se mettre en vedette. C'était pisser dans un vase percé. Il y avait trop longtemps que Speusippe avait admis, entre ses passions et lui, ce facile compromis qui l'autorisait à satisfaire à la fois sa philosophie et (pour le cas) sa vanité philosophique. Songeait-il jamais à ce quasi cadavre qu'il était ? Aux pauvres jours qui lui restaient à égrener ? À la mort pour lui imminente ?

Après l'avoir laissé aller, je me sentis un peu dégoûté. J'en avais plein le dos des grands hommes en exercice et de ces contacts dérisoires. Enfin, la présence à Athènes des plénipotentiaires Macédoniens n'était pas de celles que je recherchais. Phocion d'un côté, Démade et Eschine de l'autre se démenaient à qui mieux mieux. Démosthène, ulcéré, s'était fait concéder au loin les bénéfices d'un bon fromage. Philippe, lui, de Pella, décidait désormais de la pluie et du

beau temps et avait si bien possédé son monde qu'une statue lui avait été élevée sur l'agora même d'Athènes, en témoignage de reconnaissance publique. Pouah ! Les gens avaient de la paix plein les gencives. Je décidai de m'en revenir à Corinthe.

Je me doutais bien, cette fois, que je ne reverrais plus jamais les murs d'Athènes. Avant de partir (et qu'on ne voie point là un signe de délectation morose) je m'efforçai de prendre dans mon regard une dernière vision de l'opulente et versatile cité dont l'ordonnance et la diversité avaient constitué la meilleure leçon que je devais recevoir d'elle. Je fus triste, je l'accorde. Tant de rues, de venelles, de placettes, d'esplanades où je ne remettrais plus le pied. Tant de monuments, de portails, de colonnes où je ne poserais plus la main. Tant d'aspects enfin du paysage où ma rêverie ne trouverait plus appui. Pendant que mes prunelles s'emplissaient, ce soir-là, du spectacle qui m'était offert par la mer et les terres, du haut de l'Acropole où j'avais échoué au terme de ce pèlerinage, un sourire venait tout de même, de temps en temps, disjoindre mes lèvres usées. C'était du bonheur d'autrefois qui, remontant de l'oubli, s'en venait réchauffer mon vieux cœur et m'assurer que je n'avais rien manqué (si rien su retenir), rien gâché (si rien réussi), rien sacrifié (si rien détruit), ni rien perdu.

37

À soixante-seize ans, pour la troisième fois, je me réinstallais à Corinthe. Et, là, j'eus une bien douce consolation à mes misères de vieux. C'est qu'ayant fait, au fond de moi, le total abandon de ma vie, cette chance me fut accordée de pouvoir considérer chaque jour de plus qui m'était laissé comme un supplément inespéré de ma durée. Je pris cette chance comme telle, sans me leurrer et cependant sans savoir qu'il me restait encore des milliers de jours semblables à épuiser.

J'avais retrouvé les Xéniade et leur affection. J'avais réintégré la petite maison blanche que je leur devais. C'était comme si je l'avais seulement quittée la veille. Et rien ne pouvait m'être plus agréable que ce sentiment de continuité. Chaque fois qu'ils venaient me voir, nous parlions de leur cher père que la mort avait emporté l'hiver précédent. Quand j'étais seul, j'allais encore souvent au gymnase du Cranéion, non seulement parce qu'il était doté d'une piscine et qu'on y avait la mer sous les yeux, mais parce que s'y réunissaient les meilleurs athlètes et les discoureurs les plus verveux de la cité. Je me mêlais modestement aux jeux des uns, écoutais d'une oreille distraite les jacasseries des autres. Après tout, malgré mon grand âge, je n'avais à rougir ni de ces affaissements, ni de ces boursouflures qui contraignent la plupart des vieillards à cacher leur déchéance sous d'épais vêtements. Des pattes d'oie, oui. Des fanons, oui. La cuisse creuse, oui. Et chauve, avec ça. Et n'y voyant plus guère. Mais je n'avais pas de brioche, n'étais pas trop voûté, pas trop raide. Le corps sec, la peau brunie par des années et des années de soleil, je ne cessais d'être en sentinelle contre moi, veillant au grain, surveillant égoïstement ma nourriture et mon sommeil. Mais j'avais soin aussi de n'abuser pas des exercices. Et quand j'avais fait quelques brasses, je m'étendais sur les dalles, le dos bien calé, et j'ouvrais mes oreilles. Les chroniqueurs du cru y allant bon train me régalaient de leurs ana.

C'est de cette manière que j'appris, au printemps de l'année suivante, les projets de Philippe quant à l'organisation d'une nouvelle ligue où entreraient tous les États. J'ai toujours eu un faible pour les sociétés des nations, bien qu'aucune n'ait jamais pu fonctionner correctement. C'était pour moi le fin du fin de la démocratie. Mais probable que les humains ne sont pas encore dignes de ce plus beau des régimes. Quoi qu'il en soit, la belle saison passa dans les préparatifs. Les Corinthiens, toujours pratiques, avaient obtenu que le siège de la ligue soit installé en leur ville. Cela allait être pour eux une

source supplémentaire d'enrichissement. Ils profitaient déjà de l'animation et des échanges provoqués par la présence de délégués innombrables et de leurs suites. Rien de tel que ces étrangers des quatre coins du monde pour faire marcher le commerce. Corinthe devenait ainsi le rendez-vous de la diplomatie internationale. À l'automne, la paix générale fut conclue. L'assemblée générale se réunit pour la première fois officiellement. Bien que, par politique, la Macédoine restât en dehors de la ligue, Philippe vint séjourner quelques semaines à Corinthe, afin de surveiller de plus près (et sans doute d'orienter) les travaux de ces hommes dits de bonne volonté qui, pliant devant une force qui les dominait, entreprenaient de constituer cette grande unité du peuple grec que, libres et riches, ils n'avaient pas su achever. De fait, la volonté de Philippe fit loi. Il y avait bien union des Hellènes, mais sous l'autorité de la Macédoine. Absurde aboutissement ! Et d'autant que Sparte restait en dehors du coup. Mais partout ailleurs, à Thèbes comme à Corinthe même, de solides garnisons macédoniennes s'étaient installées au cas où l'un des participants n'aurait pas filé droit. Agréments de l'occupation hégémonique ! Sans compter que chaque État devait fournir des soldats, des cavaliers, des navires au dit Philippe. Des libertés ? Oui, au bout d'une perche. Il fallait être bien sage, sinon on serait privé de dessert et fouetté. Ah mais ! On ne pouvait plus bouger le petit doigt sans l'approbation de Philippe. Après tout, il y avait longtemps que ces idées étaient en germe. Beaucoup d'imbéciles étaient impatients d'être menés sans ménagements et de passer leur vie sous la menace d'une bonne trique. Le roi de Macédoine allait pouvoir, sur leur dos, satisfaire son rêve démesuré : s'attaquer à la Perse et étendre sa domination au monde. Bien joué, Philippe !

Je ne me dérangeai pas pour le voir. L'entrevue de Chéronée m'avait suffi. Je dois avouer que Philippe ne fit pas non plus un pas vers moi… L'été suivant, il devait mourir assassiné par un sicaire à Aegas, au moment où une nouvelle guerre contre les Mèdes s'engageait. Il n'avait que quarante-sept ans. C'est à peu près l'âge où meurent les tyrans. Mais pas dans leur lit. Son fils Alexandre, alors âgé de vingt ans, lui succéda et poursuivit pendant quelque temps la campagne. Puis tout rentra dans l'ordre. La ligue s'étant réunie derechef, Alexandre vint à son tour à Corinthe pour renouveler le traité conclu sous les auspices de son père et s'y voir accorder les mêmes pleins pouvoirs. Aristote, de son côté, avait regagné Athènes où, jaloux, sans doute, de la prépondérance de Xénocrate à l'Académie, il avait élu au Lykéion un lieu de promenade pour y discutailler à perte de vue avec ses adulateurs. Bien qu'il eût quitté Alexandre, celui-ci ne s'en souvenait pas moins de ses leçons. Il se souvenait aussi de moi. Et, sur ce point, moins hautain et moins dédaigneux que son père, il se montra

curieux de m'approcher, de me faire parler.

Si je fus un peu brusque avec ce jeune seigneur du monde, ce ne fut pas, comme certains le prétendirent, parce que je partageais le mécontentement de ceux qui lui en voulaient d'avoir fait semblant de servir les intérêts grecs pour mieux servir les siens. Démosthène, s'appuyant sur les gogos qu'il s'ingéniait à leurrer, soulevait contre lui les passions. À Corinthe, il n'en manquait pas, aussi, qui lui auraient volontiers (comme ils disaient) brisé un vase sur le crâne pour lui apprendre à ne pas se mêler de leurs affaires. J'étais fort étranger à ces querelles. Il m'était bien indifférent d'être mené par un Alexandre plutôt que par un autre. Potentat pour potentat, tous se valaient. Et j'avais toujours su faire en sorte que ma barque ne soit pas trop secouée par la tempête de leurs humeurs. Tel, je n'avais rien à demander à ce maître du jour. Ma vieillesse m'enlevait enfin ce peu de prudence qui m'eût peut-être retenu autrefois.

Alexandre vint donc un matin au Cranéion. Il ne s'était pas fait annoncer. Mais il était accompagné de toute une bande de perroquets. Cet équipage d'omnipotence me déplut. Je n'aimais pas ces mises en scène et surtout quand je m'y voyais inopinément intégré. Ce qui fait que j'eus tout de suite le mauvais œil. En somme, que pouvait bien représenter pour moi, à l'époque, ce blanc-bec d'Alexandre, sinon un mélange d'instincts barbares (à base d'ivrogneries ou de fornications) et de talents convulsifs ? On ne pouvait lui refuser l'intelligence. Sa culture était à la fois encyclopédique et vivante. Mais enfin, à peine majeur, ce n'était tout de même qu'un petit voyou. Il avait déjà sur la conscience un certain nombre de crimes perpétrés sur la personne des gens de sa famille ou de son entourage. Son putain de père et sa garce de mère pouvaient être fiers de leur œuvre ! Pour parler net, c'était ce qu'on appelle un joli monsieur. Et c'était pourtant ça qu'on donnerait plus tard en exemple aux enfants des écoles ! Décidément, les éducateurs sont beaucoup plus indécents qu'on pourrait croire ! Crucifiez vos petits amis, égorgez les cousins qui vous font ombrage, étranglez les enfants, pendez de jolies femmes, ça n'a pas d'importance du moment que vous êtes un conquérant. Vous aurez quand même droit à tous les superlatifs honorifiques.

Mais moi, ça ne m'impressionnait pas. J'étais surtout préoccupé, ce matin-là, par les sales tours que me jouaient des nuages venus de l'ouest et qui s'interposaient, à chaque instant, entre le soleil et la terre, projetant leur ombre froide sur mon corps nu. Rien d'étonnant, d'ailleurs, en cette saison automnale. Le temps était déjà incertain. Mais raison de plus pour ne rien perdre des courts moments où les rayons solaires se montraient. Après la frileuse attente, leur morsure chaude et blonde était follement délicieuse sur la peau. Oh ! adorable

picotement, tendre enveloppement de l'astre ! Un des derniers soleils de l'année que ces cumulus lourdauds me disputaient ! On aurait été hargneux à moins.

Quand Alexandre fut devant moi, sa suite chamarrée et clinquante s'étant figée à quelques mètres en arrière, il commença par se nommer afin que nul n'en ignore. Le grand roi Alexandre ! Pas moinsse ! C'est beau, la simplicité ! Après quoi il se tut et me fixa comme s'il attendait de moi je ne sais quel empressement obséquieux. Se figurait-il que j'allais me mettre à trembler ou me prosterner à ses pieds en frappant par trois fois la dalle de mon front ? Est-ce qu'on sait ? Mais je n'en fis rien et me contentai de lui répliquer du tac au tac que moi, j'étais Diogène, le sinopien. Ce qui jeta un léger froid. Mais Alexandre avait de bons réflexes (il devait le prouver par la suite sur la route de ses triomphes). Il enchaîna et nous bavardâmes alors un long bout de temps sans trop nous heurter. Alexandre avait une façon toute personnelle d'interpréter les enseignements d'Aristote. Autant Aristote était bègue, autant Alexandre avait la parole facile. Autant Aristote était disgracié physiquement (avec ses guibolles squelettiques et ses yeux chafouins), autant Alexandre était beau. Par Zeus, la philosophie d'Aristote, soudain servie par de si séduisants avantages, y gagnait je ne sais quel pouvoir que j'avais jusque-là méconnu.

À la fin, et pour me montrer, sans doute, qu'il ne me méprisait pas plus qu'un capitaine comme lui peut mépriser un vulgaire civil, Alexandre m'offrit de l'accompagner dans ses prochaines campagnes. Me mélanger à cette cohorte de courtisans de plume et d'épée, galoper par monts et par vaux, au hasard des combats, voir de mes yeux le spectacle affligeant que laisse derrière elle toute armée, être le témoin impuissant et donc le complice de tant de nouveaux pillages, de tant de nouveaux carnages, dîner quand Alexandre aurait faim et dormir quand Alexandre aurait sommeil, rire ou pleurer enfin selon son bon plaisir, ne m'enchantait guère. Je refusai net. Mais en souriant. Qu'avais-je besoin de ces faveurs tardives, en effet ? Si je les avais cherchées, aurais-je attendu que mes cheveux aient blanchi pour les accepter ? N'avais-je pas, jadis (et à cet âge où l'ambition a encore quelque couleur), décliné des propositions aussi flatteuses ? Non, vraiment, Alexandre ne se faisait pas une idée très juste de mon personnage. Il passa outre, toutefois. Il ne concevait pas que je fusse sans désirs. Et comme il était à court d'arguments, il me posa cette dernière question qui, à tous ceux qui assistaient à l'entrevue, dut sembler la suprême avance qu'un homme de son poids pouvait faire à ma si chétive personne. Demande-moi ce que tu veux, tu l'auras ! Hum, la question était trop impérative pour que je m'y dérobe. Mais puisque le bel Alexandre avait l'habitude des franches réparties de la dialectique et que je le savais formé aux rudes joutes aristotéliciennes,

je lui dis sans plus me gêner que je désirais seulement qu'il s'ôte de mon soleil.

Oh ! oh ! Alexandre allait-il mal digérer la potion ? Excellente occasion de l'éprouver. Mais, en même temps, je zieutais son brain-trust. Il faisait la pâle gueule, le brain-trust. Il était prêt à me passer toutes ses épées à travers l'intestin. Un geste du maître et je n'aurais pas eu le temps de faire ouf ! Heureusement Alexandre, bien qu'un peu désarçonné, prit sur lui de sourire et s'écarta aussitôt de quelques pas pour déplacer son ombre. Il n'avait pas mordu à l'hameçon. Bravo ! Mais il ajouta, mi-ironique, mi-sérieux : Tu ne me crains donc pas ? C'était aussi me tendre un piège. Re-bravo ! Mais moi : Es-tu bon, ou es-tu méchant ? Il était mat et le vit sur-le-champ. On peut être le pire des salauds (et il l'était) ce sont des choses qui ne s'avouent pas. Bon ? Bien sûr qu'il croyait l'être ! C'est d'ailleurs ce qu'il tint à m'affirmer. Alors, qu'avais-je à craindre de lui ? Il fut très beau joueur en l'occurrence, plus beau joueur encore qu'il n'avait été jusque-là. Il se retourna d'un coup vers ses minus médusés et leur déclara que s'il n'était Alexandre, en vérité, eh bien, il voudrait être Diogène. C'était encore d'un foutu orgueil, à mon sens. Mais pourquoi m'en serais-je formalisé ? J'étais déjà assez satisfait d'avoir pu arracher à l'impétueux belluaire les seules paroles humblement humaines qu'il ait sans doute jamais prononcées. Ce qui semblerait prouver qu'il n'avait pas un mauvais fond et que si on l'avait élevé moins mal, on aurait peut-être pu en faire un honnête garçon. Mais il me quitta là-dessus et je ne l'ai plus revu.

38

Maintenant que j’en suis arrivé à ce point, je suppose que je pourrais tout aussi bien laisser retomber un épais rideau sur mes dernières années. Elles coulèrent, douces et banales, en m’entraînant vers la mort. Toutefois, j’ai plaisir (défaut de vieil homme de lettres qui ne se résigne pas à lâcher sa plume) à allonger encore un peu ce salmis afin d’y faire une place à ceux qui m’accompagnèrent, malgré leur jeune âge, tout au long de mon étape finale. Peu nombreux, sans doute, mais d’excellente qualité, ils firent si bien, avant que je disparaisse, qu’ils auraient hautement flatté mon amour-propre si celui-ci, depuis longtemps réduit à néant, ne m’avait permis de réaliser que je ne devais pas plus attacher de prix à mes comportements qu’aux gageures d’un facétieux.

Le plus étonnant d’entre tous fut Cratès, ce n’est pas douteux. J’avais connu et fréquenté ses parents, bien des années auparavant, lors d’un de mes passages à Thèbes. Mais ce ne sont pas eux qui le mirent sur ma piste, au contraire. Les parents de Cratès étaient riches. Et c’est souvent une manie des riches d’écarter du voisinage de leurs enfants ceux qui méprisent l’argent. On dirait qu’ils redoutent plus que tout au monde de voir leur progéniture faire trop peu de cas de cet argent qu’eux-mêmes ont déifié. Parbleu, si lamentable que soit l’idéal qu’on a servi toute sa vie, on n’aime guère que les êtres qu’on a voulu façonner à son image commencent par le désavouer. J’avais donc dû paraître suspect à ces Philistins. Qui sait ? Si j’avais été un Ménalque pour Cratès, ils m’auraient peut-être pris pour un corrupteur. Mais Cratès n’eut pas besoin de moi pour s’émanciper. Il trouva seul ses voies. De lui-même il abandonna sa famille et ses biens, laissa ses terres et ses troupeaux, quitta Thèbes, voyagea et, à peine pubère, rechercha la société d’Antisthène, qui était alors déjà un vieux cheval de retour. C’est plus tard, seulement, qu’il vint me retrouver à Corinthe, où il s’établit.

Ascondos, son père, le traita de fou, le somma à plusieurs reprises de revenir. Il voulait à toute force le détourner de sa nouvelle vie. Il n’était pas de la chair dont on fait les Onésicrite, celui-là, mais puissamment enfoncé dans la matière. Formaliste comme pas un, prompt à condamner faute de comprendre, l’anathème à la bouche, il ne fit qu’exciter davantage le zèle de son fils. Cratès était une tête froide. Il avait vu tout de suite clair en lui-même (peut-être même un peu trop vite pour mon goût). Il voulait vivre selon une morale dont

les racines étaient en lui profondes et saines. Il y vécut.

Son geste, d'ailleurs, ne resta pas isolé. Pasiclès, son frère cadet, eut le même appétit. Et, plus tard, Hipparchia (qu'il eut pour femme) de même que les fils et la fille qu'elle lui donna, préférèrent les indépendances d'une vie modeste aux esclavages de l'enrichissement. Enfin, il n'y a pas jusqu'à Métroclès, le frère aîné d'Hipparchia qui ne fût possédé du désir de partager leur genre d'existence après avoir brûlé d'un seul coup, comme fantômes ou songes infernaux, ses livres les plus chers et ses premiers manuscrits. C'est dans ces conditions que tout ce petit groupe s'unit aux fils de Xéniade et entoura platoniquement mais efficacement mon extrême vieillesse.

Ce que j'appréciais le plus en Cratès et en Hipparchia, c'était leur courage à affronter les conventions les plus idiotes, les préjugés les plus tenaces. Cratès n'avait pas vingt ans quand un été, à Thasos, il rencontra la jolie chevrette dont il devait faire sa compagne de lit et sa sœur spirituelle. Hipparchia était de Maronée en Thrace et venait passer les vacances dans l'île de Thasos avec ses parents et son frère. Cratès, lui, cabotait d'île en île, sur une coque de noix. Il s'arrêta un jour à Thasos où la saison balnéaire battait son plein. Il vit Hipparchia. Ce fut le coup de foudre.

Comment la séduisit-il ? Difficile à dire, car Cratès n'était pas beau. Sans doute fut-elle surtout sensible à sa force physique et morale. C'était un homme plutôt petit, trapu, légèrement voûté même et poilu. Il avait une peau brune et grasse, un visage glabre éclairé parfois d'un sourire enfantin et d'admirables gestes. À l'éclat de son regard, à la précision de son langage, à l'acuité de ses réflexions, on devinait en lui une très grande subtilité d'esprit. Il avait aussi l'amour des sports, nageait et plongeait comme un poisson, montait à cheval, tirait de l'arc et courait en champion. En toutes choses (qu'il pensât ou écrivît, s'amusât ou agît) il recherchait non pas le résultat mais le style, l'art de faire plutôt que le faire.

À Thasos, Hipparchia prit l'habitude de se baigner et de pêcher en sa compagnie. Elle l'écoutait parler. Elle éprouvait de la paix en sa présence. Il avait, en effet, une voix égale et persuasive qui donnait confiance. Elle s'apercevait aussi que Cratès (tout amateur qu'il fût aussi à l'occasion de beaux garçons) la recherchait. Et elle l'en taquinait avec coquetterie. Mais bientôt elle devint réellement amoureuse de lui. Elle s'éprit si passionnément qu'elle cessa de s'intéresser aux hommes qui tournaient autour d'elle. Parmi ceux-ci, il y en avait, cependant, qui, à divers titres, auraient pu prétendre à l'épouser. Ses parents (bien dans la ligne de ceux de Cratès) la poussaient dans leurs bras. Elle feignit de ne pas concevoir les raisons de ces entremises et de ces avances. À la fin, comme on la tourmentait,

elle menaça même de se tuer si on ne lui permettait plus de sortir avec Cratès. Voyant qu'ils n'auraient pas raison d'elle, son père et sa mère entreprirent Cratès lui-même. Ils le supplièrent de vaincre l'entêtement de leur fille et de faire en sorte qu'elle se détache de lui. Ces bourgeois ne doutaient vraiment de rien. Toujours disposés à ce que les autres soient sublimes pour leur profit, mais incapables eux-mêmes du moindre sacrifice à leur égoïsme !

Cratès était un pur. Il s'interrogea. Jusqu'ici il n'était pas tellement sûr des sentiments de sa jolie chevrette. Et, malgré son zèle, rien ne disait qu'elle serait capable de supporter longtemps la vie décantée du frivole qu'il s'imposait à lui-même. Il ne voulait pas l'entraîner dans une aventure qu'elle pourrait ensuite regretter. Mais quand il vit qu'elle était vraiment taillée sur son modèle, que son caractère était à la mesure du sien, sa décision fut prise. Un matin, comme ils jouaient sur la plage, il parla. Il ne possédait que ce corps nu qu'elle pouvait contempler mais si elle voulait lui faire confiance, il souhaitait de vivre désormais avec elle. Acceptait-elle ? Oui, maintenant, tout de suite, sans plus attendre ? Hipparchia sourit, lui prit la main, se serra contre son flanc, appuya sa chevelure sur son cou et lui déclara qu'il pouvait l'emmener sur l'heure partout où il voudrait et pour toujours.

Ainsi fut fait. Et, depuis ce jour, elle l'aima au su et au vu de tous, le suivit dans ses voyages, l'aida dans ses travaux, partagea sa couche. Elle avait abandonné en même temps que sa famille, ses fards et ses parures, oublié aussi ses amies et ses flirts. Cette petite femme dodue, au visage impertinent, aux seins parfaits, accepta la loi du mâle qu'était Cratès. Comme elle n'était point sotte, elle s'initia vite à ses façons. L'accompagnant dans les banquets comme un homme, elle prenait quelquefois la parole avec une étonnante pertinence. Ou bien elle lançait quelque bon mot, car elle n'avait pas sa langue dans sa poche.

Cratès voulut qu'elle fût un être libre et sans complications, qu'elle eût une vie très animale et très naturelle. Et elle devint en effet une femme pleinement consciente de ses possibilités sexuelles, désireuse de se réaliser harmonieusement et de conserver toujours son équilibre. Ainsi son corps et son esprit allèrent de pair en bonne intelligence. Ainsi, Hipparchia fut vivante et belle, accouplée en beauté avec un homme qui avait du cœur et de l'estomac, de la cervelle et des couilles. De lui, elle eut plusieurs enfants. Ce furent des enfants bien formés et qui portèrent sur eux le reflet de la joie dans laquelle ils avaient été conçus.

C'était pour moi un ravissement de les voir jouer avec entrain autour de leur mère. On aurait dit une portée alerte et charmante de jeunes chats déjà initiés aux bigarrures et aux cabrioles de la vie. Il me

semblait que cette gentille famille était un peu la mienne. Je n'avais aucun regret de n'en avoir pas fondé une. Ce n'était pas dans ma nature. Mais j'aurais eu mauvaise grâce à bouder le contentement que Cratès et les siens m'apportaient. Je me laissais aller sans pudeur à ce rôle de bon papa gâteau. Les mioches me sautaient dessus, me transformaient en cheval, me tiraient par les doigts de pied, m'embrassaient à étouffer ou venaient nager autour de moi. J'étais, dans ces moments, au milieu des eaux bleues du golfe, comme un vieux lion de mer escorté de marsouins moqueurs. À eux tous ils me faisaient oublier ma décrépitude et ma prochaine fin. Je ne comptais plus les années à leur contact. Elles s'ajoutaient les unes aux autres sans plus guère me marquer. Qu'importait si je me sentais plus frileux, moins dispos ? Je passais toujours mes journées exposé à la bonne chaleur solaire. Qu'importait si, malgré mon amour de l'eau, je me devais de restreindre la durée du bain et ménager mon souffle ? Au milieu de ces tritons en herbe, je n'avais pas peur. Je ne pensais qu'à rire de bon cœur de leurs farces.

De philosophie, on sait que je n'aimais plus beaucoup m'entretenir, ayant fait la part, une fois pour toutes, des résolutions valables et des ratiocinations pédantesques, des mises en pratique les plus sincères et des équations à base de fil coupé en quatre. Pour moi, tout était consommé, tout était dit (encore que, par ailleurs, tout restât à dire). Il me suffisait de savoir que mes proches étaient d'accord sur l'essentiel. Nous nous comprenions à demi-mot. Point n'était besoin de nous gargariser de pétitions de principe ou de syllogismes. Nous ne cherchions pas à faire des prosélytes. L'instant vécu, seul, avait du prix, désormais, à nos yeux. Cratès lui-même, si ardent à l'époque où il avait pris la grande décision de sa vie, s'était, comme j'avais fait, assagi en prenant de l'âge. Il poussait aujourd'hui la tolérance jusqu'à élever ses marmousets dans une liberté complète afin qu'ils restent en mesure de choisir plus tard entre le dénuement paternel et la fortune familiale dont les intérêts se trouvaient gérés, à leur éventuel bénéfice, par des banquiers d'Athènes, selon sa propre volonté.

Quand je contemplais Cratès, j'avais l'impression de voir un second moi-même. Ce garçon avait si bien épousé ma cause qu'il avait fini par s'identifier à mon personnage. Cratès fuyait l'opulence, mère de la corruption, la propriété, mère du tracas, la grandeur, mère de l'amour-propre, la besogne, mère de la servitude. Cratès considérait le désintéressement et la paresse comme les attitudes les plus favorables à la conservation de la liberté et à la poursuite du bonheur. Cratès n'avait pas d'autre patrie que la patrie humaine. Cratès alliait à une indulgence sans égale une lucidité sans amertume. Conscient de l'absurdité de l'existence et de l'imperfection des caractères, il savait faire confiance à ses semblables sans les aimer aveuglément. Cratès

n’était pas un ennemi des lois, un contempteur systématique des mœurs. Mais ayant compris que la vie était une continuelle tragi-comédie, il s’était arrangé pour être toujours en règle avec lui-même et la société. Cratès vivait selon ses instincts et sans se soucier jamais de la galerie. Pourtant, il était parvenu à une telle sagacité qu’il ne disait jamais un mot de plus qu’il ne fallait et qu’il ne s’engageait pas au-delà des limites qu’il s’était assignées, désireux qu’il était de respecter aussi le libre arbitre d’autrui. Cratès ne cherchait pas à avoir raison contre qui que ce soit et, pénétré de la vanité de toute discussion, sachant bien qu’on ne convainc jamais personne, il se gardait de conclure et ne prenait part à un débat que pour y chercher ou y favoriser quelque lumière. Dans cette époque bestiale où nous vivions et où il n’y en avait que pour les ruffians et les mercantis, les folliculaires véreux et les politiciens indécents, il ne se laissait duper ni par les meneurs d’ânes ni par les humeurs et les virevoltes des renards de fond de boutique. Sa vie était limpide et honnête. Il formait avec Hipparchia un couple exemplaire. Il était, pour ses enfants, le meilleur des pères. Et je ne connus jamais d’ami mieux averti. Tel donc était Cratès.

Est-ce assez dire enfin s’il était vertueux ? Vertueux ? Ah ! de quel rire jovial aurait-il éclaté si on lui en avait jamais fait le compliment ! Qu’on sache donc plutôt qu’il n’y avait pas un de ses contemporains qui ne s’indignât de ses manières, qui ne criât à la débauche parce qu’il osait, en amant expert et vigoureux, honorer en lui les forces phalliques, qui ne parlât de scandale à son sujet parce que ses opinions paraissaient subversives, qui ne se démenât enfin pour lui faire tort et le museler parce qu’il était incorruptible et crâne. Sans doute avais-je un faible pour lui et c’était en grande partie pour tout ce qu’il représentait de viril. Mais je crois bien que c’était aussi un peu parce qu’il avait si fidèlement mis en pratique ce vieux précepte dont j’étais l’auteur et dont j’avais fait ma règle d’or :

Il n’y a rien au monde qui vaille le bonheur d’être nu, au soleil, au bord de la mer, de rester là, à dormir ou à rêver loin des ambiguïtés humaines, dans la seule contemplation et dans le seul bercement du ressac.

39

Je sens bien qu'il faut finir. Les années qui précèdent la mort d'un homme sont parfois sans aliment. Les miennes, du moins, furent telles. Je n'irai donc pas remuer ce tas de feuilles mortes. Qu'il me suffise de dire que j'eus la chance de pouvoir jouir de mes facultés jusqu'à mon dernier jour. Jamais je ne me sentis aussi jeune d'esprit, aussi disponible. Mais je me demande si, venant à dépasser mes quatre-vingt-dix ans, je n'aurais pas finalement sombré dans le gâtisme. Un âge vient en effet où l'homme qui a été le mieux prémuni jusque-là se voit exposé aux défaillances de la pensée, commet de fréquents faux pas et cesse d'ordonner toujours à son gré ses mouvements et ses réflexions. On dirait que la fragile machine humaine a fini par s'user et qu'elle se dérègle tout d'un coup. Aussi, puis-je considérer que j'ai sans doute bénéficié d'une grande faveur en échappant à cette humiliante déchéance. Qui m'en voudrait d'avoir su partir à l'heure propice ? Mais venons au fait.

Un jour d'été, je m'endormis. Et je ne me réveillai pas. Peut-on imaginer rien de plus simple ? C'était la plus douce des morts et la plus naturelle. Qu'aurais-je pu désirer de plus ? Mes yeux, en se fermant pour la dernière fois, purent contempler ce qu'ils avaient le plus aimé pendant leur vie : la mer et la lumière éclatante du jour. Sans doute m'étais-je encore baigné le matin même. Sans doute avais-je pris mon repas sur la plage. Sans doute me suis-je alors mollement assoupi. Je ne me souviens, du moins, d'aucun fâcheux présage ni d'aucune sensation désagréable. Mes paupières, engourdies par la chaleur, s'abaissèrent. Elles s'interposèrent comme un voile léger entre le monde extérieur et les paisibles visions de mon esprit. Le sommeil me prit comme il prend l'enfant au berceau. Ainsi quittai-je la terre et ses bienfaits, les hommes et leurs tourments.

Hélas ! l'aisance et, dirai-je ? l'humble cérémonie de cette mort ne fut pas toujours du goût de mes exégètes, friands qu'ils étaient, j'imagine, de meubler mieux ma légende à cet endroit d'épisodes originaux. La plupart veulent qu'accablé par les ans autant que par des infirmités inflexibles, je me sois suicidé. La mode des suicides était fort répandue dans les écoles philosophiques et dans les mœurs du temps. Parbleu, malgré la joie que j'avais encore à vivre, je ne sais pas si j'aurais eu la volonté de me conserver si d'aiguës et tenaces souffrances physiques avaient tourmenté mes nuits et mes jours. En ce que je fus préservé jusqu'à la fin d'épreuves de ce genre, je dois aussi remercier la

fortune. J'en sais d'autres, au contraire de moi, qui furent aux prises avec des maux contre lesquels le plus ardent courage ni les résolutions les plus fermes ne purent pas grand'chose. Loin de moi donc l'intention de faire fi, ici, après coup, des complaisances de la fatalité à mon égard. Je veux seulement ne pas ajouter à mon histoire par des fables grandiloquentes. Ils ont blasphémé ceux qui n'ont pas hésité à répandre la version selon laquelle j'avais succombé à un débordement de bile causé par un pied de bœuf que j'aurais absorbé tout cru, comme si de telles extravagances gastronomiques avaient été dans ma nature. Et que dire de ceux qui affirmèrent que j'étais mort d'une morsure de chien ? De ceux qui prétendirent sérieusement que je m'étais lancé dans un précipice ou que je m'étais étouffé en retenant mon haleine, comme s'il y avait eu jamais la moindre trace de masochisme en moi ? Il fallait qu'on me connût bien mal.

On ne s'en tint pas là. On voulut aussi broder sur la façon dont j'avais été inhumé (ou dont j'aurais pu désirer l'être). Si j'en crois les malheureux textes que j'ai eus sous les yeux à ce sujet, mes proches m'auraient fait des funérailles imposantes après en avoir longuement discuté l'ordonnance. On assure que, le point de vue des fils de Xéniade l'emportant, je fus placé dans une tombe creusée près de la porte de l'isthme et que mon tombeau fut orné d'une colonne surmontée d'un chien. Le tout en marbre, je suppose ? Au fond, je veux bien. Il n'y a pas que moi qui aie été victime de ce genre de mascarade. Le zèle le mieux intentionné conduit souvent à l'imposture. Encore qu'il me paraisse douteux que mes amis, qui me fréquentaient de longue date et qui avaient toujours respecté mes us et coutumes, se soient permis de telles licences sur mon cadavre et aient couronné par une exhibition carnavalesque une vie qui s'était toujours si bien gardée de la pompe des m'as-tu-vu.

En revanche, je ne suis pas contrarié (mais plutôt amusé même) de savoir que les Sinopiens songèrent à m'élever des statues. Je n'avais pourtant rien fait pour mériter des hommages si tangibles. J'avais quitté Sinope très jeune, dans les circonstances que l'on sait, sans m'y être moindrement distingué et sans d'ailleurs rien faire, par la suite, pour que le renom (valable ou pas) que m'avait valu ma position dans le monde rejaillisse, en l'honorant, sur ma ville natale. On dit que nul n'est prophète en son pays. C'est donc à tort. Il suffit de savoir attendre.

Dans ma jeunesse, gonflé que j'étais par les outrances et les vanités, j'avais quelquefois ruminé sur mon futur trépas. J'avais à plaisir affirmé que ma carcasse n'avait pas plus de valeur ni d'importance que n'en ont les dépouilles de ces animaux crevés qui servent de pâture à toute sortes d'oiseaux de proie et d'insectes et que, dans ces conditions,

il serait bon qu'on m'abandonne, une fois mort, aux corbeaux et aux fourmis. En d'autres circonstances, j'avais trahi un certain faible pour l'incinération. J'aurais aimé que mes cendres fussent dispersées au-dessus de la mer afin qu'elles aillent se confondre avec le sable fin des grands fonds ou soient éternellement roulées par le flot.

Mais, depuis, j'avais fait bon marché de ces affectations. Même vieux, je m'abstins de rédiger aucun testament. Pourquoi aurais-je fais part à qui que ce soit de mes dernières volontés ? Un macchabée n'est plus qu'un macchabée. Que les vivants en fassent ce qui leur chante. Je ne savais, après tout, ni où, ni quand, ni comment la mort me viendrait surprendre. J'avais souhaité une existence exempte de tracas et de tortures physiques. Je l'avais eue. Je ne vivais plus qu'au jour le jour. Et, à chaque aube nouvelle, j'étais presque surpris de me voir encore en vie. Qu'avais-je à faire de jouer au porteur de biens ? Je ne possédais rien. Quels êtres avais-je à favoriser, à recommander ? Je n'avais ni famille, ni serviteurs. Quelle postérité même avais-je à préserver ? J'avais depuis longtemps renoncé aux singeries de la littérature. Ma disparition ne causerait aucun vide, n'arrêterait rien, ne romprait rien. En avais-je au moins du regret ? Même pas ! Aurais-je voulu être pleuré ? Non ! J'avais largement fait mon temps. J'étais prêt pour le grand départ. Il est bien, je crois, que j'aie su partir sur la pointe des pieds.

40

En même temps que moi, la même année et (selon la petite histoire) le même jour, Alexandre mourut. À trente-trois ans ! Si ce hasard ne s'était pas offert, je n'aurais pas placé dans ces pages ultimes le nom d'un conquérant qui s'alliait si mal à mon personnage. Mais il y a un si symbolique rapprochement à faire que je n'y résiste pas. Il me semble, en effet, que ce pourrait être une assez bonne chose pour l'édification des humains que l'homme le plus acharné à la poursuite des biens temporels et l'homme qui s'en était le mieux détaché aient vu la mort les emporter d'un même coup d'aile, l'un, dans sa plus belle et plus prometteuse jeunesse, perdant en un instant toutes ses chances et voyant, avant de fermer les yeux, les signes fatals du prochain effondrement du château de cartes de sa gloire, l'autre, dans la plus tranquille et la plus souriante des vieillesses, escorté jusqu'au bord de l'abîme par les grâces de l'amitié et par les enchantements de la nature.

Tandis qu'Alexandre, dans sa mort, entraînait avec lui toute la Grèce, tandis qu'il était comme l'oiseau de mauvais présage dont la subite agonie allait marquer le début de la décadence pour une civilisation qui s'était voulue si haute, je mourais, l'esprit serein et assuré, par le très petit nombre même de ceux qui me suivraient à travers les siècles à venir, que je ne m'étais pas tout à fait trompé. Si la mort d'Alexandre devait être suivie du démembrement et de l'asservissement des peuples grecs, si ce soleil orgueilleux n'avait consumé son époque que pour mieux la faire sombrer dans le chaos, ma mort, au contraire, allait prolonger dans le temps ma survivance. Déjà, d'autres étaient nés, prêts à assurer la transmission des expériences qui m'avaient guidé. Du sein glacé du néant, je pouvais nommer par anticipation tous ceux qui (conscients ou non de me continuer) orienteraient leur vie à mon exemple. Leurs noms, leur histoire étaient sur mes lèvres exsangues. Tous avaient droit, à divers titres, à mon affectueuse sympathie. L'un n'avait-il pas dit et redit que son métier et son art c'était vivre ? Cet autre ne s'était-il pas consacré tout entier à la chasse au bonheur ? Ce troisième ne s'était-il pas attaché à ce qu'il sentait qui n'était nulle part ailleurs qu'en lui-même ?… Qui les entend encore aujourd'hui ? L'humanité en délire n'a plus qu'un idéal de cloportes. Des millions d'individus, des centaines de millions se ruent sadiquement sur les chaînes qu'ils ont forgées à leur usage. Leur bouche fétide est pleine de mots qui sont tout le sel de la terre : liberté, justice, droit de penser, de dire et d'aller où bon semble sans contraintes, mais ils font comme s'ils avaient perdu le sens

de ces mots. Si je tente d'imaginer la vie de ceux (bien rares, sans doute !) qui savent encore résister à l'aberration collective, je me demande, angoissé, par quels subterfuges ils y réussissent. Quels refuges leur restent ? Comment sauvent-ils le précieux héritage ?

Tout est limpide au fond. Tout est simple. Le tort qu'ont les humains, c'est d'aller chercher midi à quatorze heures, de s'encombrer de phantasmes et de mots creux, de prendre le vert pour le blanc et le blanc pour le noir, de s'attacher à des superstitions, d'écouter toujours le premier bavard venu, de se souffler dans les joues, d'aller à hue et à dia, de pêcher en eau trouble, de rompre de fausses lances contre de faux moulins, de faire les pantins à qui mieux mieux, d'attendre merveille des prophéties de carrefour ou d'avoir raison à tout prix.

Ce sont les besoins qui gâchent la vie. Ceux qui n'en ont pas n'ont de cesse qu'ils ne s'en soient inventés. L'un veut une femme, l'autre une maison, qui une charge (qui va l'accabler), qui un prestige dont il restera dépendant. Il en est qui veulent bâtir des empires, qui jalousent leurs aînés, qui se mettent martel en tête pour des rubans et des titres, qui ruinent leur santé pour une carrière, qui se privent de toutes les joies des sens et de l'esprit pour s'attirer la faveur de leurs maîtres. Quelle duperie !

On m'appelait le cynique et ce terme est devenu le synonyme d'impudent. Cependant, je n'ai jamais lancé mes moqueries que dans un sens. C'était, chaque fois, contre ceux qui s'empêtraient dans leurs désirs. Je criais « gare ! » à tous ces borgnes et à tous ces obsédés. Bah ! on aurait dit qu'ils avaient hâte de se blouser eux-mêmes et de patauger dans les artifices. Ils me traitaient d'obscène et d'effronté sans se soucier s'ils blessaient mon cœur. Ils ne voulaient se soucier que de mes quolibets, que de mes bouffonneries et que de mes pirouettes. Ils allaient, poursuivant le destin de leurs agaceries, les hommes de leurs préjugés et eux-mêmes de leurs vices. N'étais-je pas, au milieu de cette pétaudière, comme un épouvantail ? Ayant eu souvent la maladresse de rire devant eux de moi-même, tous ces dadais si infatués, finissaient par me narguer. Invoquait-on quelque idéal supérieur ? Ils pouffaient. Après tout, peut-être ne m'ont-ils jamais pris que pour un redresseur de torts ?

Préférant passer pour un daubeur, à l'occasion, que pour un forcené, me gardant des excès, restant dans l'ombre, renonçant à la fois au pâle contentement d'être un phénix qui est un faiseur d'envieux ou un dieu qui est un faiseur de parasites, j'avais découvert, non sans m'être fait quelque fois échauder, qu'il n'y a au fond que des triomphes illusoires, que des faveurs inutiles et que des homélies paralysantes. Chacun son lot.

Vivant de peu, agissant à ma guise, fréquentant qui je voulais,

mangeant à mes heures, dormant à mes heures, riant de tout (et du pire !) pour me préserver mieux du désespoir, ayant fait le tour de tout, je peux dire que j'avais visé dans le mille. Et je n'avais vraiment aucun scrupule ni aucune honte à avoir triché dans un monde où, du premier au dernier, tout le monde trichait. M'étant convaincu par une attentive étude de la société que l'absurde y régnait et qu'il n'y avait rien de bon à espérer d'elle, comment ne me serais-je pas désintéressé finalement de ses soubresauts et de sa sottise ?

Je ne veux tout de même pas me faire plus fort que je n'étais. Sous mes dehors de croquant, sous mes froideurs de pince-sans-rire, je cachais une vieille sentimentalité. La vie des uns et des autres, autour de moi, m'avait enseigné à ne pas trop le montrer. Et c'est parce qu'il y a très longtemps que je suis mort, parce que les siècles ont achevé d'effacer les traces que j'aurais pu laisser sur cette terre, qu'il m'a été loisible de lever un peu le masque en entreprenant cette inoffensive confession. Le plaisir que j'y ai pris me suffit. Je vois bien, avec ce recul, que les événement auxquels je fus mêlé ne furent que des occasions, que des accidents de canevas et qu'ils auraient pu être différents ou autrement placés dans la chronologie, sans modifier en rien mon personnage. Les âges, les règnes, les civilisations n'ont rien changé non plus aux valeurs que j'avais défendues. Sur elles sont passées sans y toucher, les dynasties comme les inventions, les mœurs comme les modes. Si j'avais vécu en ces temps présents, je gage que je n'aurais sans doute plus porté de bâton ni de besace, qu'il m'aurait fallu troquer mon tonneau contre une tente de campeur mais que, dans son dessein, dans sa couleur, dans sa forme, ma vie se serait pareillement déroulée. Je me vois, ainsi, m'en allant d'un pas naturel, essayant comme de mon temps de m'accommoder des tempêtes, pliant sans rompre, biaisant parfois pour mieux avancer, secrètement averti contre l'emprise des vaines guerres et des révolutions sans lendemain, des pouvoirs caducs et des mannequins atterrants, des hydres sans cervelle et des intrigues équivoques. J'aurais connu, sans doute aussi, les mêmes vicissitudes et les mêmes tribulations. Et je crois enfin que si, au milieu des époques les plus troublées, quelque court répit m'avait été accordé, j'aurai su en profiter avec cette allégresse qui avait toujours fait de moi un fidèle adorateur des lieux où le soleil et la mer montrent leur meilleur visage sous un ciel sans densité.

41

Prenons maintenant quelque hauteur. Assurons-nous contre les sursauts de notre ironie par un bon pensum de rhétorique. Je ne croyais ni à la survie, ni à la réincarnation. J'avais raillé sans pitié ceux de mes semblables qui avaient besoin de dieux pour vivre. Et me voici, à tant de siècles de ma durée, traçant les caractères de ma propre épitaphe avec un sérieux qui me confond !

Je suppose toutefois que cette suprême impertinence fera comprendre aux historiens de poids et aux personnes graves qu'ils ne doivent pas se pencher avec des regards trop sévères sur mon grimoire. Celui-ci n'est qu'un reflet bien imparfait, à demi magique, à demi caustique de mon existence. Il est sans prétentions et sans éclat. Il ne vise rien de plus qu'à faire entendre encore une fois le cri d'alarme et le rire cinglant d'un homme qui, après avoir longuement bu à la coupe de la vie sans se laisser griser, en avait non moins cruellement dégusté l'amertume. Je ne désire pour lui aucun destin glorieux ni aucune considération. Il n'est, au fond, qu'une pochade née de ma fantaisie, que le fruit bon marché de ma vacance. Il me plairait même assez que les docteurs et que les courtiers des Lettres esquissent autour de lui je ne sais quelle danse de l'opprobre. Sans plus attendre, je les en avertis (au cas où, dans une légitime impatience, ils jetteraient d'abord les yeux sur cette fin) : mon ouvrage n'est pas plus fait pour leurs bibliothèques à cadenas que pour leurs classeurs à fiches, mais d'abord pour mourir et pour disparaître comme il est né.

J'avais toujours choisi au plus juste entre les possibles. Et, amateur de contraires, m'était sans grimaces, abandonné à mes démons. Résigné à la mort véritable de mon être, du moins avais-je sans défaillances lutté contre cette navrante stagnation où les humains trouvent leur content et s'enlisent, le cœur encore tout chaud. J'aurais pu, pour finir, me lancer dans une exhortation spectaculaire, préparer à leur attention, quelque belle gerbe de mots creux afin qu'ils sachent mieux exiger de leur vie autre chose que des prétextes à s'étourdir ou à porter des œillères, voire que leurs choix ne soient plus soumis à des fatalités ou à des inconsciences simulées mais résultent de tangibles et durables révoltes. Hélas ! j'avais aussi épuisé, avec mes jours, mon beau zèle d'autrefois. Je devinais trop, au fond de moi, à quel point mes appels ou mes mises en garde fussent restés vides de sens. On ne rend pas la vue à des aveugles qui vivent dans des caves, ni l'ouïe à des sourds qui se bouchent les oreilles.

Et là-dessus, quand même, s'ils peuvent, qu'ils vivent heureux !

Corinthe, Mykonos, Delphes. (*été 1939*)

Le Pyla. (*été 1945*)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2015

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont :

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.